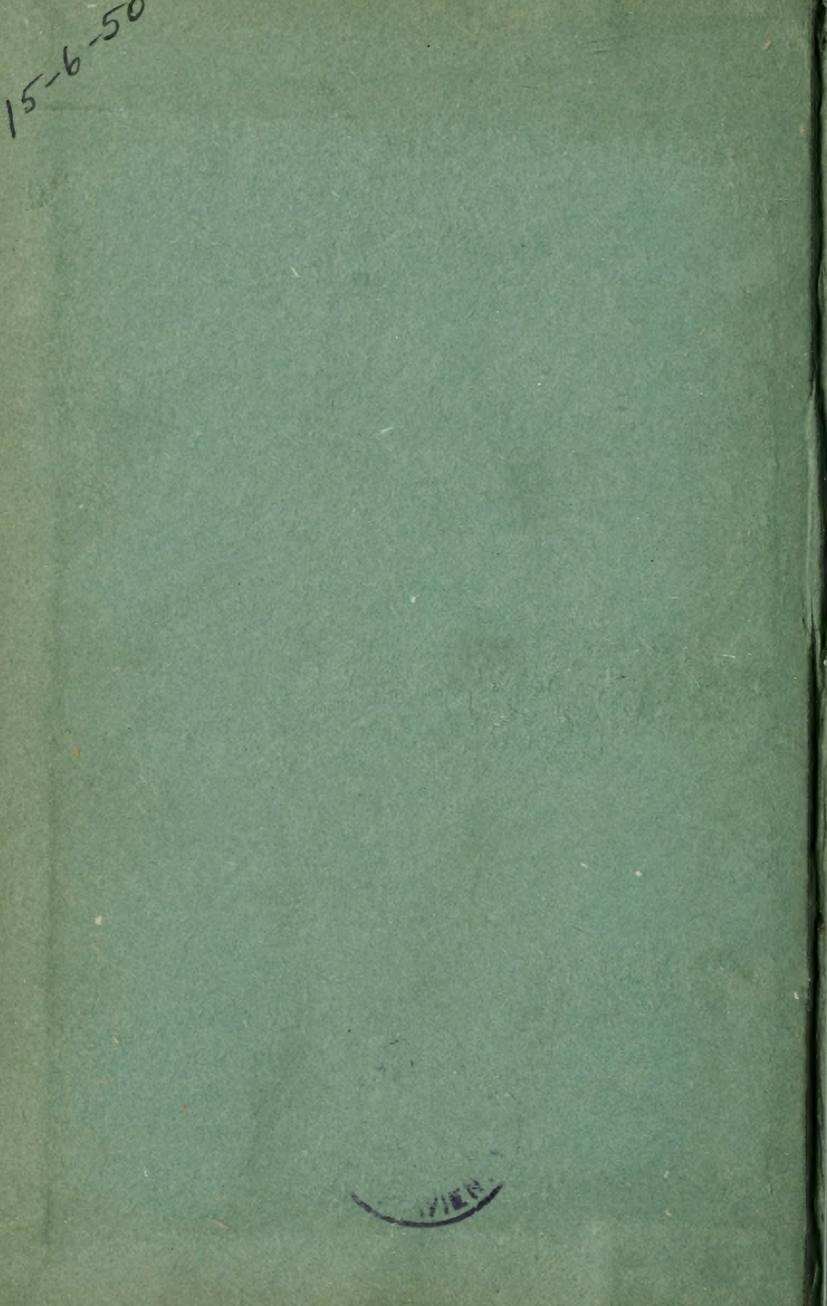
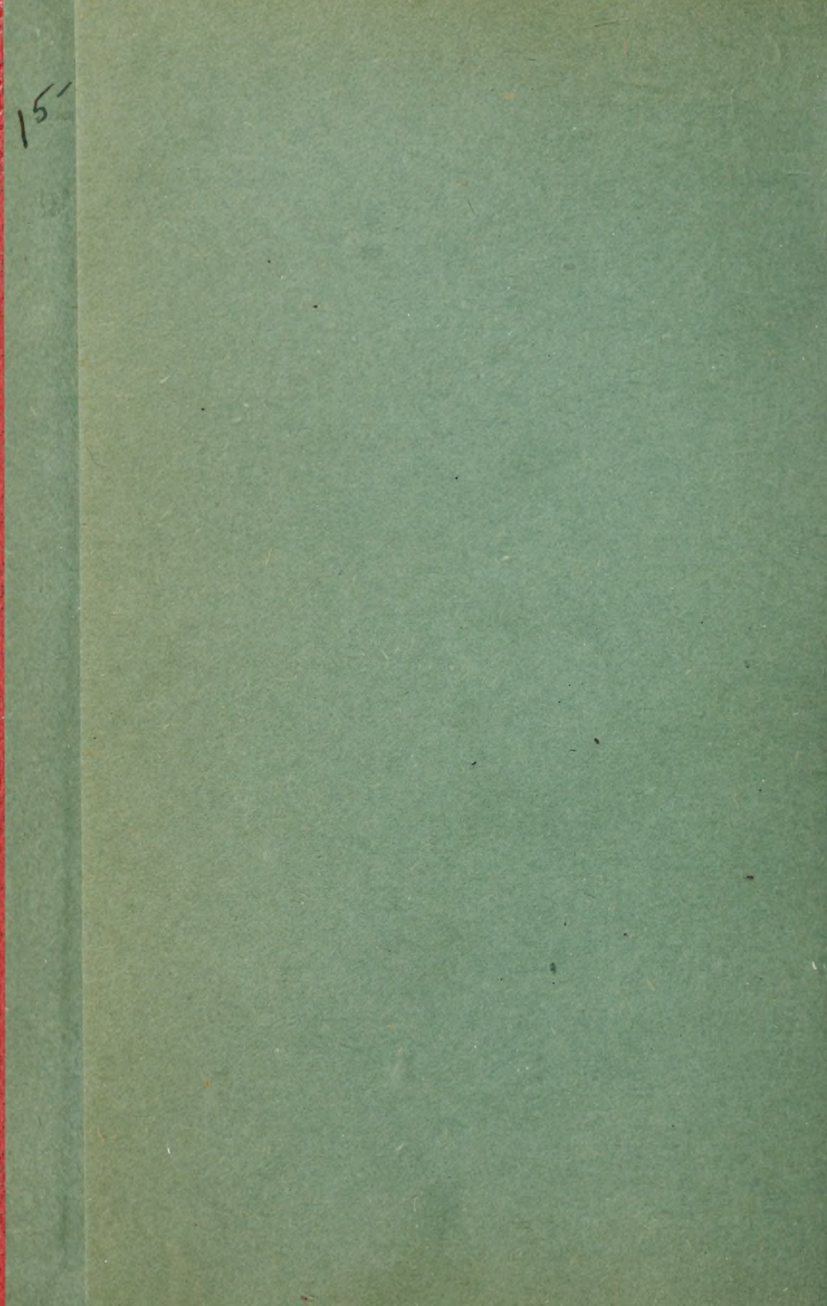

U d'/of OTTAWA
39003003937413


15-6-50
WIEN


15-6-

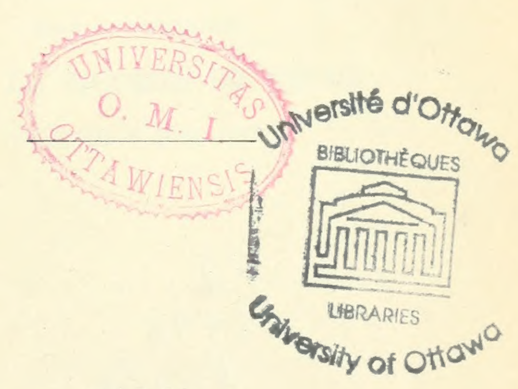

15-

V^TE E.-M. DE VOGÜÉ

De l'Académie française.

Sous les Lauriers

ÉLOGES ACADÉMIQUES



PARIS

LIBRAIRIE BLOUD ET Cie

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

—

1911



DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION

DE M. LE VICOMTE DE VOGÜÉ

LE JEUDI 6 JUIN 1889

DÉSIRÉ NISARD

Messieurs,

Mes titres à votre bon accueil étaient modestes, je le sais. Votre Compagnie a pris de son épargne pour m'enrichir, le jour où elle m'autorisa à me parer de sa bonne renommée. Je l'en remercie, et s'il plaît à Dieu, je paierai ma dette.

Si j'ignorais ce que vous attendez de vos élus, je n'aurais pour l'apprendre qu'à me rappeler comment les Lettres ont occupé, passionné et ennobli la carrière studieuse que j'ai le devoir de retracer devant vous. Elle eut un début malaisé. J'étonnerai peut-être quelques personnes en disant que la vie de M. Nisard me fait penser à un conte de fées qui serait par surcroît un conte moral. — Il y avait une

fois, il y a bien longtemps de cela, près de cent ans, six petits orphelins. Ils étaient sans appui et presque sans ressources. On avait résolu de montrer aux quatre garçons des métiers mécaniques : de l'un on comptait faire un maréchal ferrant, d'un autre un mousse. Mais dans le cœur de l'aîné, les bonnes fées avaient mis leur don, le vrai talent, celui que vivifie la vertu. L'enfant travailla, il s'aida, il aida ses frères, il voulut faire d'eux comme de lui-même des artisans de la pensée. Le siècle achève son cours, et après quatre-vingts ans, nous voyons encore ces rejetons d'une forte souche, tous honorés, tous vivants, sauf celui qui vient de partir. Il était depuis longtemps le doyen de votre Compagnie ; le second m'écoute peut-être, sur les bancs d'une Académie voisine où l'ont conduit des travaux érudits ; à un autre, il n'a manqué qu'un peu d'ambition pour recueillir la même récompense, après les mêmes travaux, les mêmes services dans le professorat. — Messieurs, je pourrais n'ajouter rien à cet éloge. Quoi que votre regretté confrère ait pu écrire, ses plus belles œuvres ont été sa vie, les vies fraternelles dont il fut l'exemple et le secours.

Napoléon-Désiré Nisard naquit à Châtillon, dans la Côte-d'Or, le 20 mars 1806. Bourguignon, si l'on veut, mais Bourguignon d'accident ; par ses origines comme par son tour d'esprit, il était de pure race parisienne. Son père, fils d'un des principaux constructeurs du faubourg Saint-Martin, avait acheté une charge d'avocat à Châtillon-sur-Seine. L'enfant commença dans le collège de cette ville des classes qu'il vint achever brillamment à Sainte-Barbe-Nicolle, après 1820. Ses succès aux concours valurent des bourses à ses frères, au moment où l'avenir semblait se fermer devant eux par la mort simultanée du père et de la mère, par la perte d'un patrimoine tombé entre des mains imprudentes. Sorti de Sainte-Barbe à cette heure d'angoisses, le jeune Désiré traversa toutes les épreuves classiques des vocations contrariées : l'étude d'avoué avec ses grosses menaçantes, les répétitions données pour vivre, les remontrances chagrines d'un tuteur, qui reprochait à son pupille le refus d'une place de commis dans les bureaux de M. de Chabrol. Ce tuteur, critique d'art au *Constitutionnel*, avait des raisons particulières pour affirmer que la littérature ne menait pas

loin. Il m'a été donné de jeter les yeux sur des lettres de cette époque, où M. Nisard plaidait pour ses espérances : elles révèlent la dignité des sentiments dans une âme ferme.

Sa bonne étoile le conduisit à la porte de M. Bertin. Le puissant inventeur d'hommes l'enrôla dans la rédaction du *Journal des Débats*. L'écrivain y fit ses premières armes, durant ces années finissantes de la Restauration. Critique, il se montra d'abord favorable aux témérités du romantisme. Le conservateur austère que vous avez connu paya alors un court tribut aux enthousiasmes de la jeunesse en littérature, à ses irritations en politique. Pour définir l'opinion qu'il défendait en cette matière, je réclame le bénéfice du privilège que vous venez de me conférer, et je vous propose un affreux néologisme : M. Nisard était *bérangériste* ; il pratiquait les rites de cette religion éclectique où l'on adorait sur le même autel la gloire napoléonienne et la liberté révolutionnaire. Napoléon-Désiré : comme il l'a écrit dans la suite, ces prénoms, témoignages des convictions paternelles, expliquent ses premiers entraînements et son dernier attachement. C'est assez dire de quel côté des barricades

nous le trouvons en 1830. Quand on commença de s'entre-tuer pour savoir si les maximes de M. Laffitte étaient préférables à celles de M. de Polignac, M. Nisard marcha au tocsin avec ses deux frères. En gagnant leur poste de combat, les trois Horaces parisiens, qui étaient de bons classiques, durent se réciter le « Qu'il mourût » du vieux Corneille. Un de leurs oncles les accompagnait et demeura parmi les victimes. Pour eux, l'événement fut moins tragique : ils menèrent en triomphe à l'Hôtel de Ville le cheval blanc de M. de Lafayette. En ce temps-là, la France aimait les chevaux blancs.

Refroidi par un demi-siècle d'expérience, éclairé par d'autres révolutions où il s'était trouvé du côté perdant, le combattant de Juillet a jugé tristement son exploit de jeunesse, dans les dernières pages qu'il ait écrites. Il y rend justice à la monarchie contre laquelle on avait armé son bras. Je regrette de ne pouvoir citer en entier le passage, qui est beau ; il est équitable, ajouterais-je, si je ne me sentais ici un arbitre partial ; j'ai été élevé dans le respect de nos anciens rois, par des cœurs restés fidèles au souvenir de leurs bienfaits. Revenant sur « la prodigieuse illusion », — ce sont ces

propres termes, — qui lui avait fait voir dans l'expédition d'Alger « un complot liberticide », M. Nisard loue ce grand dessin, d'où allaient sortir tant de victoires ; elles sont un peu vôtres : l'un de vous en a remporté plus d'une, et un autre les a racontées. L'écrivain achève sa réparation en rappelant la fière réponse de Charles X à l'ambassadeur d'Angleterre, qui le pressait, le menaçait presque : « Monsieur l'ambassadeur, tout ce que je puis faire pour votre gouvernement, c'est de n'avoir pas écouté ce que je viens d'entendre. » — On trouverait peut-être, en d'autres temps, des Français qui hésiteraient, entre la douleur de voir une assemblée dissoute par des ordonnances, et le plaisir d'entendre parler ainsi à l'envoyé d'un Wellington, quinze ans après un Waterloo.

Le jeune vainqueur des Trois Jours allait être un des bénéficiaires du chassé-croisé qui les suivit. Si nous mettons peu d'intervalle entre nos révolutions, ce n'est point par inconstance ; c'est dans un intérêt d'hygiène pour nos fonctionnaires, afin qu'ils restent agiles et préservés de l'ankylose. A partir de ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, nous verrons M. Nisard solidement converti à l'esprit conservateur. Un

instant, en 1831, on put craindre qu'il ne retombât dans le péché d'opposition : quand il quitta le *Journal des Débats*, où il s'était fait honorablement connaître, pour passer au *National*, il prit ombrage, nous dit-il, du bon accueil fait à Victor Hugo dans la famille Bertin, et appréhenda d'être gêné dans l'expression de ses sentiments classiques. Si telle fut en effet la cause de la rupture, il faut croire, chose invraisemblable, que le *Journal des Débats* a beaucoup changé. Aujourd'hui, j'en parle par expérience, on peut y porter une humeur singulière, des opinions hétérodoxes, et garder néanmoins ses pénates littéraires dans cette aimable et large maison. La séduction personnelle d'Armand Carrel entra pour une bonne part dans la détermination de M. Nisard. La communauté des doctrines resserra entre les deux lettrés des liens affectueux ; elle inspira au survivant une des bonnes actions de son cœur, l'article reconnaissant qu'il fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, après la fin tragique de son ami, alors qu'il était déjà fonctionnaire du gouvernement combattu par Carrel.

Cette mort rompit les attaches de l'écrivain avec le *National* ; l'Université, qui lui

avait entr'ouvert ses portes, le conquit tout entier. La situation de M. Nisard y grandit rapidement avec son mérite; en 1842, il était tout désigné aux suffrages de sa ville natale; le collège de Châtillon-sur-Seine l'envoya à la Chambre des représentants. Les luttes de la tribune ne le tentèrent pas. Politique fortuit et toujours surpris de l'être, il ne livra jamais son âme aux passions qui jettent de l'éclat sur cette profession; il réserva toutes ses forces pour des travaux plus durables et fit partie de la majorité docile qui s'abandonnait à la sagesse de M. Guizot.

On le vit rarement parmi les familiers du Château. En général, le soin jaloux de son indépendance le tenait éloigné des salons, des cénacles. Il pensait que le critique doit vivre comme le stylite sur son pilier, et que le commerce mondain lui est préjudiciable, parce qu'on y perd forcément quelque chose de la férocité professionnelle. Une seule fois, il faillit se faire prendre au plus engageant des pièges. Chateaubriand s'était mis en frais de coquetterie pour l'attirer à l'Abbaye-au-Bois, une abbaye où l'on disposait de grasses prébendes. M. Nisard fléchit, il écrivit un article sur une lecture

des *Mémoires d'outre-tombe*. L'article était louangeur, mais l'imprudent ne s'avisa-t-il pas d'appeler René « l'illustre vieillard »? Chateaubriand eût pardonné des réserves sur son œuvre; il ne souffrait pas que l'on comptât les rides de son visage. Le jeune homme qui lui avait dit cette désolante vérité fut averti que ses visites ne seraient plus agréables. Il échappa ainsi au danger d'être enrégimenté.

Son manque d'assiduité à la cour avait une autre cause. L'écrivain, — ne sommes-nous pas tous les mêmes? — la développe avec une ingénuité charmante. — « Quand j'allais aux Tuileries, j'étais peiné de compter beaucoup moins que le moindre parvenu du négoce ou de la finance. J'avais quelque sujet de douter que les vraies lettres y fussent en grand honneur. Personnellement l'excellent roi Louis-Philippe ne me donna pas la satisfaction de croire qu'il ne me prenait pas pour un maître de forges. Il est vrai que j'avais été nommé par un arrondissement métallurgique. » — C'était dur, en effet, pour un auteur à qui Sainte-Beuve reprochait malignement de faire de la littérature selon la Charte. Et l'on comprend que son grief lui ait dicté cet autre aveu : « Je

me souviens de la monarchie parlementaire comme on se souvient d'une grande déception. » La Charte ne se résumait-elle pas pour lui dans ce principe fâcheux : « Le roi règne et ne me lit pas » ?

Il assista pourtant avec de sincères regrets à la chute de cette monarchie. La liquidation de 1848 ne laissait au professeur que sa chaire du Collège de France, protégée par l'inamovibilité. Il subit ce temps d'infortune avec une force d'âme dont il trouvait l'exemple tout près de lui, chez la vaillante compagne qui eut la peine et l'honneur de partager ses épreuves. On ne s'étonnera pas après cela que M. Nisard ait accueilli avec satisfaction l'avènement du régime qui lui rendait la liberté de travailler en paix. Il ne fit pas le délicat sur les procédés d'installation ; admirateur passionné de Bourdaloue, il avait dû méditer la profonde parole du sermonnaire : « Il y a à l'origine de tous les pouvoirs des choses qui font frémir. » Mon prédécesseur n'a jamais prétendu aux lumières miraculeuses qui permettent de distinguer, dans le long calendrier de nos révolutions, les mois où le peuple est un juge infaillible, les mois où il n'est qu'un esclave égaré. Il fut un des plus

empressés, parmi les sept millions d'insurgés qui ratifièrent, en Décembre, la déchéance du gouvernement établi par les héroïques insurgés de Février, sur les ruines de la monarchie relevée par les glorieux insurgés de Juillet.

Rappelé à de hautes fonctions dans l'Université, le maître y rentrait avec la consécration qu'il venait de recevoir ici. Jules Janin, touché au vif par le manifeste de M. Nisard contre la *littérature facile*, s'était oublié un jour jusqu'à apostropher son adversaire en ces termes : « Malheureux et infortuné! Tu seras de l'Institut! » La menace prophétique fulminée par un futur académicien contre son futur confrère devait se réaliser à bref délai. Dès 1850, sans attendre l'achèvement du grand ouvrage qui désignait son auteur à un choix mérité, l'Académie donnait à l'historien de la littérature française le siège occupé depuis vingt-cinq ans par l'abbé de Féletz, l'ancien maître de M. Nisard au *Journal des Débats*. — Ces imposants souvenirs redoublent la timidité d'un successeur qui ne faisait que de naître, à l'heure où votre doyen commençait déjà son stage d'immortalité. — Inspecteur général, secrétaire du conseil de l'Instruction publique, professeur

d'éloquence française à la Faculté des lettres en remplacement de M. Villemain, rien ne manquait, semblait-il, au contentement d'un travailleur qui aimait son travail. Il connut pourtant de vifs chagrins, pendant ces premières années du second Empire. Dévoué à la jeunesse qui lui était confiée, il ne savait pas flatter une humeur frondeuse, alors fort excitée contre le gouvernement. Des manifestations hostiles furent organisées contre le bon serviteur dont on interprétait mal la loyauté. Partout, son esprit attristé crut retrouver ces préventions. Il s'affligeait de la réserve montrée par les amis de jadis, ceux qui n'avaient pas désarmé, qui gardaient encore sur les lèvres le goût amer du pouvoir perdu. De tous les incidents de cette période, je n'en veux retenir qu'un, l'invention célèbre des deux morales ; mon premier devoir aujourd'hui est d'examiner un malentendu dont M. Nisard a cruellement souffert.

C'était en 1853, à une soutenance de thèse en Sorbonne. Un empereur passait sur la sellette, et le plus mal famé de tous, César Tibère. Le candidat éclaircissait dans cette physionomie quelques touches trop noircies par Tacite. On pouvait s'en remettre à l'apprécia-

tion morale de ce candidat : il fut grand maître de l'Université, il est votre confrère ; son nom est devenu dans notre pays le synonyme des meilleures vertus, tant il a été noblement porté, sous l'habit du ministre, par le savant qui travaille encore, sous la capote du soldat, par le lettré qui ne travaille plus. Le doyen de la Faculté, Victor Le Clerc, crut devoir réclamer au nom des principes. M. Nisard lui objecta simplement qu'on ne tranchait pas les questions historiques avec une morale déclamatoire. La phrase n'était peut-être pas la plus prudente qu'il pût choisir, vis-à-vis d'un auditoire mal disposé ; elle n'eût pas suffi cependant à perdre un homme. Mais il s'établit aussitôt une confusion, involontaire, je veux le croire, entre cette saillie et la leçon que l'examinateur avait professée, l'année d'auparavant, sur la morale païenne et la morale chrétienne. Il les distinguait, il donnait l'avantage à la seconde, crime irrémissible à certains yeux. Tous ces griefs firent balle dans un mot qui resta ; l'irréligion et le libéralisme trouvaient leur compte à cette équivoque. Puissé-je l'avoir dissipée ! Elle a assombri jusqu'au dernier jour la vie d'un honnête homme, qui eût sans doute

trouvé grâce devant les mauvais plaisants, s'il avait pratiqué moins strictement la morale qu'on l'accusait de faire plier en théorie.

Il prit en 1858 et garda pendant dix ans la haute direction de l'École Normale. Je n'ai pas compétence pour décider si M. Nisard y porta l'autorité et la souplesse également nécessaires dans le gouvernement de cette élite ; je sais par de nombreux témoignages que là, comme dans les chaires de la Sorbonne et du Collège de France, il fut un excitateur d'esprits, un guide toujours sûr. Il dut résigner ses fonctions, en 1867, à la suite d'un désordre qui fit connaître à Sainte-Beuve la douceur des applaudissements juvéniles, au directeur le devoir ingrat de la répression. Quelques mois après, Napoléon III l'appelait au Sénat. L'ancien parlementaire de 1840 n'avait pas précisément la nostalgie des assemblées ; il y rentra avec inquiétude, « augurant mal, dit-il, d'une politique qui rétablissait, non pas le contrôle, mais le combat légal contre le gouvernement du pays ». On peut différer d'avis sur le jugement du sénateur ; on accordera que pour le rendre, l'écrivain avait rencontré l'expression vive et imagée. Pas plus au Luxembourg qu'autrefois

au Palais-Bourbon il n'assiégea la tribune; mais il m'en voudrait de ne pas rappeler qu'un jour, il parla. Ce fut le 4 septembre 1870. L'heure s'avançait, amoncelant les craintes; comme il arrive dans les tempêtes, quand un navire fait eau, beaucoup de passagers quittaient leurs places pour s'enquérir des ceintures de sauvetage et des chaloupes de sûreté. Entre quelques autres, la voix de M. Nisard s'éleva : « Restons sur nos sièges ; l'empereur est vaincu, il est prisonnier ; c'est une raison pour qu'il nous soit doublement sacré. »

Cette dernière fidélité ne se démentit pas chez votre confrère. Enseveli sous la ruine commune, il n'en sortit que pour reprendre la plume. Il corrigeait avec des scrupules toujours nouveaux ses anciens écrits ; il en préparait d'autres, ces *Souvenirs* dont je viens de lire, dont vous lirez bientôt les chapitres encore inédits. L'ancêtre y fait l'inventaire des jours passés ; il y explique les mobiles de sa conduite. Soin superflu ! Il suffit de lire cent pages du critique traditionnel, pour comprendre sa conception de la politique : elle n'était qu'un des corollaires de sa règle intellectuelle, un des besoins de son entendement qui exigeait par-

tout l'ordre et la discipline. Dès qu'on pénètre dans l'esprit de M. Nisard, on croit entrer dans un de ces vieux hôtels Louis XIV, aujourd'hui bourgeoisement habités, comme disent les notaires, mais où tout date du temps ; les meubles y sont rares, de style irréprochable, mal commodes à nos habitudes relâchées ; la décoration, d'une harmonie sévère, n'a rien concédé aux caprices du goût moderne ; les grandes baies versent une belle clarté uniforme sur les trumeaux où pâlissent des grisailles élégantes. Le propriétaire de cette noble maison la défendit de son mieux contre les fantaisies variables de la politique ; quand il dut leur entr'ouvrir la porte, il les subordonna aux dogmes de sa religion philosophique et littéraire. Je crois bien que s'il eût été chargé de libeller une constitution, il aurait inscrit à l'article premier cette sentence où il s'est peint tout entier : On n'est pas libre en France de ne pas lire Boileau ; ne serait-ce point comme faisant partie de l'autorité publique qu'il a le privilège d'être contesté ? » — Aussi j'ai hâte de vous montrer M. Nisard dans son vrai chez lui, dans ses livres, dans le ministère public où le procureur du grand roi requérait contre les déserteurs du grand siècle.

Il arriva au plus fort de la bataille livrée par les revenants de l'époque classique contre les enfants terribles du romantisme. Avant 1830, il inclina un instant vers la nouvelle école ; durant les années suivantes, son goût réagit, par défiance de la vogue qui venait à ses clients de la veille. Après ces courtes et inévitables oscillations d'un jeune esprit, le bon sens de M. Nisard lui fit prendre, entre les deux camps, la position intermédiaire d'où il ne devait plus bouger. Quand on relit aujourd'hui les articles de 1836 sur Victor Hugo et Lamartine, on est étonné de souscrire aussi facilement à bon nombre d'opinions qui parurent blasphématoires. Ici, Messieurs, je ne puis me défendre d'une réflexion. A tout hasard, on fait sagement de vivre longtemps. Si le malheur eût voulu que votre confrère vous manquât vingt ans plus tôt, alors qu'il était déjà au seuil de la vieillesse, j'imagine l'embarras du biographe désireux de le louer. Il y a vingt ans, les grands dieux du romantisme avaient la possession incontestée du firmament littéraire. Leur tour était venu d'être classiques. A leurs adorateurs, à nous tous, les champions qui avaient combattu contre eux en 1830 apparaissaient comme

des survivants d'un âge préhistorique, des contempteurs aveugles, reculés dans les lointains fabuleux, entre M. Étienne et M. Viennet. Les dieux sont morts. M. Nisard a vécu, et en vieillissant, il a rajeuni. Le siècle, qui tournait autour de cet esprit immobile, l'a rejoint à l'improviste. Voici que l'élite de la jeune critique reprend, en d'autres termes, et parfois dans les mêmes termes, les arrêts de 1836. L'octogénaire a recueilli le bénéfice de ce qu'il eût appelé une révolution du goût ; il a entendu des générations nouvelles témoigner avec lui ; il a vu nos théâtres envahis, quand on jouait son bien-aimé Racine, visités seulement, quand on représentait le drame romantique. Qui sait ? Avec le sentiment de la mesure dont il ne se départait jamais, le critique réhabilité aura peut-être estimé qu'on lui donnait trop raison, et qu'il triomphait au delà du nécessaire. Je me le figure modérant ceux qui rompent avec la religion d'Hugo, et disant : Ne le brisez pas, ce miroir souvent terni, mais unique à ses instants de splendeur ; il a reflété tout le siècle et nous y vîmes passer tous nos rêves.

Les études sur *les Poètes latins de la décadence* semblaient retirer leur auteur de la

mêlée contemporaine. Ce n'était qu'un faux semblant. A travers les ombres de ces morts, il continue à pourfendre des adversaires très vivants. Son réquisitoire est bien dur pour ces stoïciens qui essayaient de faire tenir debout la vieille vertu, jusqu'au moment où la croix du Christ lui rendrait un appui solide; pour ces Romains de Cordoue, Sénèque et Lucain, lointains aïeux du génie espagnol. — L'ouvrage avait des qualités plus durables que le piquant de l'allusion ; il réussit par le brillant de la couleur historique, par des tableaux de mœurs habilement composés avec les indications de Juvénal et de Perse. M. Nisard inaugurait un genre qu'allaient développer d'autres évocateurs de la vie antique, Villemain, Ampère, Amédée Thierry. Il nous était réservé de le voir renouveler par un ami de Cicéron, un commensal de la maison d'Horace.

Pour oublier ces poètes de la décadence qu'il n'aimait guère, le savant humaniste revenait aux vrais maîtres de l'âme romaine, il rédigeait ses leçons sur *les Quatre grands historiens latins*. A partir de 1839, il dirigea la traduction des classiques dans la collection Didot, labeur considérable, où ses frères furent ses

plus zélés collaborateurs. Entre temps, il trouvait le loisir de lier connaissance avec les hommes de la Réformation, et nous avons gagné à ce commerce d'agréables monographies d'Érasme, de Thomas Morus, de Mélanchton. Chargé d'une mission archéologique dans nos provinces méridionales, il en rapportait des récits de voyage qui renferment, à mon goût, quelques-unes de ses meilleures pages ; si toutefois je ne suis pas dupe de la magie des mêmes souvenirs, recueillis aux mêmes lieux. Enfant, j'ai dû aux tombeaux, aux aqueducs, aux amphithéâtres de notre Gaule latine les premières secousses de l'âme, celles que donnent les visions d'un grand passé mort, dans la fête de la vie terrestre, dans l'énergie d'un ciel en feu ; depuis lors, les hasards d'une existence errante ont fait relever des visions pareilles sous mes pas, au Colisée, à l'Acropole, dans les ruines d'Éphèse et de Baalbeck, sous les pylônes de Louqsor et sous les coupoles de Samarcande ; j'ai admiré partout, mais je n'ai retrouvé nulle part l'ivresse toute neuve, l'éblouissement laissé dans mes yeux par les reliques de Provence, par les blocs romains tremblants à midi dans la vapeur d'or, sur le pâle horizon d'oliviers

d'où monte la plainte ardente des cigales.

Tous ces travaux, qui eussent suffi à remplir une autre vie, n'étaient pour votre confrère qu'une préparation. Il dégageait les avenues et amassait les matériaux du monument auquel il a eu la fortune d'attacher son nom. Précis élémentaire à l'origine, l'*Histoire de la Littérature française* s'étendit, reçut des retouches incessantes, et occupa M. Nisard jusqu'au jour où l'Institut lui décerna le prix qu'il réserve pour l'œuvre la plus propre à honorer la France. L'écrivain avait emprunté aux architectes de nos vieilles cathédrales leur méthode de construction lente et solide ; et c'est bien une cathédrale que ce bénédictin a bâtie aux saints de son observance. Il y a mis sa mémoire à l'abri : nul n'y entrera désormais sans saluer l'effigie du dévot fondateur, couchée sur la dalle liminaire. Oh ! l'heureux et habile homme, qui a voué sa vie au plus beau, au plus vaste sujet, au plus digne de remplir une intelligence et un cœur ! Si l'histoire de nos actes a pu s'intituler : *Gesta Dei per Francos*, serait-ce trop ambitieux de nommer l'histoire de nos écrits : *Scripta Dei per Francos ?* Personne, je l'espère, ne me taxera d'exagération. Les littératures de

l'antiquité, quelque opinion qu'on professe sur leur prééminence, ont eu le tort de ne nous arriver qu'à l'état fragmentaire. Quant à nos émules des autres langues d'Europe, tous nous accordent, au moins dans le passé, la mission de donner une forme universelle aux idées et aux sentiments de la grande famille chrétienne. Je tirerai même de cette prérogative du génie français ma seule objection de principe au point de départ de M. Nisard.

On lui en a fait bien d'autres. On lui a reproché d'écrire l'histoire littéraire comme on écrivait autrefois les chroniques, en ne tenant aucun compte que des actions royales ; on lui a reproché de l'étudier, ce produit de la collaboration de toute une race, comme un phénomène isolé, en dehors de l'histoire sociale qui l'explique, en dehors des sciences qui l'influencent, en dehors des apports étrangers qui l'alimentent ; on s'est plaint qu'il ne nous offrît pas une histoire organique, baignant de toute part dans la vie nationale, comme celle dont un Français a donné le modèle et fait le présent à l'Angleterre. Messieurs, c'était reprocher à M. Nisard d'être lui-même et non un autre. Critique dogmatique, soucieux avant tout de

nous montrer les exemples à suivre et les défauts à éviter, son étude a pour objet de rechercher ceux de nos écrivains qui ont exprimé des vérités générales dans une langue définitive : c'est la formule qu'il affectionne.

L'objection que j'eusse voulu soumettre à cette noble intelligence, si j'avais eu l'honneur et le plaisir de m'instruire à ses leçons, aurait porté sur la définition de l'esprit français, telle qu'elle est posée au début du livre. C'est, nous dit M. Nisard, un esprit pratique par excellence, soumettant l'imagination et la sensibilité au joug de la raison individuelle, et cette dernière à la raison commune. L'historien le spécifie en le distinguant de tous les autres, et il l'adjure de se garer contre les intrusions du dehors. Ah! que ces catégories sont périlleuses ! Des critiques moins éclairés s'en emparent, et ils nous présentent comme l'image de l'esprit français ce grêle squelette, si fort en faveur sous le nom d'esprit gaulois, qu'on arrive à composer avec une moitié de Rabelais, une moitié de Molière, avec tout Voltaire, ce qui est beaucoup, avec tout Béranger, ce qui est moins. C'est une des veines de notre génie, sans doute ; mais que fait-on de l'autre veine,

gonflée tour à tour d'âpreté, de fougue, de passion, de mélancolie, celle qui suscite dans chaque siècle un Calvin, un Pascal, un Saint-Simon, un Chateaubriand ? Je ramasse au hasard, entre tant de noms qui gênent la théorie. De l'esprit français ainsi limité, combien des nôtres il faudrait proscrire, depuis la *Chanson de Roland* qui n'y entre pas encore, jusqu'à Lamartine qui n'y rentre plus du tout ? Qu'il serait facile de choisir un contraste embarrassant, bien présent à vos mémoires, et de demander où était l'esprit français sur ces bancs quand M. Thiers et M. Guizot s'y rencontraient. Laissez-moi croire qu'il n'a pas de caractère distinctif, sinon de les comprendre tous, d'être humain, universel, imprévu. Il n'est circonscrit que par les défauts individuels ; ses vertus sont illimitées, comme le champ du possible. On veut le définir, parce qu'on l'arrête à un moment du temps ; mais comme tout ce qui vit, il évolue sans cesse, il dépouille des formes, il en revêt de nouvelles : chaque grand écrivain lui ajoute sa frappe personnelle. Si cet esprit devait jamais faiblir et manquer à sa mission, ce serait le jour où une idée naîtrait dans le monde sans qu'il la réclamât aussitôt comme son bien.

Je résiste un peu à notre guide, quand il me décrit d'avance la configuration générale de la chaîne que nous devons explorer ; mais avec quelle sécurité je m'abandonne à lui, dès que nous nous mettons en marche ! Suivant sa promesse, il ne s'arrête que sur les sommets de cette chaîne, il ne se pique pas de fouiller les gorges cachées et d'expliquer les formations souterraines. Protégé par sa raison impeccable, ce guide ne connaît pas le vertige ; et les glaciers ne l'effrayent pas. Libre à nous de buissonner derrière lui, d'admirer en dehors de son programme, à nos risques et périls ; mais quand nous admirons sur son conseil, ce n'est jamais à faux. M. Nisard ne s'attarde pas au moyen âge, on sent qu'il se plaît médiocrement dans ce labyrinthe mystérieux ; il est pressé de monter et d'y voir clair. A travers le XVIe siècle, il se hâte encore ; ce n'est pas Ronsard qui l'y retiendra. Je sais bien le tort de Ronsard ; c'était déjà celui de Lucain. Le poète de la pléiade est jugé sur sa fâcheuse ressemblance ; il a fourni de criminels exemples et de mauvaises raisons à un plus grand coupable. Implorons un jugement plus doux pour celui dont la mort faisait

dire au Créateur, selon son contemporain Bertaut :

> Je ne soufflai jamais au vent de mon haleine
> Tant de divinité dedans une âme humaine,

Le critique n'est pleinement rassuré qu'en arrivant aux réputations vérifiées et poinçonnées par Boileau. Il va moins vite, et pourtant j'ai peine à suivre son pas. Je cherche des absents, d'Aubigné, Rotrou, ces mâles aïeux qui forgeaient à si grands coups l'idiome de Corneille. Mais quoi ! La montée est si longue ! Enfin, M. Nisard se repose avec délices dans l'Olympe, sur la crête centrale où rayonne le génie français, durant la période de perfection qu'il lui assigne, entre 1660 et 1700.

Qu'il fait bon s'y oublier avec lui ! Ici, nul ne le contredira. J'enchérirais plutôt sur son hommage à Bossuet. Les étrangers prennent avantage sur nous d'un Dante ou d'un Shakspeare ; il n'est point prouvé qu'avec d'autres applications des mêmes facultés, Bossuet n'ait pas mis plus d'invention verbale au service de plus d'imagination. Partout où nous mène M. Nisard, dans cette société immortelle, ses amis sont les nôtres. Si l'on diffère de sentiment

avec lui, c'est par des nuances dans l'attrait. Chez Molière, il incline à prendre parti pour Philinte : j'en étais sûr! Pourtant, Alceste peut se prévaloir d'un argument bien fort, dans le doute ancien où l'on est sur celui des personnages du *Misanthrope* qui représente l'auteur. Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, l'homme aux rubans verts est aimé à première vue de toutes les femmes. Quand un poète, et un poète comme Molière, donne ce privilège à l'un de ses héros, ne doutons plus : c'est bien à celui-là qu'il a secrètement communiqué sa vie. Chez Boileau, si nous ne ressentons pas la tendresse passionnée de son fidèle lieutenant, nous nous sauvons par plus de respect encore. Chez Racine, il n'y a pas deux façons de pleurer. Racine ! alors même qu'on ignorerait ses œuvres, son épitaphe nous dirait à elle seule la beauté morale de cette âme et de ce temps. Comme tout le monde, je vais quelquefois au Panthéon, quand on y enterre un grand homme. Je subis le prestige de ces pompes éclatantes, où tout se réunit pour subjuguer les sens ; et je pense : Voici le suprême de la grandeur. Après, je traverse la place où l'herbe pousse, j'entre à Saint-Étienne-du-Mont, je cherche les deux pierres obscures qui voisi-

nent sur les piliers de la nef ; j'y relis le pieux latin où l'humilité du chrétien demande grâce pour le génie de l'homme et sollicite des prières plutôt que des éloges. De ces deux morts qui ont le néant si discret, l'un est Pascal, le roi des épouvantes de l'esprit ; l'autre, Racine, le roi des enchantements du cœur. Voilà le dernier mot de la vraie grandeur.

Il faut s'arracher à l'empyrée. M. Nisard ne se résout pas sans peine à descendre l'autre versant de la montagne. Les quarante années parfaites ne sont pas achevées qu'il sent déjà son inquiétude réveillée : il dénonce la piqûre du ver chez les deux premiers décadents, La Bruyère et Fénelon. Tout le long du XVIII[e] siècle, à mesure que la courbe s'infléchit, il tient un registre en partie double et y note ce qu'il appelle les gains et les pertes de l'esprit français. Le bon Rollin l'attendrit, Buffon et Montesquieu le rassurent, Voltaire le laisse perplexe, Diderot l'indigne, Rousseau le désole. L'abbé Prévost n'est pas nommé. Dans sa sévérité contre le genre romanesque, l'historien passe sous silence *Manon Lescaut*, comme il avait fait pour la *Princesse de Clèves*, à l'autre siècle. En abordant le nôtre, M. Nisard termine

par un résumé succinct, où il classe les mérites de ses contemporains. A quelques réserves près, je crois qu'aujourd'hui encore, avec des vues dégagées par le temps, l'opinion presque unanime des lettrés ratifierait l'exacte justice de ce classement. Nulle part le critique n'a mieux montré la sûreté de son discernement. Et quand il heurterait quelques-unes de nos préférences, qu'il lui soit beaucoup pardonné, parce qu'il a vraiment aimé Musset.

Si l'on accepte les prémisses de l'auteur, et c'est la première règle d'une appréciation littéraire, ce dernier volume est son chef-d'œuvre. Je ne sais pas de livre mieux composé, plus pressant et plus logique dans ses conclusions. En vain l'on essaie de se dérober à ce qu'elles ont d'extrême ; cette raison inflexible nous ressaisit dans ses tenailles, il faut la suivre jusqu'au bout. Le style s'est affermi comme la pensée, l'expression est toujours juste, limpide ; ceux mêmes qui trouveraient la couleur un peu sobre ne sauraient refuser leur admiration à l'élégance du dessin. Que de nuances fines et délicates dans le gris ! On pourra tenter de refaire une Histoire de la Littérature française avec d'autres procédés ; on ne ruinera pas les

parties maîtresses de celles que nous devons à M. Nisard. Certains chapitres sont définitifs, ils ont épuisé leur matière. Dans ces morceaux, dans celui qui traite de Malherbe, par exemple, et qui remet dans tout son lustre le poète magnanime dont chaque vers semble battu avec un fer d'épée, l'historien peut revendiquer pour sa prose le privilège que notre premier lyrique attribuait à ses rimes :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Comment se fait-il, Messieurs, qu'en fermant ce livre d'or de la France, après cette revue triomphale de nos gloires, l'esprit s'attarde aux suggestions d'un mauvais songe? C'est que, dans l'*Histoire de la Littérature française* comme dans tous les écrits de M. Nisard, nous ne cessons pas d'entendre l'interrogation intérieure qui a inspiré ses travaux ; sommes-nous en

décadence ? Allons-nous subir la seule défaite irréparable, celle qui livrerait à d'autres notre maîtrise intellectuelle ? Et l'historien n'a pas de peine à nous communiquer l'anxiété qui le persécute. Elle hante chacun de nous, depuis notre première lecture sur le déclin de la Grèce et de Rome, depuis le premier regard que nous avons jeté sur les mutations du langage et des idées dans notre temps. Après les affres du doute religieux, il n'en est pas de plus poignantes que celles de ce doute patriotique. On peut leur appliquer ce que Pascal disait des autres : « Il « ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque « personne étrangère; il s'agit de nous-mêmes et « de notre tout... C'est une chose qui nous importe « si fort, qui nous touche si profondément, qu'il « faut avoir perdu tout sentiment pour être « dans l'indifférence de savoir ce qui en est. » — N'espérons pas nous dérober au problème ; il empoisonne toutes les joies de la pensée ; il attriste jusqu'au sourire que nous apportent les enfants ; on ne le résout pas en constatant que l'article-Paris, même celui du libraire, se place encore avantageusement au dehors ; et je ne crois pas qu'il faille cacher nos craintes par fausse honte. Les plaies cachées sont mortelles,

on n'a chance de les guérir qu'en y plongeant la sonde. Mais peut-être trouverons-nous des raisons de nous rassurer en nous penchant, avec M. Nisard, sur ce qui fut le thème constant de ses méditations.

Nourri des lettres grecques et latines, il cherchait de préférence les analogies de ce côté ; et il s'effrayait à bon droit en observant dans l'idiome, dans la pensée, dans la poésie de ses contemporains, des lois de déformation toutes semblables à celles qu'il avait relevées sur la pente des déchéances antiques. Mais si l'histoire doit reproduire éternellement les mêmes dessins sur de nouveaux canevas, nous ne savons jamais où il lui plaira de choisir son modèle. Le biographe d'Érasme était familier avec le XVI[e] siècle ; cette époque lui aura fourni d'autres rapprochements qui ont dû souvent le consoler. Des éléments multiples concoururent alors à une refonte totale de l'esprit humain. On peut les ranger sous quatre chefs principaux. Votre mémoire me devance et les énumère : la révélation de notre globe et de sa vraie place dans l'univers, depuis Colomb jusqu'à Galilée ; les grandes inventions, qui appliquent l'activité de l'homme à de nouveaux

objets avec de nouvelles forces ; la rénovation radicale de la pensée et du langage, par la découverte des lettres, des philosophies, des langues de l'antiquité païenne ; enfin la révolution religieuse qui émancipe le sens individuel. Après la longue période nécessaire à la combinaison de ces diverses influences, Descartes vint, et, comme l'a montré M. Nisard dans son excellente étude sur ce grand homme, il dégagea de ces matières en fusion ce qui allait être l'esprit moderne ; la France le reçut de ses mains pour l'imposer au monde. De l'alliage refroidi et tout prêt pour les applications plastiques, elle tira l'incomparable création littéraire du siècle de Louis XIV.

Si telle est dans ses traits essentiels, et autant qu'on peut l'esquisser en quelques lignes, la figure de la Renaissance, qui ne serait frappé, Messieurs, d'en retrouver dans les cent dernières années une image fidèle, bien que démesurément amplifiée ? Une fois de plus, l'esprit humain est refondu et dilaté par des acquisitions du même ordre. Non seulement l'homme a achevé la conquête superficielle du globe, — il ne lui restait plus beaucoup à faire, — mais il l'a unifié, rassemblé

dans sa main, façonné en quelque sorte à sa convenance : il en a rapproché les régions extrêmes, changeant ainsi dans les intelligences les plus paresseuses les mesures habituelles du temps et de l'espace, modifiant par là même tous les points de comparaison, et, par conséquence directe, toutes les idées. Les grandes inventions... rassurez-vous, je ne médite pas un développement sur le métier à la Jacquart ; mais que sont les trouvailles de la Renaissance, en regard de notre mainmise sur les forces secrètes de la nature, en regard de ces merveilles qui réalisent les rêves de l'alchimiste et du magicien ? Elles ont fait naître en nous une confiance illimitée dans le prodige toujours possible par des moyens rationnels, elles nous inspirent une audace royale, fondée sur l'espérance de vaincre la plupart des fatalités matérielles dont nos devanciers étaient esclaves.

Armé de ces connaissances nouvelles et de procédés d'expérimentation rigoureux, notre siècle a institué une enquête méthodique sur les conditions de la vie dans l'homme et dans le monde. Il en est sorti de vastes systèmes ; ils ont pénétré tous les esprits, ceux

même qui se croient les plus rebelles à des principes dont ils acceptent les applications quotidiennes. Je ne veux me rappeler aujourd'hui qu'une seule de ces grandes synthèses, parce qu'elle est née chez nous, parce que l'homme dont elle porte le nom nous vaut le respect de l'Europe. D'après son système... mais je dis mal, sa prudence et sa modestie repoussent ce mot ; d'après sa théorie, les infiniment petits sont les maîtres et les organisateurs incessants de l'univers ; la vie, simultanément détruite et refaite par eux, est le prix des batailles formidables que se livrent en nous ces armées invisibles. Si, comme je le crois, le bienfait est marque de vérité, cette doctrine est vraie ; elle guérit les corps en éclairant les intelligences ; à mesure qu'elle se dévoile, sa lumière rayonne une chaleur salutaire. Il a bien affermi sa gloire, celui qui a su l'établir sur les esprits et sur les cœurs, sur l'admiration de ceux qui pensent et sur la bénédiction de ceux qui souffrent. Je cherchais tout à l'heure une définition du génie français ; elle est trouvée : c'est le génie qui se fait charité. Merci de me l'avoir donnée, Monsieur Pasteur.

Le fait capital du XVI[e] siècle, la réin-

vention de l'antiquité, a son pendant à notre époque dans la substitution croissante des sources étrangères aux sources classiques. Depuis la première traduction de Shakspeare, depuis l'apparition du livre de Mme de Staël sur l'Allemagne, jusqu'aux années où nous avons appris dans les originaux les littératures et les philosophies du reste de l'Europe, l'esprit de notre race a recommencé l'épreuve qu'il avait subie à la Renaissance. M. Nisard, qui s'inquiétait de cette nouvelle mue, avait applaudi à l'ancienne ; alors, assure-t-il, la pensée et la langue se retrempaient à leurs sources naturelles. Passe pour la langue : mais la pensée ? Quand l'âme du moyen âge, uniquement formée dans la Bible, s'abandonna à l'esprit grec, le saut fut plus hasardeux et plus brusque, de la *Somme* de saint Thomas dans la *Somme* de Rabelais, qu'il ne l'a été du monde de Voltaire dans le monde de Gœthe et de Hegel. — Périlleuse ou non, l'expérience se poursuit et rien ne pourra l'arrêter. Elle précipite une ruine d'où sortira l'inconnu. Pour beaucoup d'observateurs attentifs, le latin se meurt ; il va disparaître peu à peu de l'éducation du grand nombre, remplacé par l'étude pratique des

idiomes étrangers. Cette discipline première qui façonne l'intelligence, quelques délicats la demanderont seuls, dans quarante ans, aux maîtres de la Grèce et de Rome ; la masse active qui sera la nation ne recevra plus ce patrimoine qu'indirectement, par les héritiers de l'antiquité, nos écrivains du XVIIe siècle. Plusieurs d'entre nous verront grandir à leur foyer des petits-enfants nourris d'un autre lait, qui nous comprendront mal et que nous ne comprendrons plus. Scission douloureuse et que nul n'aurait souhaitée ! mais l'histoire ne s'attarde pas à caresser nos faiblesses ; l'histoire broie des cœurs en marchant. Un moment viendra où notre langue devra apprendre à se maintenir sans le secours de son vieux tuteur, où elle devra trouver en elle-même des ressources pour les accroissements et le change inévitables. Que de mots, trop chargés de sens antérieurs, ne se prêtent plus à exprimer les nuances actuelles de notre pensée, et perpétuent des malentendus d'où naissent les vaines querelles !

Par exemple, tout le vocabulaire de notre Révolution. Car nous avons encore ceci de commun avec le XVIe siècle, une Révolution

politique, sociale, — et religieuse, puisqu'elle a promulgué des dogmes. M. Nisard lui a consacré un ensemble d'études où il fait avec son habituelle sagacité la part des résultats permanents et des chimères transitoires. Cette secousse profonde compte pour beaucoup dans le renouvellement des esprits ; mais il est permis de croire qu'on en a exagéré l'importance, au détriment des autres causes. Les diètes de Worms et d'Augsbourg tiennent autant de place dans l'histoire du mouvement humain que les États généraux et la Convention. Cependant on balance entre les diverses manifestations de la Renaissance, quand il faut dater l'ère moderne. Ainsi l'historien hésitera sur le fait qui doit inaugurer l'ère où nous sommes ; rien ne prouve qu'il choisira la prise d'un vieux donjon, plutôt que la mise en marche de la première chaudière à vapeur, la pose du premier fil télégraphique. Un précurseur qui n'a pas sa juste part de gloire, Joseph de Montgolfier, écrivait en 1785 : « Dans cent ans, le monde aura été changé par deux choses ; l'électricité et les comptes-courants. » Nous dirions aujourd'hui : le crédit. A quelques pas d'ici, nous avons invité les peuples à juger l'œuvre des cent ans ; ils viennent admirer

comment notre grandeur, si cruellement atteinte, est encore soutenue par le génie des savants, des artistes, par l'humble et noble main de l'ouvrier de France. Dans ce palais du travail, le siècle montre sa véritable réussite, l'effort superbe qui nous rend si fiers d'être ses fils : il témoigne là que Montgolfier avait bien prévu. Où témoigne-t-il que les spéculations de Jean-Jacques, appliquées par ses disciples, avaient sagement engagé l'avenir ? — L'avenir ! il sourira peut-être de nos furieuses disputes sur les conséquences de la Révolution, alors que ces conséquences lui apparaîtront si différentes des espérances initiales ! Mais, quel que soit son jugement sur ce point particulier de l'Histoire, j'ai la confiance qu'il placera parmi les époques de renaissance, et non parmi les époques de déclin, celle qui amena pour l'homme et pour le monde d'aussi prodigieuses transformations.

Nous attendons encore le cartésianisme qui reconstruira avec ce chaos. Nous n'avons jusqu'ici que le positivisme ; il tâtonne pour y refaire un peu d'ordre dans les ténèbres. De mornes et puissants ouvriers ont accompli dans tout le champ des connaissances, durant ces années intermédiaires, le travail de la herse

entre les semailles et la moisson. Ils ont maîtrisé les jeunes intelligences et réformé tous les jugements, en histoire, en politique, en littérature. Je craindrais d'encourir les nobles foudres du spiritualisme, si je plaidais les circonstances atténuantes, non point pour la doctrine positiviste, — elle n'existe pas, — mais pour l'état d'esprit qui emprunte ce nom. Cependant, ce serait plaider pour la jeunesse, arrêtée un instant dans cette impasse. Qui de nous connaît les voies cachées de la Providence, les chemins détournés par où elle retire les hommes de l'erreur ? A côté des statues de la Victoire ailée, les Grecs accordaient un bas-relief à la Victoire aptère, une victoire sans ailes. C'est l'image du positivisme. Il a réussi là où les armées régulières avaient échoué : elles avaient attaqué de front la place révolutionnaire, idéal contre idéal, sans rien gagner ; le positivisme, qui sortait de la place dégarnie, l'a tournée, et il a fait brèche. Aujourd'hui, pour une minute, il semble triompher, sur la table rase où il a réduit en poudre les idoles et les dogmes, salutaires ou funestes : *solvit seclum in favillâ*. Interrogeons les maîtres les plus perspicaces des générations nouvelles : elles arrivent, indif-

érentes à nos partis pris ; elles mettent d'accord défenseurs et adversaires de la Révolution, n y voyant autre chose, en y voyant moins que e qu'ils avaient vu, et c'est l'unique moyen de e mettre d'accord. A la piété attardée qui élèbre un centenaire, à la haine irréconciiable qui répond par une malédiction, elles oncèdent volontiers l'absoute : mais bientôt, lles voudront plus, elles voudront un baptème. Bientôt, lasses de l'étape dans le vide, elles uront besoin de croire, d'aimer, d'agir, ce qui st une même chose ; elles appartiendront au remier qui les groupera en leur faisant sentir action d'un aimant. Ce mot dit tout, si vraiment, comme l'avançait le comte de Maistre, es mots ont en eux une vie mystérieuse, qui éborde leur acception précise.

Pauvre jeunesse ! Comme certains porraits du XVIe siècle, elle regarde le monde avec es yeux tristes, des yeux où ne passent que des hoses qui meurent. L'éclair s'y rallumera. Ne oyons pas trop inquiets, pour ces générations, e leur positivisme, de leur réalisme, de leur essimisme : si elles n'en gardent que la défiance es formules creuses et le goût des vérités soides, ce passage dans l'ombre ne leur aura pas

nui. Qu'est-ce qu'une ombre? La preuve du soleil. L'âme humaine est toujours en travail d'une poésie et d'une foi : après les grands écroulements, l'heure revient vite où l'on entend murmurer et se répondre

... les voix éternelles
De ces filles de Dieu qui s'appellent entre elles.

Les idées, un moment rabattues à terre pour faciliter la besogne du triage, se relèveront de leur mouvement instinctif, incompressible. Surtout, il ne faut pas les tirer en arrière, quand elles s'apprêtent à remonter devant nous, il faut craindre de contrarier leur essor naturel. L'humanité ne revient jamais par la même route aux gîtes qu'elle a quittés, elle y revient par un détour : on ne la contraint pas à rebrousser chemin. Redisons à ces nouveaux venus une belle parole de M. Nisard : « Toute guerre qu'on fait au passé est une guerre civile. » Mais en leur demandant le respect et l'indulgence pour toutes les tentatives de l'ancienne France, y compris les plus récentes, laissons-les s'orienter vers celle de demain. En vain chacun de nous leur offrirait un lit dans les tombes sur lesquelles nous nous querellons ; c'est un

berceau qu'ils cherchent. Ils vont inaugurer un nouveau siècle, puisqu'il est convenu que depuis un mois nous avons cent ans. Ils peuvent, ils doivent y reconstruire, avec le grand travail du nôtre, un monument où le génie français enfermera une fois de plus les idées universelles, comme celui qu'avaient édifié nos aïeux du XVIIe siècle, avec les matériaux accumulés par leurs pères du XVIe.

Messieurs, vous m'encourageriez au besoin à parler de la sorte ; vos œuvres m'ont appris que nous devons à nos continuateurs des paroles d'espoir et non des menaces de décadence. Ainsi pensait le maître éminent qui m'a suggéré ces considérations : il terminait toujours par un acte de foi les livres où il avait exposé ses craintes judicieuses. En m'appelant dans votre Compagnie, vous m'en imposez la première règle, le souci vigilant des aspirations de la jeunesse. Quoi que puissent dire vos rares détracteurs, vous avez l'audience de la jeunesse. Sûre de trouver chez vous, avec la tradition du passé, l'intelligence des transformations nécessaires, elle vous écoute à plus d'un titre. Elle reconnaît en vous les gardiens de notre langue ; elle accepte la magistrature intellectuelle que

vous exercez, magistrature populaire, chère à ce pays qui vous voit durer dans la ruine de tout. Enfin n'êtes-vous pas les exécuteurs testamentaires de votre fondateur, les dépositaires des pensées du grand Cardinal? Vous rappelez à tous qu'il faut se retourner vers lui pour prendre conseil, chaque fois que la route est incertaine. Il trouva la patrie encore mal rassemblée, menacée sur toutes ses frontières par l'Espagnol, déchirée au dedans par un siècle de luttes civiles et religieuses, par les entreprises des partisans, par les prétentions des oligarchies. Il comprit que le seul remède aux plaies du passé, aux périls du dehors, c'était l'unité, procurée à tout prix. Il l'eut à un si haut degré, cette passion française de l'unité, qu'après l'avoir refaite dans le gouvernement, il la voulut faire dans le langage et vous en confia le soin. Fidèles à son esprit, vous avez toujours justifié l'excellente définition que donnait de vous votre premier historien, l'illustre Pellisson quand il appelait ceux de l'Académie : « des ouvriers travaillant à l'exaltation de la France. »

Quelle devise eût mieux convenu au confrère que vous avez perdu ? Elle résume toute sa vie, dépensée à exalter la France littéraire.

Son enseignement provoque aux discussions d'idées : en m'y abandonnant, j'ai cru rendre à l'esprit libéral de ses leçons l'hommage qu'il eût aimé. Je n'ai pas assez dit le profond respect que j'emporte d'un commerce assidu avec ce bon, cet honnête serviteur des Lettres. Certain d'être votre interprète, j'en dépose le tribut au foyer où il a laissé tout son cœur. Le nom de Nisard reste en des mains laborieuses ; ils se sont mis plusieurs pour en accroître l'éclat. Je devine qu'aujourd'hui leur sentiment fraternel et filial me demande de les oublier pour reporter tout cet éclat sur l'absent, sur l'aîné qui s'est enfin reposé, plein de jours et de services, affermi dans les espérances éternelles. A l'heure où l'écrivain doit jeter sur son œuvre un dernier regard d'épouvante, il a pu se rendre le plus rare et le plus enviable témoignage, celui d'avoir écrit des livres durables, et de n'y avoir pas tracé une seule ligne qui le poursuivît là-bas comme un remords.

LES MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL DE MARBOT

PAR

M. LE VICOMTE DE VOGÜÉ

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Lu dans la séance publique annuelle des cinq Académies

DU 24 OCTOBRE 1891

MARBOT

Depuis le jour où la grande épopée des temps modernes s'est achevée à Sainte-Hélène, historiens, romanciers et poètes s'efforcent à l'envi de nous en donner l'expression littéraire. Les plus habiles n'y réussissent qu'à demi : relations ou inventions, tout nous paraît pauvre en regard des images que la légende napoléonienne évoque dans notre esprit. Nous goûtons comme elles le méritent les claires narrations de M. Thiers, les magnifiques nomenclatures de Victor Hugo ; mais nos exigences sont si hautes que, pour y répondre, il n'est rien de tel qu'une surprise, quelque tentative d'art très humble ou la déposition d'un témoin obscur. Je crains de n'avoir eu qu'une fois le sentiment intense et complet de ces

réalités épiques ; il m'a été donné par quelques figurines de zinc, projetant leurs ombres chinoises sur une toile d'un mètre. Le nombre, la majesté, l'émotion, tout y était. J'en demande pardon à la statue de Bossuet, mais les visions que sa parole seule eût pu rendre, si nous les avons trouvées quelque part, c'était au *Chat Noir*. Voici qu'un livre nous les rapporte, avec les récits sans prétention d'un père à ses enfants. Entre tant d'écrivains qui ont essayé de nous peindre la foulée de la France impériale sur le monde, un des premiers rangs appartiendra désormais au général baron de Marbot.

Une destinée propice l'a fait acteur et témoin de presque toutes les grandes journées, depuis Marengo jusqu'à Waterloo. Fils d'un gentilhomme du Quercy, qui s'était donné à la Révolution sous la condition de ne la servir que dans les camps, le jeune Marbot fut d'abord éduqué dans un pensionnat de filles. Il reçut ensuite quelques rudiments des sciences à Sorèze, sous la férule d'un certain dom Ferlus, dont il dit plus de bien que je n'en saurais penser : ce Ferlus a produit de méchants pamphlets contre un prédécesseur que nous devons respecter, l'honnête M. Baour-Lormian. Volon-

taire à dix-sept ans dans l'armée d'Italie, officier au bout de trois mois, Marcellin Marbot fit ses véritables écoles dans les horreurs du siège de Gênes, où il perdit son père, où il faillit mourir de faim et de misère. Depuis lors, pour le suivre, il faudrait transcrire ici la moitié des noms gravés sur les parois de l'Arc de Triomphe. Après Austerlitz, Eylau, Friedland, nous le trouvons au siège de Saragosse, il y est grièvement blessé ; quelques semaines s'écoulent et nous le voyons en ligne à Eckmühl, à Essling, à Wagram. On ferme un volume, on laisse Marbot en Portugal, combattant à Torrès Védras, à Fuentès de Oñoro ; on ouvre le tome suivant, il franchit le Niémen avec la Grande Armée. Aide de camp de Bernadotte, d'Augereau, de Murat, de Lannes, de Masséna, pourvu enfin d'un régiment de cavalerie, il est toujours en bon lieu pour tout voir, les dispositions des chefs et l'entour du champ de bataille. Dévoué à l'Empereur sans fétichisme, il l'approche d'assez près pour le bien connaître ; il reste assez loin de lui pour conserver l'indépendance de son jugement, pour se garder de la fascination comme du dénigrement.

Si bien préparé par les circonstances

à sa tâche d'historien, il ne l'était pas moins par son tour d'esprit. Les *Mémoires* révèlent une raison équilibrée, attentive au détail des choses et capable d'en embrasser l'ensemble, un bon sens bourgeois dans une âme héroïque. Nul ne se rattache plus authentiquement à la lignée si française de nos anciens chroniqueurs, de ces hommes d'action qui aimaient à raconter leurs gestes, Villehardouin, Joinville, Comines, Montluc. Certes, notre contemporain n'a plus la fleur de naïveté des vieux âges ; mais on retrouve chez lui l'humeur des bons conteurs de chevauchées, la simplicité, l'observation sagace, l'esprit qui s'amuse aux petites choses, le cœur qui s'émeut aux grandes.

Ils sont déjà dans toutes les mémoires, ces tableaux d'une infinie variété où Marbot se montre tour à tour portraitiste, peintre d'histoire, peintre de genre. Naturellement, les épisodes dramatiques sont les plus nombreux. Il y en a de sublimes, comme la mort de Lannes à Essling, dans les bras de l'auteur, comme le sacrifice du 14e de ligne à Eylau. Marbot est allé porter à ce régiment l'ordre de se replier ; il passe à travers des nuées de Cosaques, il

parvient au sommet du monticule où les restes du 14e sont formés en carré. Le chef de bataillon qui commande lui explique en quelques mots la situation : enveloppée par les forces ennemies, cette poignée d'hommes n'a aucune chance de rejoindre l'armée ; autant mourir sur place. — « Je ne vois aucun moyen de sauver le régiment, dit le chef de bataillon ; retournez vers l'Empereur, faites-lui les adieux du 14e de ligne, qui a fidèlement exécuté ses ordres, et portez-lui l'aigle qu'il nous avait donnée et que nous ne pouvons plus défendre ; il serait trop pénible, en mourant, de la voir tomber aux mains des ennemis. » — Le commandant me remit alors son aigle, que les soldats, glorieux débris de cet intrépide régiment, saluèrent pour la dernière fois des cris de *Vive l'Empereur* !... eux qui allaient mourir pour lui. » — Marbot emporte l'aigle ; criblé de blessures, un boulet qui coupe son chapeau achève de lui faire perdre connaissance ; il tombe, toute la cavalerie de Murat lui passe sur le corps ; des maraudeurs le dépouillent de ses vêtements ; la nuit le surprend gisant sur la neige, tout nu, perdant son sang et se préparant à mourir, quand un valet de chambre

d'Augereau le reconnaît par miracle et le tire du cimetière d'Eylau.

On trouvera dans le dernier volume, entre autres scènes pathétiques de la campagne de Russie, une de ces anecdotes qui prennent tant de relief sous la plume de Marbot. Il vient d'ensevelir les soldats de son régiment, tués au combat de Sivostchina. — « Ce pieux devoir accompli, je voulus faire « panser ma blessure de la veille, qui me causait des douleurs affreuses, et fus pour cela m'asseoir à l'écart sous un immense sapin. J'y aperçus un jeune chef de bataillon qui, adossé contre le tronc de l'arbre et soutenu par deux grenadiers, fermait péniblement un petit paquet dont l'adresse était tracée avec du sang. C'était le sien ! Cet officier venait de recevoir, à l'attaque du camp russe, un affreux coup de baïonnette qui lui avait ouvert le bas-ventre, d'où s'échappaient les intestins... Le sang coulait toujours ; le coup était mortel. Le malheureux blessé, qui ne l'ignorait pas, avait voulu, avant de succomber, faire ses adieux à une dame qu'il chérissait ; mais après avoir écrit, il ne savait à qui confier ce précieux dépôt, lorsque le hasard me conduisit auprès de lui. Nous ne nous connaissions

que de vue : néanmoins, pressé par les approches de la mort, il me pria d'une voix presque éteinte de lui rendre deux services : et, après avoir fait éloigner de quelques pas les grenadiers, il me donna le paquet en disant, les larmes aux yeux : « Il y a un portrait ! » Il me fit promettre de le remettre secrètement en mains propres, si j'étais assez heureux pour retourner un jour à Paris ; « du reste, ajouta-t-il, ce n'est pas pressé, car il vaut mieux qu'on ne reçoive ceci que longtemps après que je ne serai plus... » Je promis de m'acquitter de cette pénible mission, ce que je ne pus exécuter que deux ans plus tard, en 1814... Quant à la seconde prière que m'adressa le jeune chef de bataillon, elle fut exaucée deux heures après ! Il lui était pénible de penser que son corps serait déchiré par les loups, dont le pays foisonne, et il désirait que je le fisse placer à côté du capitaine et des cavaliers du 23e, dont il avait vu l'enterrement. Je m'y engageai, et ce malheureux officier étant mort quelque temps après notre entretien, je me conformai à ses derniers vœux. »

Les souvenirs de Marbot ne sont pas toujours aussi tragiques. Ils abondent en traits

piquants, l'envers comique de l'épopée. Traits de lumière quelquefois, tant ces anecdotes bien choisies donnent à penser. Après le combat de Bregenz, le jeune aide de camp d'Augereau est chargé de porter à l'Empereur les drapeaux pris sur les Autrichiens. Il joint Napoléon au quartier de Brünn, il lui remet les trophées. Sur ces entrefaites arrive Haugwitz, l'ambassadeur de Prusse, qui ignore encore l'avantage remporté par Augereau sur Jellachich. — « Le maréchal du palais Duroc, après nous avoir prévenus de ce que nous avions à faire, fit replacer en secret, dans le logement que Massy et moi occupions, tous les drapeaux que nous avions apportés de Bregenz; puis, quelques heures après, lorsque l'Empereur causait dans son cabinet avec M. d'Haugwitz, nous renouvelâmes la cérémonie de la remise des drapeaux, absolument de la même manière qu'elle avait été faite la première fois. L'Empereur, en entendant la musique dans la cour de son palais, feignit l'étonnement, s'avança vers les croisées suivi de l'ambassadeur, et voyant les trophées portés par les sous-officiers, il appela l'aide de camp de service, auquel il demanda de quoi il s'agissait... On nous fit entrer, et là, sans sour-

ciller, comme s'il ne nous avait pas encore vus. Napoléon reçut la lettre du maréchal Augereau, qu'on avait recachetée, et la lut, bien qu'il en connût le contenu depuis quatre jours. Puis, il nous questionna... » — Marbot entre dans son rôle à merveille, il appuie sur les détails les plus capables de faire effet sur l'envoyé prussien. — « Les yeux de Napoléon étincelaient et semblaient me dire : « Très bien, jeune homme ! » Enfin il nous congédia, et en sortant, nous l'entendîmes dire à l'ambassadeur : « Vous le voyez, monsieur le comte, mes armées triomphent sur tous les points... L'armée autrichienne est anéantie, et bientôt il en sera de même de celle des Russes ! » — M. d'Haugwitz paraissait atterré. » Ce jour-là, Talma eût été jaloux de celui dont un pape avait dit : *Tragediante, commediante.*

Et l'aventure de la petite modiste de Ratisbonne, quelle belle matière à philosopher ! Le général Pelet raconte dans ses *Mémoires*, et d'autres historiens affirment après lui, que nos troupes durent leur salut à l'héroïsme d'une femme française. Voici comment Marbot rétablit les faits. Après l'assaut de Ratisbonne, où il entra le premier, il fut chargé de conduire une

colonne qui devait occuper le pont, seule lign de retraite des Autrichiens. « Égaré au milie de ce dédale de rues inconnues, je ne savai par où diriger la colonne, lorsque, tout à cou une porte s'ouvre : une jeune femme, pâle, le yeux hagards, s'élance toute éperdue vers nous en criant : « Je suis Française, sauvez-moi ! C'était une marchande de modes parisienn établie à Ratisbonne... En voyant cette femm une idée lumineuse m'éclaira sur le parti qu nous pouvions tirer de sa rencontre. — Vou savez où est le pont ? lui dis-je. — Certain ment. — Eh bien ! conduisez-nous. — Mo grand Dieu ! au milieu des coups de fusil ! J meurs de frayeur et venais vous supplier de m donner quelques soldats pour défendre m maison, où je rentre à l'instant. — J'en sui bien fâché, mais vous n'y rentrerez qu'aprè m'avoir montré le pont. Que deux grenadier prennent madame sous les bras et la fass marcher en tête de la colonne. » — Ainsi fu fait, malgré les pleurs et les cris de la belle Fran çaise... Un des grenadiers qui la soutenaien ayant eu le bras percé d'une balle, et le san ayant rejailli sur elle, ses genoux s'affaissèren il fallut la porter. » Enfin, on arrive au pont

Comme la pauvre femme, plus morte que vive, ne savait où se cacher, les grenadiers l'enlevèrent par-dessus la grille d'une chapelle de la Vierge ; elle se blottit derrière la statue. Lannes ayant raconté l'histoire à l'Empereur, Napoléon voulut voir la modiste et lui fit en plaisantant des compliments sur son courage. « La foule, tant civile que militaire, qui entourait l'Empereur, s'étant informée du motif de cette scène, le fait fut légèrement dénaturé, car on représenta cette dame comme une héroïne française qui, de son propre mouvement, s'était exposée à la mort pour assurer le salut de ses compatriotes. Ce fut ainsi que la chose fut racontée, non seulement dans l'armée, mais dans toute l'Allemagne. » — Comme elle est symbolique, la petite modiste de Ratisbonne ! Le doute où nous laisse sa légende, d'aucuns l'ont étendu à toute la France, à cette France de Napoléon, dont on se demande encore si ce fut une héroïne qui de son propre mouvement bouleversa le monde, ou une victime passive qu'il traînait au feu des batailles.

Je dois abréger ces citations. On en recueillerait d'aussi attachantes dans chaque chapitre des trois volumes. Il semble que ce

texte contienne en puissance, prêtes à surgir sous nos yeux, les illustrations de Charlet, de Raffet, de Géricault. Tout y prend l'allure épique : Marbot suit d'instinct les règles du genre, telles que les définit la rhétorique classique. Comme les héros d'Homère, ses personnages principaux ont des attitudes distinctives, des gestes et des mots coutumiers qui fixent leurs silhouettes. Dès que l'Empereur apparaît, nous le reconnaissons à sa caresse familière ; il pince l'oreille à ses interlocuteurs. Les animaux ont leur fonction dans l'épopée, c'est encore une règle du genre. Il y a le chien de Moreau, errant après la mort de son maître ; il y a « le hideux baudet noir, au « poil malpropre et tout hérissé », qui barre le pont de la Bidassoa quand Marbot se rend en Espagne : rencontre de funeste présage, dit-il, et qui lui fit mal augurer de cette guerre. Il y a surtout le cheval de bataille, personnage capital dans l'action, comme il convient à tout paladin d'un cycle épique. C'est Lisette, la fameuse Lisette, intelligente, invulnérable, plus légère qu'une biche. On sait comment elle sauva son cavalier à Eylau, en mangeant le ventre et le visage d'un grenadier ennemi, dont elle fit

« une tête de mort vivante et toute rouge ».

Le merveilleux, ce ressort nécessaire des Iliades, est partout dans le récit de Marbot : il se confond avec le réel. Quel lecteur peut oublier la traversée nocturne du Danube à Molk et la capture des vedettes autrichiennes? Cet épisode seul fait pâlir les plus invraisemblables exploits de Porthos et de d'Artagnan. Quand les héros du bon Dumas, pourvu le matin d'un grand coup d'épée, sautent en selle et recommencent le soir même à étonner par leur vigueur la maréchaussée et les dames, les esprits terre à terre se rebiffent. Que diront-ils de Marbot? Il collectionne tout ce qui peut s'introduire dans un corps de soldat : coups de sabre, coups de lance, balles, biscaïens, boulets, flèches de Baskirs, et jusqu'à un écu d'Espagne vomi sur lui par un tromblon au siège de Saragosse ; il passe des jours sans manger ni boire, des mois à trembler la fièvre ; et c'est à peine si on le perd de vue quelques heures dans l'ambulance : le plus souvent, après un pansement sommaire, il remonte à cheval pour traverser la Russie ou l'Allemagne ; la cuisse percée, l'épaule fracassée, il continue de charger avec son régiment, on le retrouve alerte et occupé à

l'étape du lendemain. Ce n'est pas gasconnade chez cet enfant du Quercy : jamais narration n'eut à un plus haut degré l'accent de la sincérité. D'ailleurs il relate à chaque instant les mêmes prodiges d'endurance chez ses camarades. C'est que les machines physiques étaient transformées comme les âmes, dans la Grande Armée. Marbot, très peu prodigue d'exclamations pompeuses, ne peut s'empêcher de s'écrier, à la fin d'un de ses chapitres : « Quels hommes et quel temps ! » Et il ajoute : « Qu'on nomme amour de la gloire ou folie le sentiment qui nous excitait, il nous dominait impérieusement, et nous marchions sans regarder derrière nous... »

Oui, et voilà ce qui, mieux que tout le reste, communique au livre un caractère épique : il nous donne l'impression du nombre, du souffle, de l'emportement universel et continu. Il la donne d'autant mieux que l'auteur, malgré de rares qualités, n'est point un être d'exception, un de ces hommes qui se feraient entre tous une destinée à leur taille. Sa carrière si remplie est honorable, elle n'est pas éclatante : l'Empire écroulé le laisse colonel, avancement lent et modeste pour l'un des rares

survivants de tant de batailles. La plupart de ses camarades l'avaient gagné de vitesse, généraux partis du même point à la même heure. A toute autre époque, Marbot n'eût été peut-être qu'un officier exact et méritant. S'il est prodigieux, c'est le moment qui l'a fait tel, lui et tant d'autres qu'il nous montre semblables à lui ; hommes ordinaires qui se meuvent tout naturellement dans l'extraordinaire. Comme des plaines changées en montagnes par une éruption plutonique, ils sont le produit d'un phénomène sans égal dans l'histoire : l'élan d'une Révolution, capté et dirigé par le génie d'un homme. En regardant les tableaux où Marbot et ses pareils passent dans un tourbillon d'héroïsme, on a la sensation du soulèvement de poussière humaine dont parle le poète des *Iambes* : poussière si fournie que les grains ne se comptent plus ; on en perd, les meilleurs disparaissent sans faire un vide et sans laisser de traces. Ce brave général Morland, par exemple, tué en chargeant à Austerlitz, et dont la perte eût été à de moindres époques un deuil national. — « Les médecins, n'ayant sur le champ de bataille ni le temps ni les ingrédients nécessaires pour embaumer le corps du général,

l'enfermèrent dans un tonneau de rhum, qui fût transporté à Paris; mais les événements qui se succédèrent ayant retardé la construction du monument destiné au général Morland, le tonneau dans lequel on l'avait placé se trouvait encore dans l'une des salles de l'École de Médecine lorsque Napoléon perdit l'Empire en 1814. Peu de temps après, le tonneau s'étant brisé par vétusté, on fut très étonné de voir que le rhum avait fait pousser les moustaches du général d'une façon si extraordinaire, qu'elles tombaient plus bas que la ceinture. Le corps était parfaitement conservé, mais la famille fut obligée d'intenter un procès pour en obtenir la restitution d'un savant qui en avait fait un objet de curiosité... Aimez donc la gloire », ajoute Marbot, — et je prie nos confrères de l'Académie des Sciences d'excuser ce langage soldatesque, — « aimez donc la gloire, et allez vous faire tuer, pour qu'un Olibrius de naturaliste vous place ensuite dans sa bibliothèque, entre une corne de rhinocéros et un crocodile empaillé ! »

Qu'est-ce donc quand il s'agit des obscurs, des anonymes, comme ce chasseur d'Austerlitz qui accourt vers l'Empereur, le

corps traversé d'une balle, et tombe raide mort en lui présentant l'étendard qu'il vient de prendre ? Marbot ne nous dit point son nom, ni ceux de tous les soldats dont il rapporte des traits semblables. Les anciens Grecs et Romains, administraient mieux leurs richesses : il n'y a pas un écolier qui ne sache l'histoire du messager de Marathon. Mais, cette fois, ils sont trop. Roulés pêle-mêle dans un suaire qui s'étendrait du Tage à la Moscova, on les confond, on les oublie.

Ce trésor inépuisable de dévouement persiste jusqu'au bout chez les petits ; mais, à la fin il s'appauvrit chez les grands ; et, tout en haut le souffle initial s'abat. Le récit de Marbot traduit fidèlement les phases de la croissance et du déclin de l'épopée ; dans le regard de ce spectateur nous voyons se refléter l'aurore, le midi, le crépuscule. En Espagne, en Russie, il signale tristement les fautes, les revers, l'ombre descendante. Il ne reconnaît plus ses anciens chefs, chez qui tout était jadis audace et bonheur. Masséna vieilli le déconcerte par ses hésitations ; Oudinot perd la confiance des troupes ; les autres, aigris et jaloux, paralysent l'armée par leurs refus de s'entr'aider. La main

puissante qui les avait lancés ne parvient plus à les rassembler ; cette main elle-même tâtonne et faiblit. En 1813, avant et après Leipzig, l'effondrement moral est déjà complet ; Marbot en a et nous en donne le sentiment très vif. On surprend dans son livre, tel que Meissonnier l'a rendu sur une admirable toile, l'affaissement de l'Empereur et des maréchaux. A chaque faute nouvelle, cet officier expérimenté discerne le point par où l'on a péché ; tous les éléments de succès sont encore là, il montre comment on aurait dû les employer. Ses remarques sont plausibles, nous le croyons ; et cependant, pour ces années comme pour d'autres désastres plus proches de nous, nous sentons qu'en réparant chaque erreur de détail, on n'eût pas refait un bonheur perdu ; la Fatalité pèse sur tout l'ensemble de la situation, sur les intelligences et sur les caractères. Elle est le personnage tragique qui remplit de sa présence le dernier volume de Marbot. Les pairs de Charlemagne sont fourbus, usés parce qu'ils sont comblés. Nous les avions vus partir au matin pleins de vigueur et de confiance, bûcherons joyeux qui sortaient, la hache à la ceinture, pour abattre la vieille forêt féodale sur tout le

sol de l'Europe ; le soir est venu, la forêt est abattue ; les bûcherons rentrent au logis d'un pas traînant, enrichis, mais fatigués, courbés sous leur fagot de bois mort, n'aspirant plus qu'au repos.

Cette détente inévitable après une aussi formidable tension, Marbot en ressentit lui-même quelques effets, beaucoup plus tard. Ses souvenirs s'arrêtent à Waterloo. Proscrit sous la Restauration, recueilli et choyé par la monarchie de Juillet, il fut enfin général, aide de camp des princes, et il fit en cette qualité quelques-unes des campagnes d'Algérie. Là comme partout, il se montra soldat exemplaire ; on reconnut à l'œuvre le vétéran des grandes guerres. Néanmoins, ce sang que le jeune chef d'escadron répandait jadis sans compter, le vieux général en savait la valeur ; non certes qu'il le ménageât davantage ; mais il avait une façon de l'estimer qui caractérise le changement des temps. Je rapporterai une de ses boutades ; je la tiens d'un témoin qui garde ici et nous transmet la tradition vivante de ces gloires d'Afrique, *quorum pars magna fuit*. Si je dis mal, il me rectifiera. C'était au col de Mouzaïa. Marbot reçoit sa treizième blessure ;

on le rapporte, de fort méchante humeur; il grogne sur son lit de camp, enfin il éclate : « C'est trop bête! Je suis le baron de Marbot, lieutenant général, grand officier de la Légion d'honneur, aide de camp du duc d'Orléans, pair de France; je suis porté sur le testament de l'Empereur, j'ai quatre-vingt mille livres de rente; et je viens me faire blesser ici par un pouilleux d'Arabe qui n'a pas quatre sous à lui! » Là-dessus un camarade moins favorisé et qui attendait encore un grade s'approche du patient : « Marbot, je te donne dix mille francs de ta blessure, si tu peux me la céder... » Marbot le dévisage, de plus en plus vexé : « Dix mille francs! Tu ne les as pas! »

Achille est vieilli, assagi, gradé, renté; mais c'est encore Achille. On ne saurait trop honorer le glorieux serviteur du pays qui prit sa part de l'épopée; on ne saurait trop le remercier de l'avoir écrite. Dans ce livre, qui sort de l'ombre après un long oubli, il a accumulé une réserve d'héroïsme pour réchauffer des jours plus refroidis; on le lit comme on s'approche du foyer, pour demander au bloc de charbon un peu de chaleur des soleils anciens. Et, comme devant le foyer, les enfants qui écoutent la lecture

ouvrent leurs yeux charmés à cette flamme ; ils s'émerveillent, ils applaudissent, ils ignorent ce que la flamme recèle de dangers et de souffrances possibles ! Les hommes mûrs méditent sur tout ce qui se consume, sur ce feu qui est à la fois principe de vie et de destruction. La déposition de Marbot ne réformera pas les jugements contraires que l'on continue de porter sur l'Empire et l'Empereur. A lire ces tableaux de misère qu'il a peints si navrants, la répulsion des uns s'accroîtra encore ; l'admiration des autres s'augmentera de tout ce que Marbot ajoute à la magnifique légende. Nos jugements sur un objet qui échappe à nos mesures ne seront jamais que les indices de nos humeurs individuelles, de la conception paisible ou aventureuse que chacun de nous se fait du rôle d'un homme ou d'une nation dans l'histoire.

Aussi me bornerai-je à deux réflexions, en terminant cette notice. Marbot a écrit en tête de ses *Mémoires* : « Presque tous les hommes se plaignent de leur destinée. La Providence m'a mieux traité, et quoique ma vie n'ait certainement pas été exempte de tribulations, la masse de bonheur s'est trouvée infiniment supérieure à celle des peines, et je recom-

mencerais volontiers ma carrière sans y rien changer. Le dirai-je ? J'ai toujours eu la conviction que j'étais *né heureux.* » Quelle fut donc sa vie, à ce rare mortel qui ose se dire heureux ? Nous venons de le voir, une vie de fatigues et de souffrances physiques, de dure discipline et de privations, peu et tardivement récompensée. Si nous n'écoutons que l'instinct animal, que notre amour inné du repos, de la vie facile, de l'indépendance, un mois de l'existence qu'il mena pendant quinze ans nous paraîtra le pire des malheurs. Et pourtant il se dit heureux ! L'opinion commune se tromperait-elle sur les conditions du bonheur ? Faudrait-il le chercher dans le devoir le plus rude, dans l'abdication de notre liberté, dans la saine réaction qui suit les peines physiques ? Et ces peines seraient-elles largement récompensées par le *divertissement*, au sens où Pascal entendait ce mot, par tout effort qui nous arrache à nous-mêmes et nous conduit vers un but en dehors de nous, sous une direction supérieure, avec la conscience de servir ? Le témoignage si net de Marbot vaut bien qu'on pose la question.

La fortune de son livre m'en suggère une autre. Voici un ouvrage sans ambitions lit-

téraires, composé par un brave homme dont le nom ne disait plus rien aux générations nouvelles. Combien d'entre nous savaient ce nom, il y a trois mois ? Cet ouvrage paraît, et à quel moment ! Au moment de la grande crise du livre, à ce qu'on assure ; à l'heure où quinze cent mille volumes attendent un lecteur : vous savez bien, les quinze cent mille volumes, tous des chefs-d'œuvre naturellement, qui moisissent dans les caves des libraires ! Et ce vieil écrit d'un inconnu court de main en main, il plaît, il intéresse les esprits les plus divers, il fait fortune. Eh quoi ! la « littérature » ne serait pas ce que nous avions décidé qu'elle doit être, un métier fermé, un arcane pour des initiés habiles, l'art subtil de créer quelque chose avec rien ! Suffirait-il d'avoir fait de fortes actions et de les dire simplement pour faire par surcroît un beau livre ? Et la vie serait-elle la première qualité littéraire, celle qui peut suppléer toutes les autres et que toutes les autres ne parviennent pas à simuler ? Mais alors, le professionnel est volé, c'est l'amateur qui a le plus de chances d'écrire des livres durables, attachants pour tous, par cela même qu'il écrit sa vie, au lieu de vivre pour écrire !

Quel défi paradoxal aux principes les plus certains! Décidément, ce Marbot est un homme dangereux, il fait penser contre toutes les opinions reçues. Allons le relire à nos enfants.

RÉPONSE AU DISCOURS

DE

M. PAUL BOURGET

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE

DU JEUDI 13 JUIN 1895

PAUL BOURGET

Monsieur,

François de La Rochefoucauld, pessimiste et psychologue, disait de lui-même sans y croire : « J'ai une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. » Tel n'est pas votre cas : vous nous l'avez prouvé une fois de plus en décrivant les métamorphoses de votre prédécesseur[1]. Combien elle vous eût plu, la figure originale et vivante de celui que nous appellions parfois « le pirate retraité ». Cette consécration flattait une de ses innocentes manies. C'était quelqu'un, l'homme de qui l'image et la parole se gravaient dans la mémoire, pour peu qu'on l'eût vu une fois dans son vrai cadre : cet immense atelier-bibliothèque de la rue de

1. Maxime du camp.

Rome, où sa vieillesse se rembuchait quand je le connus, il y a quelque quinze ans. La surdité n'était pas encore venue, mais déjà la sauvagerie que cette infirmité devait accroître. Ne fréquentant plus le monde, inabordable toute la semaine, il aimait réunir chaque dimanche un petit cercle de jeunes gens et d'anciens amis ; il tirait devant eux le feu d'artifice de ses souvenirs.

La vie du voyageur et du curieux était écrite dans cette haute galerie, garnie de la défroque des bazars d'Orient, encombrée d'armes et de livres bizarres, d'aquarelles et de reliques du romantisme. Vêtu de flanelles lâches, roulant de ce pas lourd et sûr que les marins contractent sur les planches, tordant d'une main sa cigarette, égrenant de l'autre le chapelet turc de grains d'ambre, le maître du logis déambulait devant la cheminée comme un vieux lion en cage. Et sa causerie se dévidait tout le jour, servie par la plus prodigieuse mémoire que j'aie rencontrée, marquant d'un trait vif les hommes et les choses d'autrefois, amusante, complaisante aux singularités, aux anecdotes très grasses. Elle allait des derniers cénacles romantiques aux papiers secrets de la Commune, les

plus savoureux, ceux qu'il n'avait pas pu imprimer. Il se vieillissait volontiers, pour donner plus de recul à ses souvenirs et raconter plus du siècle. Il retrouvait sans une hésitation les noms de tous les convives qui s'étaient assis avec lui, tel jour de 1840, à la table de tel personnage célèbre, et les mots caractéristiques de chacun d'eux.

A le voir ainsi, on se disait que l'ancien volontaire de Garibaldi s'était trompé d'époque, et qu'il eût dû vivre au temps des aventuriers fameux ; on l'imaginait écumant l'Archipel avec ce chevalier de Témericourt, crayonné par Chardin dans son *Voyage en Perse*, ou conquérant Madagascar avec ce Béniowsky, sur lequel Maxime Du Camp voulait écrire une étude dont il avait assemblé les matériaux. Comment ce corsaire était-il tombé dans l'encre ? Vous l'avez montré, Monsieur, en examinant ses premières œuvres. Feu notre confrère Labiche, — vous l'avez oublié quand vous parliez des psychologues mémorables, — nous l'eût dit au besoin : les frémissements d'exotisme d'un Flaubert et d'un Du Camp, lorsqu'ils prononçaient les noms de Bagdad ou de Bénarès, ces exaltations apprises de Victor

Hugo et des autres pères du romantisme, étaient d'un ordre plus luxueux sans doute, mais au fond exactement du même ordre que les enthousiasmes appris dans Joanne par M. Perrichon, lorsque cet homme paisible s'aventure à Chamonix. Quand Chateaubriand trouve le Mississipi, quand Bernardin trouve l'Ile de France, quand un qui est ici trouve Tahiti et les mers du Sud, ce sont des émotions directes, saisissantes, nées de la vue neuve d'un objet. Les émotions exotiques des disciples du romantisme étaient littéraires, réfractées par l'imagination d'un maître, elles ne venaient pas directement de l'objet. Maxime Du Camp, l'écrivain consciencieux qui commençait un livre sur Gautier en appelant le pauvre Théo « un polygraphe », pourrait être défini en peu de mots : sous le pourpoint du mousquetaire, il y avait un grand bourgeois français, énivré d'abord par le romantisme, dégrisé et remis dans sa voie naturelle par le saint-simonisme.

L'influence du petit groupe saint-simonien sur notre siècle fut peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mouvement littéraire ; on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses,

de nos mœurs et de nos lois. Elle apparait prépondérante dans la destinée de Maxime Du Camp. La doctrine qu'il reçut du Père Enfantin, en Égypte, avait été d'abord pour lui une occasion de marcher au bord du Nil nu-pieds et drapé dans une tunique bleue. Mais, sous la tunique bleue, comme plus tard sous la chemise rouge, le germe fermentait et levait. Le jour où l'écrivain d'imagination abdiqua sur le Pont-Neuf pour renaître statisticien, c'était le saint-simonien, fourvoyé jadis dans l'Ode à la locomotive, qui apercevait enfin dans les organes de Paris un filon d'exploitation utile et pratique.

Vous avez loué, on ne louera jamais trop ces ouvrages solides et attachants. Notre confrère, qui eût fait un merveilleux préfet de police, avait trouvé l'emploi de son tour particulier d'intelligence, combiné avec ses curiosités d'action. Il a laissé le modèle achevé d'une grande monographie ; et sinon une histoire de la Commune, — il était trop près, — du moins des matériaux bien vérifiés pour l'historien physiologiste qui étudiera ce douloureux accès de fièvre obsidionale et alcoolique.

Porté par son légitime succès, Maxime

Du Camp venait prendre à l'Académie la place qui lui était due. Sa vie avait réussi, au jugement de tous. Mais au sien propre ? Le meilleur mariage de raison ne fait pas oublier la fiancée idéale. On ne s'y trompait pas : sous sa causerie humoristique et sous ses quintes de sauvagerie se cachait la cuisson d'une plaie mal fermée. Comme tant d'autres de sa génération, il s'était dit au départ : « Je serai Chateaubriand, ou Victor Hugo. » Pour un si grand vol, les ailes avaient faibli. Avoir rêvé de peupler le monde avec des créatures vivantes et se réveiller collectionneur de renseignements ! On ne se console jamais d'une pareille déception.

Vous imputez cette défaillance des facultés créatrices à une erreur de doctrine, à la déperdition des forces littéraires par l'action et par la fougue des sentiments. Voilà un vieux procès, et qui n'est pas jugé. Selon vous, « les plus grands peintres de la nature humaine furent tous des hommes d'une expérience courte, d'une destinée presque nue et plate, peu mêlés à la vie » ; et vous citez quelques noms. Il serait trop facile de leur opposer la liste des créateurs agissants, de Sophocle à Dante, de Cervantès à Gœthe. Les mémoires des hommes d'action

manquent de couleur, dites-vous. Et Joinville? Et Comines? Et Retz? Et Saint-Simon? Et les *Mémoires d'Outre-Tombe*? Prenez garde de condamner à la médiocrité d'expression ceux qui ont beaucoup agi, et ceux qui ont beaucoup aimé. Ah! Monsieur, si Racine vous entendait! La malignité publique est déjà trop portée à soupçonner dans le métier des secrets honteux : ne l'encouragez pas à croire que les bons calculateurs mettent leur cœur à la caisse d'épargne littéraire. Mais vous seriez bien fâché qu'on vous crût! Laissez-nous maintenir que chez l'écrivain, comme chez les autres hommes, toute la théorie de la vie tient dans ces deux mouvements : sortir de soi pour aimer, rentrer en soi pour penser.

Si Maxime Du Camp n'a pas réalisé son premier dessein, c'est, il l'a dit lui-même avec son parfait bon sens, qu'il n'était ni romancier ni poète. Le plus souvent, ces grosses désillusions tournent à l'aigreur, elles font des paresseux d'abord, puis des révoltés. La robuste nature de notre confrère, et l'on ne saurait lui décerner un plus rare éloge, alla toujours se disciplinant, s'épurant; il mérita ainsi de produire le plus beau des chefs-d'œuvre, une bonne

action. Oh! l'enviable fin d'un grand labeur, ces fécondes études sur la charité à Paris! Leur précision émue n'a été égalée que par l'un de ceux qui vous assistent aujourd'hui: et leur auteur connut la plus pure joie de l'écrivain, le sentiment que notre plume, enchantée comme la baguette de la fable, fait de l'or pour la misère qu'elle délie la bourse des riches en mouillant leurs yeux. Dieu sait combien Maxime Du Camp en fit tomber, de cet or, sur les souffrances qu'il décrivait. Le dernier titre de ce vaillant homme grand aumônier de la charité parisienne, eût suffi pour justifier le haut rang qu'il tenait dans notre estime et qu'il garde dans nos regrets.

Vous avez couru une carrière inverse de celle que vous venez de raconter, Monsieur. Parti de l'investigation philosophique, vous avez voulu être romancier; vous l'êtes. Votre nom voltige sur les lèvres des hommes, il s'attarde sur celles des femmes. Si j'avais une foi aussi intacte que la vôtre dans les indications de la race, du milieu, du moment, il ne serait pas difficile de tenter votre portrait intellectuel. Quel singulier hasard nous réunit ici pour ce dialogue? Nous sortons de deux souches qui

ont poussé côte à côte, sur le même rocher cévenol, à un quart d'heure de distance. Une transplantation vous fit naître en Picardie : mais toutes vos racines héréditaires plongent dans le granit sérieux de notre Vivarais. Vous rappelez-vous ce petit logis où vous griffonniez vos premiers essais, à la montée du vieux château d'Annonay ? Et cette maison des Gauds, où une légende, fausse sans doute comme la plupart des légendes, veut qu'on ait retrouvé la primitive ébauche d'un de vos romans? Formés tous deux par l'atavisme du même sol, nés au même moment de l'histoire, soumis aux influences du même temps et des mêmes maîtres, je devrais bien voir au dedans de vous. Mais vous l'avez dit quelque part, au risque de démentir vos théories : « La vie dans l'esprit, comme dans la nature, échappe à la définition. » L'individu se joue des classifications où on veut le parquer : et vous êtes un libre individu.

Ah ! laissez-moi vous féliciter d'abord de cette belle et consolante anomalie ! Quand votre nom s'est imposé au public, vous ne sortiez d'aucune des grandes écoles, vous n'apparteniez à aucune corporation, à aucun syndicat.

Vous n'étiez porté par aucune de ces vagues puissantes qui amènent lentement, sûrement, tout ce qu'elles ont ramassé, le fétu avec le vaisseau de haut bord. Vous n'aviez que votre talent dans votre indépendance. Soyez remercié pour cet exemple. Vivez mieux, Monsieur, et l'on vous montrera aux embrigadés de l'avenir comme un plésiosaure, un rare spécimen de ce fossile en train de disparaître, l'individu.

Vous avez défendu votre personnalité contre une première cause d'effacement : contre ce laminoir scolaire, qui reçoit des êtres variés comme les créations naturelles, qui rend des produits garantis pareils sur facture, ou sur diplôme. Le collège ! Vous y revenez sans cesse, dans vos livres, et toujours avec le même cri de haine épouvantée. « Il n'en peut sortir, dites-vous, que des fonctionnaires ou des réfractaires. » C'est aller bien loin. L'Empereur nous a dotés d'une machine de précision qui devait broyer les caractères des petits Français, tuer leur esprit d'initiative, faire leurs intelligences uniformes. Que voulez-vous de mieux pour la paix publique, telle que la comprenait le grand homme auquel nous continuons d'obéir ?

Échappé à cette épreuve préliminaire, vous en avez trouvé d'autres devant vous : les difficultés habituelles au jeune conscrit du talent qui vient conquérir Paris. On se plaît quelquefois, dans ces journées d'apothéose, à rechercher les détails attendrissants sur les débuts du triomphateur, les anecdotes du temps de lutte qui doivent lui faire savourer, — on le croit, du moins, — l'écart entre son point de départ et son point d'arrivée. Pour moi, et dans votre cas, je ne vois pas cet écart. Vous êtes aujourd'hui aux honneurs, c'est un accident. Vous étiez mieux que jamais à l'honneur, et ceci vous est propre, durant ces années de courageuse préparation où vous fraviez vous-même votre route. Il vous eût été possible d'en abréger les détours, avec votre plume affilée ; le succès facile s'offrait. Vous ne l'avez pas voulu. Vous avez prolongé le stage, peut-être dur, où vous acquériez la vaste et délicate culture qui donne à l'ouvrier littéraire un esprit averti et d'inépuisables forces de renouvellement.

Vous aviez fait un peu de journalisme, au *Globe*, au *Parlement*, avant de prendre vos habitudes au *Journal des Débats*, dans cette bonne maison de liberté où nos pensées indé-

pendantes trouvèrent à la même heure un foyer hospitalier. Vous aviez fait des vers, naturellement : sage travail. Le prosateur qui a rimé, c'est le général qui mène au feu une armée, — cette rebelle armée des mots, — mieux assouplie que les autres à toutes les gymnastiques, mieux rompue aux sévères disciplines. Plaignons le jeune littérateur qui n'ouvrirait pas sa fenêtre sur la poésie, comme Jenny l'ouvrière sur sa giroflée. Dans *Edel*, dans les *Aveux*, et surtout dans la *Vie inquiète*, nous aimons une jolie grâce languissante, avec le souci d'art qui ne vous quitte jamais. — Cette demi-louange vous blesse, oh ! je le sais bien ! Eussions-nous écrit des chefs-d'œuvre, nos premiers vers sont toujours ce que nous avons fait de meilleur. — Elle vous blesse : tant mieux ! Prenez-la comme un défi. Vous êtes à l'heure de toutes les énergies : sortez le poète mûri qui est en vous. Si j'ai froissé la corde de la lyre, si elle vibre, retendue, pour me jeter une fière réponse, nous aurons un beau poème de plus, et vous devrez quelques remerciements à celui qui vous aura défié.

Je crois vous revoir, à ce moment de la veillée des armes, vers 1880, avant vos livres.

Ces livres allaient trahir les possessions dominatrices qui avaient fécondé votre intelligence. Tout d'abord, et comme la plupart d'entre nous, votre esprit était sous la puissance de Taine. Stendhal et Balzac obsédaient votre imagination. Votre sensibilité s'était trempée aux sources mystérieuses de Shelley, aux sources troubles de Baudelaire, au lumineux océan de Gœthe, l'ample modèle sur lequel vous méditiez alors de régler votre vie de compréhension et de création. Vous étiez prêt. Enfin vous frappiez le premier coup, qui fut un grand coup, avec les *Essais de psychologie*. Nous nous rappelons tous la surprise charmée du monde littéraire. C'était hier. Douze ans déjà ! Vos observations portaient sur quelques écrivains de l'autre génération : vous vous efforciez de dégager la part de chacun d'eux dans la formation de l'âme contemporaine.

Permettez-moi de faire bon marché, comme vous feriez peut-être vous-même aujourd'hui, de l'appareil scientifique avec lequel vous abordiez l'étude de la vie morale. Dans les *Essais*, et dans les premiers romans qui en sont la continuation logique, vous vous flattiez presque d'introduire une méthode de connaissance

rigoureuse. Tout au plus une formule, dirais-je. Formule, méthode ou système, ce sont là des tringles commodes pour suspendre, classer et mieux étudier un certain nombre de faits ; rien de plus. L'admirable méthode des sciences naturelles est rigoureuse, parce qu'elle agit sur des éléments comptés et pondérables, parce que le physicien et le chimiste peuvent toujours recomposer le corps qu'ils ont décomposé. Devant les complications de la vie mentale, elle est désarmée ; qui pourra jamais se vanter de reproduire, dans les circonstances les plus favorables, tel personnage, tel événement, un talent, un amour ? Notre impuissance à recréer le fait nous marque nettement les limites de notre pouvoir de connaissance. Il n'y a pas de méthode pour peindre un phénomène de l'esprit ou du cœur ; il y a l'attention réfléchie, le don de pénétrer l'objet d'étude et de le rattacher à une série humaine, l'intuition, en un mot, et vous l'aviez.

La psychologie telle que vous l'appliquiez est un art et non une science. Mais c'était le temps, et il n'est pas fini, où l'on confondait le domaine de l'art et celui de la science. Avait-elle, cette psychologie, toute la nouveauté que

lui prêtait votre enthousiasme, et le nôtre, à nous qui vous lisons ? Notre littérature classique tout entière n'est qu'une longue divination de l'âme ; et vous m'accordez que les plus clairvoyants psychologues furent les plus anciens, ces moines qui composaient l'*Imitation* et les autres guides spirituels. Vous abritiez votre droit d'auteur derrière une distinction un peu subtile : la différence entre le moraliste des siècles passés et le psychologue moderne, qui recherche, selon votre expression, « les lucides bonheurs de la curiosité ». Il ne me paraît pas que La Rochefoucauld cherchât davantage, ni La Bruyère, ni Montaigne avant eux. Mais l'avisé Gascon ne se pipe pas lui-même ; toute son expérience, bien loin qu'elle l'induise à construire une théorie de l'âme, l'amène à constater le dédale de contradictions qu'il voit dans cette insoumise. Votre distinction fût-elle toujours fondée, elle ne serait guère à l'honneur du curieux qui a remplacé le moraliste. Que diriez-vous d'un physiologiste qui ne rapporterait pas tous les progrès de ses études à l'avancement de la médecine ? Alors même qu'il n'exerce point, ce savant ne peut manier les pauvres fibres humaines sans y chercher instinctive-

ment des secrets pour adoucir leurs souffrances. C'est bien ainsi que vous sentez ; vos œuvres l'attestèrent de plus en plus, à mesure que vous vous dégagiez de la première ivresse d'analyse.

Ce n'était pas une science neuve que l'on admirait dans les *Essais* ; on y goûtait l'interprétation rajeunie d'un thème ancien, la vision intelligente, une sensibilité aiguë, un style personnel et d'une riche complexité. Vous avez écrit depuis quinze ans quelques pages sur l'amour, Monsieur ; vous n'en avez pas donné qui soient plus cinglantes, plus chaudes et plus amères que le chapitre où vous étudiez le moraliste dramatique auquel vous devez tant, M. Alexandre Dumas fils. Les *Essais*, comme les *Études et Portraits*, nous rendaient quelques-unes des meilleures qualités de Taine, de Sainte-Beuve, fondues dans un moule qui est bien le vôtre ; dès lors, votre place était marquée, ici, et partout où l'on jouit des choses de l'esprit.

Ce succès ne vous contentait pas : on apprit que vous alliez publier des romans. Prétention intolérable ! Bien entendu, ils seraient mauvais, on le décrétait d'avance ; on vous refusait le pouvoir de simuler ces passions que

vous analysiez dans l'œuvre de vos devanciers. C'est une des tyrannies de notre temps, la spécialité forcée dans le travail littéraire, comme dans tous les autres. Le public ne permet pas à la maison qui lui a fourni un produit estimé d'en offrir un nouveau ; au lieu d'exciter l'écrivain et l'artiste à développer toutes les manifestations de leur talent, la foule les condamne à une routine commerciale dans la fabrication pour laquelle ils ont brevet. Vous n'avez pas accepté cette mutilation, vous avez pris le préjugé corps à corps, et vous l'avez vaincu. Comment ? *Cruelle Enigme !* Heureux titre, puisqu'il a passé dans la langue courante, et qu'il y reste. Renan nous disait un jour, avec sa douce férocité, qu'il ne survivrait pas une seule page de notre siècle. Si vos livres doivent tomber sous la condamnation commune, vos précautions sont prises : vous êtes garé devant la postérité. Vous avez introduit un dicton dans l'usage. Il vient au bout de la plume du journaliste qui s'arrête devant un problème insoluble ; la chose lui arrive quelquefois. Ne suffit-il pas de ces courtes flèches pour porter un nom à travers les âges ? Ils sont nombreux, nos concitoyens qui n'ont jamais lu vingt lignes de Montaigne,

ni de Rabelais ; tous rattachent le nom du premier à son *Que sais-je ?* celui du second à son *grand peut-être*. La gloire, c'est cela. Auriez-vous des inquiétudes sur la vitalité de votre dicton ? On nous dit tant qu'à très bref délai il n'y aura plus d'énigmes, et que nous connaîtrons tout ! Rassurez-vous, Monsieur, croyez-en Shakspeare plus que les docteurs : votre gloire sera de longue durée, si elle reste liée à l'existence de cruelles énigmes entre la terre et le ciel, dans l'esprit de l'homme, et dans le cœur de la femme.

Vous aviez gagné votre cause de romancier avec les tendres complications des amants de Folkestone, qui s'aiment et se trahissent dans un si joli paysage d'aquarelle anglaise. Vous deviez la gagner à chaque nouvelle instance, avec ces romans qu'on s'arrachait de 1885 à 1890 : *Un Crime d'Amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *le Disciple*, *Un cœur de femme*, *les Pastels*. Si j'avais à marquer une préférence, je crois bien qu'elle porterait sur le *Disciple*, cet émouvant récit où un lien insoluble rattache le drame d'idées au drame de sentiments. Vous y posez le grave problème de la responsabilité de l'écrivain. Que Robert Greslou ait été déterminé à

son crime par la philosophie d'Adrien Sixte, je n'en suis pas aussi persuadé que vous : ce cuistre empoisonné avait surtout fréquenté le Julien Sorel de *Rouge et Noir* et le Valmont des *Liaisons dangereuses*, celui qu'un autre de vos personnages appelle « mon cher Valmont ». Puisque Greslou a rencontré Adrien Sixte, il a vu cette vénérable candeur d'enfant, et comment l'audace de la pensée s'alliait chez lui aux scrupules de la conscience. Il a vu le philosophe torturer ingénieusement son cerveau pour résoudre l'antinomie tragique de sa doctrine et de sa vertu, pour faire sortir la qualification morale de l'explication psychologique, la responsabilité du déterminisme. L'argumentation pouvait pécher : qu'importe ? C'était au cœur, et non au système, que le disciple devait regarder Sixte ; s'il eût compris ce maître de droiture, il aurait emporté de la rue Guy-de-la-Brosse la pure et réconfortante leçon d'un juste, la plus efficace qui soit pour confirmer un jeune homme dans le bien.

On préférait, on discutait telle ou telle pierre de votre édifice romanesque ; on n'en contestait plus l'existence et l'originalité. Vint alors la grande affaire : il fallait vous classer,

vous étiqueter. C'était, affirmaient quelques nomenclateurs, la réaction de l'idéalisme contre le naturalisme. Mais quel embarras! Vous montriez aussitôt vos diplômes : École du document humain. Vous vous donniez pour un élève de Balzac, dont on fait un réaliste parce qu'il décrit exactement les mobiliers, et qui est à mon sens un imaginatif effréné, partant un idéaliste. — L'élève de Balzac? c'est moi, répliquait le naturalisme. Et vous avouerez que dans la mine, dans le cabaret même où tel autre nous mène, il y a plus d'idéalisme obscur que dans les boudoirs d'Hélène Chazel et de Suzanne Moraines. Finissons ces querelles de mots, nous tous avons joué à ce casse-tête chinois. Disons simplement que vous nous rapportiez le roman sentimental, celui que réclameront toujours les filles d'Ève, si elles se consultent sincèrement. Vous preniez, avec d'autres procédés, la place laissée vacante par Octave Feuillet sur les guéridons de ses lectrices. On peut d'autant mieux vous rapprocher de lui que l'objet de vos études était le même : il avait confessé la société élégante du second Empire; vous confessiez celle de la troisième République. Non pas toute la société : nous vous attendons encore, et avec

espoir, à la vaste enquête de la *Comédie humaine*, à ce large coup de filet jeté par le glorieux aîné sur toutes les classes de la nation. Vous aviez circonscrit le champ de votre observation à une colonie dans le grand Paris, au monde de la richesse et du plaisir, aux étrangers et aux quelques intellectuels entraînés dans l'orbite de la comète. C'est un des attraits de vos livres, l'incertitude où vous tenez le lecteur sur vos véritables sentiments à l'égard de cette société ; on sent que vous la méprisez tendrement ; vous avez pour elle les yeux de Claude Larcher pour Colette Rigaud, qu'il adore et brutalise. Les Colette pardonnent à qui les rudoie et ne peut secouer leurs fers. La société se complut aux portraits que vous faisiez d'elle.

Sont-ils d'une ressemblance photographique ? Serviront-ils de documents à l'historien futur ? Il y trouvera du moins la vue personnelle de l'un des plus fins esprits de ce temps ; et l'historien ne saurait demander autre chose à l'artiste. Vous connaissez la *Théorie des couleurs* de votre Gœthe ; vous savez comment il distingue entre les « couleurs psychologiques », innées dans l'œil du peintre, et celles qui sont dans la nature. Les critiques, gens très gais,

vous reprochaient de voir sombre. C'étaient les années où nous étions tous pessimistes : oh ! les belles années, n'est-ce pas, devenues roses à distance ? Les critiques disaient que vos héros, tous frères sous leurs noms changeants, avaient l'humeur noire comme le brouillard de la capitale où ils font blanchir leur linge. Noires aussi, les âmes de vos héroïnes, noires... comme leur fameux corset. — Les âmes de Suzanne Moraines et de ses sœurs ! *Animulæ*, auraient dit les Latins, *vagulæ*, *blandulæ* ; de petites âmes, des « âmettes » !

Ceux qui veulent garder leurs illusions en amour disaient que tous vos livres auraient pu prendre pour épigraphe l'adage classique sur les tristes suites de cette maladie. Ils ne voyaient pas que toute la leçon de votre œuvre est dans ce long soupir de lassitude. Ils disaient que vous aviez retourné le mythe païen ; ce n'était plus Eros qui s'enfuyait devant la curiosité de Psyché ; c'était Psyché qui se dérobait devant l'indiscrétion de l'amour. Elle veut pour séduire du mystère, des voiles, de la crédulité ; tristement, laborieusement, vos mains déshabillaient Psyché. Ils disaient encore... Mais ils lisaient, entraînés par le torrent de

cette sensibilité amère, par la caresse de cette phrase voluptueuse, par la scène forte et neuve que l'on rencontre toujours au nœud de vos drames intimes. Et si quelque moraliste s'effarouchait, votre abbé Taconet le rassurait ; il sortait de sa petite sacristie, tout au bout du roman, il jugeait vos paroissiennes et leurs occupations avec une sévérité trop peu académique pour qu'on en puisse citer les termes ; il vous donnait, on vous donnait l'absolution, tant vous paraissiez contrit, avec si peu de ferme propos ! Vous verrez qu'il viendra ce bon abbé, nous en recommander quelques-unes, qu'il croira repenties, pour un prix de vertu ; elles le fonderont, au besoin : la fondation Marie-Madeleine.

Cependant vos vrais admirateurs et vos meilleurs amis s'inquiétaient ; ils s'inquiétèrent surtout devant certaine *Physiologie*, à laquelle vous nous permettrez de préférer votre psychologie. Ceux-là craignaient que votre talent ne s'endormît sur un lit d'habitude : ils tremblaient au moment où vous receviez le grand certificat : esprit bien parisien. C'était mal vous connaître. Vous nourrissiez de plus hautes ambitions. Vous vous étiez dit de bonne heure qu'il faut être un esprit bien humain,

étendre sa vue, chercher ses objets d'étude et son auditoire sur tout ce petit globe, aujourd'hui ramassé dans la main de l'homme. Vous vous souveniez de ce qu'annonçait l'oracle de Weimar, il y a déjà trois quarts de siècle : « La littérature nationale, cela n'a plus aujourd'hui grand sens ; le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit travailler à hâter ce temps. » On put mesurer votre force quand on vous vit disparaître, vous arracher aux cajoleries du succès, expatrier votre talent pour le renouveler.

Vous deviez déjà une partie de vos acquisitions mentales à l'Angleterre ; souvent vous alliez écouter comment rêvent les saules sur les berges de l'Isis ; témoin ces fines *Sensations d'Oxford*, une des plus lumineuses opales de votre écrin. Désormais, c'est l'Italie qui vous donnera des *Sensations* nouvelles ; et dans ces pages, lavées de toute l'écume que charrient les ruisseaux de nos villes, on sent l'aimantation secrète qui oriente votre pensée vers d'autres pôles. Nul n'a parlé comme vous de la pieuse Ombrie ; je dirais que votre âme semble faite pour habiter une cellule d'Assise ou de Pérouse, dans le silence des cloîtres

où l'ombre des cyprès joue sur les saints des fresques primitives ; je le dirais, si les méchants ne nous accusaient pas, nous autres écrivains, de désirer toujours une cellule... sur un théâtre. De Sicile, vous nous envoyez cette exquise élégie, *la Terre promise*. A Rome, vous réalisez enfin un projet qui vous hantait depuis longtemps : vous étudiez le nid d'hirondelles posé sur les augustes ruines, vous faites vivre dans un roman la société cosmopolite qui tournoie sur l'Europe, s'abattant pour une saison dans toutes les patries de la mode, du plaisir et du soleil. Je me récuse pour juger *Cosmopolis*. J'en ai recueilli les idées et les images, durant les chères promenades où elles naissaient. Nous allions dans Rome, les soirs, suspendant les lambeaux de votre roman aux palais du Corso, aux bosquets du prieuré de Malte, aux pâles camélias qui pleurent leurs blancs pétales sur la tombe de Shelley, dans le cimetière des Anglais. Non, je ne puis juger *Cosmopolis*. J'ai vu naître ce bel enfant ; nous l'avons bercé ensemble : me croirez-vous, Monsieur, si je dis qu'on analyse mal un être qu'on aime trop ?

D'Italie, vous passiez en Grèce, en

Palestine ; et soudain, du saut le plus brusque, le plus déconcertant qui puisse secouer un cerveau, les paquebots vous jetaient directement de Jérusalem et d'Athènes à New-York et à Chicago ; de la noble, douce beauté des siècles morts, à la vivante, la brutale gestation des siècles à venir. La méditation sur l'équilibre moral de nos sociétés vous avait suggéré une inquiétude pareille à celle qui tourmentait Colomb, alors qu'il méditait sur l'équilibre physique du globe : vous cherchiez la terre où notre vieux monde se prolonge et se transforme. Ce voyage fut un acte de la tragédie intellectuelle qui se développe dans votre esprit, comme chez la plupart des hommes de notre âge. Nourris de la tradition classique, attachés au passé par notre sensibilité artistique, nous ne vivons heureux que dans la poésie et l'achèvement parfait des choses mortes ; laissés à leur pente naturelle, nos goûts nous ramènent toujours dans un musée d'Italie ou sous la colonnade du Parthénon, aux rives du Nil ou du Jourdain ; à qui sait jouir de l'art, de l'histoire, des bons livres qu'il tâche d'imiter, le chaos de la vie moderne et démocratique paraît haïssable ; tout au plus

offrirait-il des amusements à l'ironie et à la curiosité du dilettante, à condition qu'il ne descendît jamais dans cette rude mêlée. Cependant un écrivain de votre valeur sait qu'on ne crée de la vie qu'avec la vie; il sait qu'en reproduisant les types de beauté fixés par nos devanciers, on ne fait qu'une répétition scolaire, facile pour toute main adroite, payée par des applaudissements immédiats. Le vrai créateur doit pétrir le limon où grouillent les êtres à venir; il doit tirer, de cette matière informe, la vie présente, les formes de beauté qu'elle sortira à son tour. Comme tout ce qui naît, les sociétés nouvelles sont enfantées dans le sang et la douleur, laides, pitoyables, vagissantes; l'artiste doit deviner les lignes harmonieuses contenues en puissance dans ces laideurs.

Et ce n'était pas l'artiste seul qui allait chercher en Amérique des clartés pour sa tâche, c'était aussi le penseur, angoissé par les problèmes de son temps. « Je suis parti de France, disiez-vous, avec une inquiétude profonde devant le problème social. » Votre analyse aiguë a percé les mots creux au bruit desquels un optimisme pharisaïque voudrait nous endormir. Dans un de vos premiers essais sur

Pascal, vous déchiriez déjà, comme il les eût déchirés, « les splendides haillons de la parade sociale ». *Mensonges*, ce titre que vous donniez à un roman d'amour, votre pensée l'étendait à d'autres aspects de la vie contemporaine, à tous les *mensonges continuels de la civilisation*, ainsi que les appelle un écrivain étranger. Vous savez de quel effroyable poids le fastueux édifice de notre société pèse sur l'âme humaine ; et comment on abuse l'homme en lui disant que ses récentes conquêtes l'ont rendu plus libre, plus heureux, alors qu'il faudrait avoir le courage de lui dire qu'elles l'ont seulement armé pour une œuvre superbe de domination sur les forces matérielles ; œuvre d'autant plus grande qu'elle est plus pénible, qu'elle broie plus d'individus dans l'effort commun.

Si l'on en croyait certains observateurs, nous nous acheminerions vers l'état social de l'Amérique ; vous êtes allé reconnaître notre image future dans le miroir d'outre-mer. Vous en rapportez un beau livre, où quelques parties de l'enquête morale sont supérieurement traitées. Il témoigne à chaque page de la tragédie interne dont je parlais. Votre sensibilité vous rappelle à vos prédilec-

tions natives, à la poésie du long passé dans le vieux monde. Votre intelligence est séduite par le vertige de ces énergies vierges, par cette activité fiévreuse de l'homme dans la royauté de son vouloir et l'illimité de son pouvoir. Vous vous penchez sur la cuve où fermentent les éléments de la vie nouvelle ; vous apercevez tout au fond le précipité qui se reforme. Quelle surprise ! C'est la féodalité, une féodalité qu'on a pu comparer à celle de notre xe siècle. Ne dirait-on pas une mystification de l'histoire, si l'on ne savait que l'humanité tourne dans un cirque où reviennent perpétuellement les mêmes types, à peine déguisés sous des oripeaux changeants ? Dans la démocratie modèle que célébrait Tocqueville, une aristocratie toute-puissante est recréée par la Force-maîtresse qui gouverne le monde actuel, comme la Fatalité conduisait le drame antique : par le dieu dollar, avec ses attributs, ses conséquences inexorables : déformation des vieilles mœurs puritaines, achat des consciences, servitude grondante des masses ouvrières, éviction du libre pionnier de la prairie, absorbé dans l'engrenage industriel. — « Il a disparu, pour être remplacé par l'ouvrier de culture, et

ce dernier n'est plus qu'un instrument aux mains de ces hommes d'affaires, que vous retrouvez du haut en bas de ce vaste pays, en train de le pétrir sans cesse et de le repétrir. En haut, ils lui donnent son élégance particulière par le luxe de leurs palais, de leurs villas, de leurs femmes et de leurs filles. En bas, ils lui distribuent son pain par l'enrôlement des ouvriers. »

Pourtant l'originalité de la race persiste sous les transformations sociales ; vous croyez à la vertu des principes et des caractères qui firent les États-Unis ; vous en admirez justement l'efficacité sur un prodigieux terrain d'éclosion. Mais, vous le constatez vite et avec tristesse, les mêmes mots ne signifient pas les mêmes choses des deux côtés de l'Océan. Ceux dont nous faisons le plus d'étalage, démocratie, égalité, liberté, recouvrent-ils chez nous les réalités qu'ils expriment là-bas ? Vous ne le pensez pas ; et l'absence de ces réalités vous inspire des conclusions peu confiantes sur l'avenir de l'ancien monde. Vous estimez que la démocratie et la science, bienfaisantes en Amérique, portent des fruits dangereux en Europe ; vous accusez la Révolution française,

qui est pour vous la grande coupable ; vous annoncez « le naufrage de la civilisation européenne ».

Oui, l'on dit beaucoup tout cela. Qu'un grand nombre de bons esprits se fassent aujourd'hui les fossoyeurs des espérances d'hier, c'est matière à réfléchir longuement ; ailleurs que dans une séance académique, au temps chaud. Quelle catastrophe, ce naufrage où périra l'amour lui-même ? Il ne restera que l'insidieux génie de l'espèce, conduisant à son but des philosophes récalcitrants, parce qu'ils ont éventé le piège. Notre confrère, M. Challemel-Lacour, a rencontré à la table d'hôte de Francfort un vieux sage qui établissait ce point très fortement. Nous en sommes encore tout troublés. Rassurons-nous : il y a bien longtemps qu'avec d'autres mots, puisqu'ils étaient grecs ou hébreux, les premiers poètes et les premiers moralistes énonçaient déjà la même sinistre vérité. Ils avaient découvert la parenté qui unit

Les deux enfants divins, le Désir et la Mort

Il y a bien longtemps ; et les hommes ont persisté à faire comme s'ils ne savaient pas. La

preuve, c'est que la séance continue. Elle continuera. Nous vivions du parfum d'un vase vide, disait le maître des acceptations souriantes ; il vous dirait aujourd'hui qu'après nous, le monde vivra du parfum de notre vase brisé.

A l'approche du grand naufrage, nous vous offrons un havre tranquille, Monsieur, et notre vieille barque. Vous verrez comme vous l'aimerez, et de quelle forte tendresse. Non point pour les satisfactions de vanité qu'elle peut donner ; mais pour la tâche qu'on y fait. Ce n'est pas le dictionnaire que je dis ; quand nous en parlons, on ne veut plus nous croire : et l'on a presque raison. Le dictionnaire ! Tout le monde le fait ou le défait, de nos jours. Nous avons une autre tâche. Nous sommes les gardiens d'un rêve. Du rêve le plus ancien, le plus constant, le plus noble de notre race : exercer sur le monde la maîtrise des idées et des belles formes. Nous ne sommes pas seuls à le garder ; beaucoup d'autres nous secondent ; mais nulle part on ne le poursuit avec plus de désintéressement et de fidélité. Vous trouverez ici la vérité de la devise qui trompe sur tant d'autres murs où elle est gravée ; vous y trouverez

la liberté entière, l'égalité parfaite, et sinon la fraternité, — nous ne sommes pas des saints, — du moins une affable et courtoise confraternité.

Venez collaborer au vieux rêve. Vous aussi, des réalités un moment séduisantes détourneront peut-être ailleurs votre jeune activité ; vous reviendrez toujours à notre port, à votre œuvre. C'est le plus sûr des services nationaux. On discute encore sur les conséquences lointaines, utiles ou funestes, des grandes actions d'un Richelieu, d'un Louis XIV, d'un Napoléon. On tient pour excellentes et définitives ces acquisitions du patrimoine français, une Chimène, une Andromaque, une Atala, une Eugénie Grandet. Poète et romancier, donnez-leur des sœurs impérissables comme elles. Donnez-nous tout ce qui est en vous, et c'est beaucoup.

Vous nous revenez de vos migrations avec une âme agrandie, profondément modifiée, disent ceux qui ne connaissent de vous que l'auteur. Vos amis qui connaissaient l'homme l'ont reconnu dans l'élargissement et l'ascension de sa pensée. La dernière et belle page de votre dernier livre frémit de « l'exaltation mys-

térieuse » qui s'emparait de vous, tandis que vous songiez en vue des côtes de la patrie, au soir tombant sur l'Océan : — « J'ouvris mon cœur tout entier à ce grand souffle d'espérance et de courage venu d'outre-mer. » — Non, ce souffle ne venait pas d'outre-mer : il vient de plus haut, et il fut toujours en vous. Comprimé par moments, il se dégageait à chaque émotion sincère ; il crevait les systèmes, les apprêts littéraires, il chassait les nuages du pessimisme. Que de fois nous l'avions senti qui nous charmait, dans l'abandon des entretiens de jeunesse ! Il a pris force, il vous maîtrise, il vous soulève. Si haut qu'il vous porte à l'avenir, il ravira d'aise, il n'étonnera jamais celui qui vous a parlé librement aujourd'hui, parce qu'il vous sait insatiable de perfection par la vérité. Cherchez-la, vous la trouverez. N'avez-vous pas d'heureuses raisons de savoir qu'en cherchant bien, dans tous les ordres d'idées et de sentiments, on rencontre parfois la perfection ?

RÉPONSE AU DISCOURS

DE

M. GABRIEL HANOTAUX

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE

DU 24 MARS 1898

GABRIEL HANOTAUX

MONSIEUR,

Dans un discours fameux que vous rappeliez tout à l'heure, votre prédécesseur disait à une Assemblée : « Je reconnais votre juridiction ; mais vous n'ignorez pas qu'à côté d'elle, il y en a une autre : c'est la juridiction de tous ceux qui, jusque dans la passion politique, gardent quelque souci de l'équité, de la vérité... » — Cette justice que les Assemblées refusent, vous l'avez exactement rendue à M. Challemel-Lacour.

Nul mieux que vous n'était qualifié pour peindre le portrait difficile d'un modèle qui se dérobait. Vous avez eu le très rare privilège de pénétrer dans l'intimité de cette âme retirée, ombrageuse, qui semblait toujours

craindre qu'un coup d'État ne vînt la violenter. Grâce à vous, il revit et s'anime sous nos yeux, le visage fermé de ce dignitaire de la démocratie qui eût fait un Grand Chambellan si décoratif. Nous reconnaissons dans votre juste éloge l'orateur dont l'autorité s'imposait à ceux mêmes qu'elle ne persuadait pas. Vous touchez discrètement à la sensibilité profonde de l'homme ; elle ne se dissimulait pas si bien qu'on ne la devinât parfois, qu'on ne fût tenté de la plaindre dans l'épreuve cachée, et de s'acheminer par compassion humaine vers une plus chaude sympathie, s'il l'eût permis. En retraçant le rôle du politique, vous remettez au point les accusations passionnées qui nous prévinrent jadis contre lui.

L'équité commande de laisser dormir les règles habituelles du jugement, quand on apprécie les hommes et les choses de la Défense nationale. Dans la patrie transportée d'une fureur sacrée, ils essayaient d'organiser le désespoir ; leurs mains se convulsaient sur des armes brisées : qui pourrait s'étonner que leurs gestes fussent violents, leurs actes excessifs comme les calamités qu'ils voulaient conjurer ? Il y avait trop de raisons, et trop dou-

loureusement bonnes, pour excuser l'égarement des têtes par l'exaspération des cœurs. Les erreurs et les fautes de ces hommes trouvent leur absolution dans un résultat qu'on ne mettra jamais assez en lumière : cette résistance folle, malheureuse et souvent maladroite, fut une haute inspiration de sagesse. On le proclamait ici il y a quelques jours : nous sommes tous sur ce point du même sentiment. Le respect de l'Europe nous eût manqué si nous nous étions couchés après les premières blessures ; il est revenu à ces agonisants forcenés ; les satisfactions que nous avons recueillies depuis lors auraient peut-être indéfiniment tardé, si nous n'avions montré au monde qu'à vouloir nous déshonorer, on fait de nous des insensés très dangereux.

Je retoucherai à peine l'image que vous avez achevée. Vous aviez longuement pratiqué votre ami ; je n'ai fait que l'entrevoir. Nous vîmes passer ici notre confrère, retranché dans la dignité de ses charges, qu'il plaçait très haut, et de son intelligence, qu'il mettait à bon droit plus haut encore. Son fauteuil était un peu distant, à ce foyer académique où nous apportons un cordial abandon. M. Challe-

mel-Lacour y avait pourtant sa place marquée d'avance. Nous l'appelâmes avec le sentiment très vif qu'il était bien des nôtres. Qui d'entre nous pouvait oublier les travaux consciencieux, élégants, d'une érudition solide et d'une bonne langue, où la jeune génération de la fin de l'Empire apprenait cette Allemagne encore si mal connue? Notre gratitude pour leur auteur eut autant de part, dans le choix de l'Académie, que l'hommage rendu à l'un des maîtres de l'art oratoire ; plus de part, à coup sûr, que le souci de resserrer le lien traditionnel entre la compagnie et les détenteurs des grands offices publics.

Vous venez d'invoquer, Monsieur, l'alliance ancienne des lettres avec l'État. Elle fut étroite et nécessaire, aux époques où un État très vigoureux, très absorbant, ramenait à lui et tenait en tutelle toutes les manifestations de la vie nationale. Elle s'est fatalement relâchée, à la suite des transformations historiques qui ont affaibli l'État, limité son rôle en théorie, sinon toujours dans la pratique, et renforcé les groupements particuliers avec leur vie propre, leur indépendance, leur esprit corporatif. Quelques modernes vont jusqu'à dire avec un judicieux

universitaire, M. le maître de conférences Bergeret : « Nous n'avons point d'État, nous avons des administrations. » Ils vont bien loin. Sur le sol nivelé que n'ombrage plus le vieil arbre royal, l'individualisme du siècle a fait reparaître comme une poussée de l'esprit féodal. Dans cette féodalité de la force intellectuelle, un Taine, un Renan, un Alfred de Vigny, un Alexandre Dumas étaient à leur manière de grands barons; ils dressaient leur tour sur la montagne, ils la maintenaient franche de toute mouvance. On ne voit guère ces hommes blessés à mort, comme le doux Racine, par un regard du Roi; à plus forte raison par un regard de ce personnage abstrait, l'État. Leurs compagnies littéraires écoutent aujourd'hui la prudence de Sérizay plus que l'empressement de Chapelain. La nôtre, durant le dernier demi-siècle, s'était quelque peu déprise de l'antique solidarité avec l'État ; elle ne s'inspirait dans ses choix que de son goût pour le talent. Elle le reconnut, supérieur aux emplois dont le prestige éphémère éblouit la foule, chez M. Challemel-Lacour; elle le reconnaît à cette heure chez son successeur.

J'aime à insister sur le mérite de notre

regretté confrère en tant qu'écrivain. Les louanges qu'on lui donne de ce chef sont comme la réparation d'une inadvertance de nos aînés. Dans les états de service de ce lutteur, ses campagnes littéraires ne lui sont pas assez comptées. Qui dira le secret des engouements, des indifférences du public? Avant M. Challemel-Lacour, des explorateurs de l'Allemagne philosophique nous avaient rapporté les doctrines des grands métaphysiciens d'outre-Rhin ; Kant d'abord, puis Hegel. On s'y intéressa, on les salua avec déférence ; nul ne s'avisa de plaisanter ces dieux étrangers. Du temps que M. Cousin administrait la philosophie française, il dit à ses élèves que Hegel était savoureux, et ses élèves le crurent. Il y a cependant pour les fils de Voltaire des lectures plus récréatives que la *Phénoménologie de l'Esprit*. M. Challemel-Lacour, lui, nous apportait le seul philosophe allemand qui soit vraiment divertissant, le seul dont la verve mordante fût appropriée à notre humeur. A parier d'avance pour l'acclimatation rapide d'un de ces génies difficiles, qui n'eût choisi Arthur Schopenhauer? Il a du trait, de l'imprévu, du cynisme ; il rhabille les vieilles sentences de l'Ecclésiaste avec une malice réjouissante ; il

fustige les femmes assez fort pour se faire aimer d'elles. N'en est-il pas d'ailleurs de tout pessimisme outré comme du genre macabre, d'où une veine de comique jaillit infailliblement? L'Hindou peut s'épouvanter, quand on lui montre la vie trop noire, le monde trop mauvais ; le Gaulois commence à rire, cet heureux enfant n'y croit point. Molière le savait bien, lorsqu'il écrivait la comédie du *Misanthrope*. Voyez pourtant comme on eût mal parié ! Il a suffi de quelques plaisanteries de vaudeville pour créer une légende d'ennui autour des livres qu'on n'avait pas lus. Le nomde Schopenhauer est devenu synonyme de cette lourdeur germanique si cruellement raillée par l'ironiste de Francfort. Et la renommée de M. Challemel-Lacour ne retira qu'un maigre bénéfice d'une importation froidement accueillie.

Le pionnier ne se rebuta pas. Il poursuivait tous les filons dans la mine étrangère, il devançait des curiosités qui ne s'éveillèrent que plus tard. Je sais de lui une étude sur un curieux épisode de l'histoire de Russie, les aventures de la princesse Tarakanoff; j'ai pu contrôler son récit aux sources, et j'en ai conçu un grand respect pour la probité de ce labo-

rieux chercheur. Le fonds était riche : il nous eût certainement donné une de ces œuvres capitales qui préservent un nom de l'oubli, si l'Empire eût duré dix ans de plus. Il s'estima mieux servi par la destinée qui contentait ses convictions et ses ambitions, le jour où elle le fit préfet.

Nul n'avait gardé un souvenir plus amer de l'opération de police, un peu rude, qui rassura un matin de décembre la société effarée. Nous avons peine à comprendre, aujourd'hui, la stupeur et le long ressentiment des hommes de 1848. Leur Gouvernement, — c'est un de vos écrits que je cite, Monsieur, — fut le Gouvernement de la désillusion. Sans préparation, sans éducation préalable, ils avaient octroyé à notre peuple le suffrage universel, l'instrument qui devait prêter une voix irrésistible aux instincts contrariés de ce peuple. Comment ne pas prévoir que cet instrument lui servirait d'abord à demander un chef? Quand une demande est aussi générale, aussi instante, celui qui doit la satisfaire se rencontre toujours. Selon la forte parole d'un penseur, l'attente crée son objet. Les candides novateurs de 1848 avaient brusquement ouvert les vannes d'un profond réser-

voir ignoré : et ils s'étonnaient que l'eau prît son cours naturel sur la pente ! Il devait y avoir dans leur irritation beaucoup de ce dépit que nous ressentons contre nous-mêmes, que nous tournons contre les autres, lorsque nous avons fait un faux calcul.

Cette génération enflée de si beaux rêves crut de bonne foi que la pensée française allait sombrer dans le néant. Fut-elle d'aussi bonne foi, plus tard, lorsqu'elle soutint que le naufrage avait eu lieu ? Où donc avaient-elles fléchi, l'éloquence, la poésie, la philosophie ? Philosophie et histoire renouvelaient leurs aspects, leurs méthodes, dans les intelligences magnifiques d'un Renan, d'un Taine, d'un Fustel de Coulanges. La poésie chantait de toute part : elle planait avec le génie mûri de Victor Hugo dans la *Légende des siècles* ; elle songeait avec la vieillesse pensive du Vigny des dernières *Destinées* ; elle enseignait des harmonies nouvelles à Gautier, à Baudelaire, à Louis Bouilhet, à Leconte de Lisle, à tout le jeune Parnasse. La foi religieuse continuait d'inspirer deux grands écrivains, Veuillot et Montalembert. Les voix éloquentes rivalisaient dans la chaire, au barreau, à la tribune relevée, avec

Lacordaire, Berryer, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Billault, Rouher, Thiers, Jules Simon. Notre théâtre imposait au monde les chefs-d'œuvre d'Augier et de Dumas. Le roman se frayait des voies neuves avec Flaubert et les Goncourt, rajeunissait les anciennes avec Octave Feuillet. Sainte-Beuve portait la critique à un degré de maîtrise qu'elle n'avait jamais atteint. Les sciences, toutes les sciences, prononçaient leur grand mouvement de conquête sur les secrets de la nature, de la vie et du passé historique ; elles établissaient leur souveraineté, qui est proprement la caractéristique de cette période. Pour en marquer les progrès, je devrais énumérer trop de noms glorieux ; ils sont ici dans toutes les mémoires.

Quand on dresse l'inventaire de ces années fécondes, que trouve-t-on au chapitre des pertes problématiques? Quelques articles de journaux, peut-être, la prose rentrée des polémistes qui n'avaient pas la dextérité d'un Weiss, d'un Prevost-Paradol, d'un Beulé, d'un Challemel-Lacour. En vérité, on s'accommoderait volontiers des banqueroutes intellectuelles qui laissent de pareils bilans. Je sais bien, je sais trop, qu'il y a un autre compte ;

historien et patriote, M. Challemel-Lacour réchauffait son indignation sur la page funeste, la dernière, pour refuser son pardon aux pages brillantes. Mais sur cette page même qui justifiait toutes les sévérités de son jugement, ne fut-il jamais inquiété par un murmure de sa droite conscience ? Ne dit-elle jamais à ce bon historien que dans toute grande catastrophe les responsabilités sont multiples, réparties entre ceux qui firent le mal, ceux qui le laissèrent faire, ceux dont la haine vigilante empêcha peut-être de faire mieux ? A quoi bon l'étude de l'histoire et le sens du juste, si ce n'est pour être équitables envers les régimes que nous n'avons ni aimés ni servis ? Il est temps de les briser, ces clichés du dénigrement qui flattent des passions vieillottes, qui faussent les perspectives déjà lointaines où la paix devrait lentement descendre dans l'ombre malheureuse des tombeaux.

Elle descendait dans l'âme de M. Challemel-Lacour, quand il vint parmi nous. Nous avons admiré les progrès de cette sagesse qu'on vit croître avec sa haute fortune. Nous le trouvâmes presque trop sage, le jour où il se leva, à la place où vous êtes, pour juger avec quelque

rigueur le grand fantôme léger d'Ernest Renan. Il avait raison, il devait avoir raison... Et pourtant nous lui en voulions un peu d'avoir raison si haut. On ne devrait frapper l'ombre de Renan qu'avec des fleurs funéraires. La querelle était ancienne entre ces deux intelligences si contrastées. Déjà, dans un discours sur les Universités prononcé au Sénat en 1892, cet esprit arrêté avait attaqué cet esprit fuyant ; ce fils dévoué de la Révolution française avait défié le plus formidable contempteur de la Révolution. Renan faisait pis que de la combattre : il la négligeait, il considérait « le petit fait gaulois » comme un accident nuisible, mais de mince importance dans la suite des annales de l'humanité. Le regard aigu du vieux Celte, du libre hérésiarque resté traditionnel en matière d'histoire de France, gênait les apôtres de la nouvelle foi. Il les gênait, il les troublait peut-être. M. Challemel-Lacour lui en voulait-il d'avoir avivé les angoisses intimes de sa pensée politique ?

Je fais allusion aux inquiétudes que notre confrère trahit à plusieurs reprises, durant les dernières années de sa vie. Elles n'allaient pas jusqu'aux prophéties menaçantes

de quelques-uns de ses amis, de cet enfant terrible de Scherer, par exemple. Comme on pouvait l'attendre de sa manière retenue, M. Challemel-Lacour nuançait discrètement le noir qu'il broyait à part lui. « Une sorte d'appréhension... certaines alarmes... », ces mots et d'autres semblables revenaient à chaque paragraphe, dans le remerciement qu'il fit lors de sa réélection à la présidence du Sénat. Tout le discours fut interprété comme l'aveu d'un doute pénible. Votre peinture fidèle serrerait de plus près encore la ressemblance, si l'on y marquait sur la physionomie de l'homme d'État cette ombre morose du doute que les yeux perspicaces virent grandir. Elle faisait penser au pli douloureux qui attriste le front du savant, quand il se penche sur le creuset où l'expérience longtemps poursuivie n'a pas réussi.

Le philosophe trouva son refuge suprême dans ce stoïcisme que vous accordez généreusement à toute son équipe : nul ne le contestera à M. Challemel-Lacour. Sagesse, tolérance, modération, ces qualités chaque jour plus sensibles lui conciliaient jusqu'à ses adversaires déclarés de jadis. Leur estime lui tenait lieu de la popularité que sa raison sévère ne

recherchait pas. Quand il nous quitta, les témoignages unanimes de cette estime augmentèrent nos regrets. On comprit mieux combien il honorait l'Académie, et pourquoi il en était naturellement, cet honnête homme si bien fait pour y maintenir les traditions de gravité, de haute culture, de bon langage.

Vous aussi, Monsieur, vous en étiez naturellement. Point n'était besoin qu'un parrain irrésistible, ce grand Cardinal auquel nous n'avons rien à refuser, vous y amenât par la main. Je puis même vous dire le jour où vous y êtes rentré. Vous aviez quatorze ans, quinze ans peut-être ; vous prépariez votre leçon dans une salle du vieux collège de Saint-Quentin, *Collegium Bonorum Puerorum*. Quand le professeur vous demanda d'expliquer le texte grec, — c'était Homère, — votre voix s'embarrassa soudain, toute mouillée ; vous veniez de déchiffrer les adieux d'Andromaque à Hector : « Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, mon frère et mon jeune époux. Prends pitié d'Andromaque, défends-toi du haut de nos tours, range l'armée près du figuier sauvage ; ne rends pas orphelin ton enfant et veuve ton épouse... » — Devant la majesté

simple de cette ancienne douleur, le frisson du beau vous avait secoué, les pleurs avaient obscurci vos yeux. Ce jour-là, vous naissiez à la vie littéraire ; cette larme vous avait voué aux pures émotions que rien ne remplace. Ce jour-là, vous entriez dans notre famille, où la communion dans la beauté est le lien supérieur de nos opinions dispersées. Quelles que soient les dissidences inévitables que des vues divergentes sur le bien public puissent créer entre nos esprits, nos cœurs se reconnaîtront toujours dans l'amour d'Andromaque. C'est pourquoi je suis heureux de vous souhaiter ici la bienvenue.

Vous êtes sorti des environs de Saint-Quentin ; ou plutôt non, vous n'en êtes jamais sorti : vous tenez par toutes les fibres de votre être à cette marche picarde, si longtemps pays frontière, pays libre et batailleur, abrité naguère encore sous les vastes forêts qui couvraient les vallées de la Somme et de l'Oise. C'est la brèche de notre Gaule : démantelée au nord, la France n'a de ce côté ni barrière de montagnes ni ceintures de mers ou de grands fleuves. Elle a les Picards. Derrière le long boulevard de ses places fortes, cette race de terriens endurcis arrêtait le flot des inva-

sions, l'Anglais, l'Espagnol, l'Allemand. Race patriote et démocratique, où les mœurs républicaines se ressentaient du voisinage des Flandres. Peu de grande noblesse ; des abbayes de Prémontrés, des communautés bourgeoises jalouses de leurs franchises ; la classe moyenne, gens de négoce et de judicature, tenait le haut du pavé Saint-Quentinois. Elle donnait à la France des hommes d'action, soldats ou politiques, de tempérament révolutionnaire pour la plupart : Calvin et Pierre Ramus, Condorcet et Camille Desmoulins, Babœuf, le général Foy. — « Tous gens d'entreprise, avez-vous écrit en parlant d'eux, à l'esprit clair, à la main prompte, à la décision énergique, à l'autorité parfois brutale. »

Vos biographes discerneront mal ce ce qu'il y a de fort et de permanent dans votre vocation, s'ils ne vont pas chercher vos racines au plus profond de cette terre « qui sue l'histoire », comme vous le dites dans le livre où vous racontez la vie de votre parent et compatriote Henri Martin. A la surface de cet ossuaire des anciennes guerres, les monnaies, les médailles, les armes affleurent sous la pioche du paysan. — « Moi-même, ajoutez-vous, suivant

aux champs, derrière les laboureurs, le sillon de la charrue, j'ai plus d'une fois ramassé, déterré à la pointe du couteau, des os, des fragments d'armures. » Vos premiers jeux vous égarèrent dans les immenses souterrains qui relient le château de Beaurevoir aux places avoisinantes. Les petits bergers allumaient des bougies dans ces ténèbres : vous livriez avec eux vos combats d'enfants, au fond des galeries où leurs pères cherchaient un refuge contre les archers de Bedfort, les arquebusiers de Farnèse, les uhlans de Blücher. La tour de Beaurevoir vous redisait la plainte de Jeanne d'Arc, captive dans ce donjon du Sire de Luxembourg. C'est au pied de la prison de Jeanne que vous êtes né, le 19 novembre 1853, dans une étude de notaire. Votre famille appartenait à cette bourgeoisie rurale, de pur sang picard, âprement attachée au sol des ancêtres, fidèle gardienne de la dignité de leurs vieilles mœurs. On vous destinait à continuer l'office paternel. Vous n'avez pas trompé tout à fait l'attente de vos parents : vous libellez des contrats, Monsieur : ils engagent de plus grands intérêts que ceux des laboureurs du Vermandois. Au collège des Bons-Enfants, où vous fîtes vos classes, on au-

gurait déjà mal de votre notariat. Vous aimiez trop Homère et l'histoire : l'histoire, qui allait vous donner de vivantes, tragiques leçons.

Vous aviez seize ans quand la marche picarde fut envahie une fois de plus. L'ennemi se présente devant Saint-Quentin : la cité rappelle son âme vaillante de 1557, elle repousse cette première visite. Avide de voir et d'agir, vous vous échappez de la maison ; les braves gens décrochent à l'Hôtel de Ville les trophées historiques, pertuisanes et mousquets ; vous vous emparez d'un pistolet d'arçon : il est trop vieux, vous êtes trop jeune pour combattre. Mais vous avez vu le feu, vous avez porté votre pierre aux barricades qui ont tenu bon. Cependant, on faisait encore des bacheliers. C'est la préoccupation suprême de notre pays, aux heures mêmes où il se meurt. Un train de soldats vous emporta, sur réquisition militaire, à la conquête du diplôme intempestif, devant le jury d'examen, à Douai. Au retour une épreuve inoubliable vous attendait. Pardonnez-moi de vous rappeler un de ces souvenirs qui trempent les forts. Votre père venait d'expirer : vous le conduisiez au lieu de son repos. Une troupe arrêta le convoi, coupa le cortège : c'était la première

compagnie allemande qui entrait dans la ville et la prenait cette fois au dépourvu. Les tambours plats et sourds, les aigres fifres où sifflait notre peine, vous avez appris à les connaître ce jour-là, derrière le cercueil dont ils vous séparaient. Quelques semaines plus tard, Faidherbe livrait une bataille sanglante sous vos murs. Vous ne pouviez aider qu'à ramasser les blessés et les morts, le soir, dans les champs détrempés par la neige de janvier. Vous avez raconté comment le regard fixe d'un de ces morts vous retint longtemps : un officier à peine plus âgé que vous, saint-cyrien de la veille. Tandis que vous faisiez effort pour le soulever de la glaise boueuse où ses pieds étaient pris, ses yeux grands ouverts s'attachaient sur les vôtres avec une dernière imploration... Ah! Monsieur, vous n'oublierez jamais la pensée qu'il vous léguait, le regard de ce pauvre enfant vaincu !

Je vous retrouve à Paris, isolé, perdu, riche seulement du courage et de l'espoir de vos dix-huit ans. La grande Sirène vous avait débauché, vous aussi, de votre chère plaine natale. Enfin! puisqu'il est entendu que les plus robustes fils de la province viennent s'établir à Paris pour le bon motif, pour y prêcher

de plus haut la décentralisation ! Vous n'aviez d'autre appui, d'autre viatique qu'une lettre pour Henri Martin : un parent, un lauréat du collège des Bons-Enfants ; son exemple vous stimulait, vous rêviez de refaire les mêmes étapes laborieuses, heureuses : l'histoire, la politique, le prix Gobert, l'Académie, les Assemblées. Vous les avez refaites exactement ; vous avez rejoint, dépassé votre guide. Mais alors il vous paraissait si loin, si haut ! Ce vénérable druide vous conseilla d'aller d'abord... au Conservatoire, pour vous débarrasser de votre accent picard. Ainsi fîtes-vous : l'accent tomba de vos lèvres, dans votre cœur, où vous le gardez. Vous fréquentiez l'École de Droit : cela, c'était pour votre famille, afin de ne pas décourager trop tôt ceux qui vous attendaient sous les panonceaux, dans l'étude de Beaurevoir. Pour vous, pour votre vraie vocation, vous suiviez les cours de l'École des Chartes. Entre tant de grandes sœurs qui font plus de bruit dans le monde, qui prétendent et promettent davantage, votre instinct avait bien choisi l'École nationale par excellence, le bon séminaire où l'on garde l'âme de « Douce France ». A quoi sert-il ? demandent parfois les philistins ; et ce seul

mot est son meilleur titre de noblesse : il sert à faire aimer notre passé.

Le comte Riant se proposait alors de publier une vieille chronique provinciale, *Les Histoires de ceux qui conquirent Constantinople*, par Robert de Clari en Amiénois. Il vous confia ses manuscrits. Clari était un Picard, qui écrivait dans son patois, le vôtre : ce texte vous prit à l'endroit sensible, vos maîtres s'étonnèrent du beau feu qu'il allumait en vous. Le parler accoutumé de l'Amiénois vous donna l'intelligence et la passion du Moyen âge, des Croisades. Votre premier Mémoire imprimé, si je ne me trompe, élucide cette question controversée : Les Vénitiens ont-ils trahi la Chrétienté ? De méchants chroniqueurs accusaient la Sérénissime République d'avoir pactisé avec le Mahométan contre ces pauvres chrétiens : vous preniez fait et cause pour les Vénitiens, vous les vengiez de cette noire calomnie.

Dès ce moment, vous étiez en quête d'un grand sujet d'histoire nationale, vous le cherchiez dans les diverses périodes où l'activité de notre race a débordé sur le monde. Le Moyen âge ne vous retint pas. Votre esprit sent le besoin de saisir une réalité concrète ; les

cottes de mailles et les heaumes du décor romantique vous dérobaient trop, disiez-vous, les figures réelles de nos aïeux. Le siècle de Louis XIV vous tenta un instant ; mais là encore, vous ne démêliez pas à votre gré les passions humaines sous le pompeux apparat qui les masquait. Un attrait invincible vous ramena au début du XVII[e] siècle, à la formation de la monarchie unitaire et centralisée. Des affinités secrètes vous attachaient à ces légistes, à ces gens d'Église, à ces diplomates formés par une double maîtrise, par la finesse florentine, par l'inflexibilité des sombres bureaucrates de l'Escurial. Le plus grand d'entre eux, le Cardinal ministre qui fut l'ouvrier de la prépondérance française et de l'absolutisme royal, obsédait déjà votre imagination. Vous choisissiez pour sujet de thèse l'*Origine de l'institution des Intendants*, aux alentours de 1600 ; et ce mémoire savant n'était, comme la plupart de vos travaux ultérieurs, qu'une des assises profondes de votre livre futur sur Richelieu. Ce livre, vous l'avez rêvé, conçu, porté pendant quinze ans ; il sera bien vraiment une grande pensée de la jeunesse réalisée par l'âge mûr.

De l'École des Chartes, vous passiez à

l'École des Hautes Études, non plus comme élève, mais comme maître de conférences. Ceux qui vous entendirent ont très présent le souvenir de cet enseignement aisé, nourri d'érudition, riche de faits et avare de phrases, donné sans pédantisme par un professeur qui se plaisait à ne paraître qu'un camarade plus instruit. Vous preniez pied à la même époque dans le journalisme. Henri Martin vous avait introduit à *la République française*. Challemel-Lacour vous y avait reçu. Vos articles, réunis dans un volume d'*Études historiques*, roulaient sur la formation du pouvoir royal, sur les publications relatives au XVIe et au XVIIe siècle : encore et toujours des travaux d'approche autour de ce Richelieu qui vous fascinait.

Il advint par hasard que Gambetta eut un jour le loisir de lire les *Variétés* de son propre journal. L'article était de vous : Gambetta fut charmé et s'enquit de l'auteur. Cet imaginatif avait la prompte intuition de tous les mérites, l'engouement subit avant l'oubli rapide. Cet ambitieux avait toujours un filet à la main pour pêcher les hommes chez qui il pressentait une force. Il vous fit venir. Je n'assistais pas à l'entretien, mais on en devine sans

peine le tour. Vous vous fîtes valoir en parlant pertinemment du siècle que vous connaissiez à fond. Gambetta s'échauffa, repensa vos idées, improvisa brillamment sur ce qu'il apprenait par vous. Vous l'aviez fait concevoir avec chaleur et causer avec éloquence : il vous en sut gré, il vous attribua vaguement, le soir venu, ce qu'il était content d'avoir si bien dit, il prononça : « Ce jeune homme est très bien ! » Et de ce large geste facile avec lequel il ramassait tous les passants qui lui avaient plu, il vous attira, vous offrit une place aux Affaires étrangères.

Votre ambition de travailleur la choisit d'abord aux Archives, d'accès très difficile en ce temps-là. Vous voici rajeuni de beaucoup d'années, Monsieur : assis comme alors à côté de votre ancien voisin de table dans la salle des Archives, de ce maître historien qui vous aidait de ses conseils, prodigués depuis à tant de disciples. Vous vous partagiez tous deux les dossiers que la griffe jalouse de M. Faugère ne défendait plus contre les ravisseurs. Albert Sorel vous passait les lettres de Richelieu, vous lui repassiez celle de Talleyrand ; votre Royauté et sa Révolution faisaient très bon ménage.

Gambetta réclama votre concours plus immédiat à son cabinet ; après lui, Challemel-Lacour et Jules Ferry vous y retinrent. Une seconde vocation s'éveillait en vous, ou plutôt la première se dédoublait : le diplomate est un historien qui agit et bâtit en avant, au lieu de reconstituer derrière lui la maison du passé. Vous aviez appris cet art chez les maîtres d'autrefois. Vous n'étiez pas de ceux qui ont besoin d'entendre ce que le spirituel Rémusat disait à un journaliste qu'il venait de pourvoir d'une légation : Mon cher ministre, dans votre ancienne profession, vous affirmiez ce dont vous n'étiez pas sûr ; dans la nouvelle, il ne faudra même pas affirmer ce dont vous serez très certain. » — Vous, Monsieur, vous saviez le prix du silence, du doute méthodique, de la réflexion. Vous étiez aussi prémuni contre un autre écueil des diplomates improvisés : l'enchantement naïf où les jette leur grandeur inattendue, l'exploitation de cette faiblesse par des adversaires moins éblouis dans les places qu'ils occupent naturellement. M. de Saint-Cyran, un des intimes de Richelieu, vous avait expliqué pourquoi « les grands étaient peu capables de l'étonner » ; et vous indiquez dans une phrase

d'un joli raccourci le premier bénéfice que le jeune évèque de Luçon retira de son voyage à Rome : « Il vit de près ce que de loin on appelle les grandes choses. »

D'autre part, vous connaissiez assez votre temps pour savoir comment il a transformé les procédés de l'art classique. Nos communications universelles et instantanées commandent à la vigie diplomatique une effrayante rapidité de décision. Dans ce cabinet où l'on attendait jadis les lents couriers, un réseau de fils vibre sans cesse et transmet à toute minute les tressaillements de toute la planète. On n'imagine guère le Cardinal dictant au Père Joseph ses instructions sur l'Artois ou la Valteline entre le télégraphe et le téléphone. La diplomatie officielle rencontre aujourd'hui une terrible rivale, la presse ; et l'on peut se demander si ceci ne tuera pas cela. Il y a jusque sur les marches des trônes, si j'ose dire, un prurit de publicité ; on y fait de préférence au correspondant du grand journal la confidence des secrets que l'ambassadeur apprendra par cette gazette. Une nouvelle souveraine, l'opinion, dispute partout aux initiés la conduite des affaires d'État : dans les démocraties comme la nôtre, ils tenteraient

vainement de lutter contre le courant populaire, qui imprime à ces affaires une direction instinctive, sentimentale. Ce sentiment du peuple est souvent mieux inspiré que la raison des habiles ; mais il verse tout d'un bord, avec excès, sans défiance, il vire parfois brusquement. Le suivre en le retenant, c'est la tâche malaisée des gouvernements que son caprice fait et défait. Une seule chose n'a pas varié dans la pratique de votre art : si la patience est tout le génie, comme l'a dit ce naturaliste, elle est surtout le génie diplomatique.

Vous êtes allé prendre des leçons de patience à la meilleure école, à Constantinople. Que je vous vois mal, Monsieur, sur ces divans de Thérapia où vous m'avez succédé ! Mes années de prime jeunesse ont fui là-bas dans un long rêve, bercé par l'incessant clapotis du Bosphore, au bord des eaux divines qui tremblent dans la lumière, et persuadent doucement, à l'ombre des platanes, l'oubli d'agir et de penser. Que faisiez-vous, actif Européen que vous êtes, au pays où il ne faut rien faire ? Pouviez-vous suivre le conseil du vieux caïdji à l'étranger qui descend dans son étroite embarcation ? — « Effendi, pour ne point chavirer,

il ne faut pas bouger, il ne faut même pas penser. » Vous m'allez mépriser de vous montrer une âme vraiment turque. Européen vite instruit de tout, vous ne me croiriez pas, si je disais que pour pénétrer les âmes ainsi faites des Osmanlis, pour découvrir la finesse qui sommeille au fond, il n'est peut-être pas inutile d'avoir vécu longtemps de leur vie indolente et contemplative.

Vous ne vous y êtes pas attardé. Les électeurs de l'Aisne vous infligeaient une autre forme d'inaction : ils vous envoyèrent en 1886 au Parlement. Là, comme en Turquie, je vous vois mal, vous qui ne savez pas perdre votre temps. Il ne me semble point que vous ayez gardé de votre passage dans ce bruit un souvenir idolâtre. On ne le devine pas, du moins, dans les sentiments que vous prêtez à votre Richelieu, aux États de 1614. — « Sa jeunesse, attentive et encore inexpérimentée, va suivre ce spectacle d'intrigues stériles et d'agitations vaines. Il sentira naître en lui ce mépris pour les grandes assemblées, si naturel aux hommes d'action. Il achèvera son éducation politique en observant l'agonie de la vieille institution libérale. » — Et vous commentez sans compassion

le récit où Florimond Rapide nous montre « ces braves gens, venus du fond de leur province pleins d'illusions... Ils allaient par la ville, inquiets, dans l'espérance d'on ne savait quel coup du hasard qui les aiderait et les arracherait à leur propre impuissance. » — Ce sont les députés de 1614 dont il est question.

Vous êtes revenu avec soulagement à votre place utile, à la direction d'un de ces bureaux que le biographe d'Henri Martin appelait irrévérencieusement « un moulin à dépêches », avant d'y moudre lui-même. Vous y avez débrouillé les noirs démêlés de notre empire africain, de ce Nouveau Monde où les diplomates joueront désormais leurs plus difficiles parties. Enfin il arriva une chose extraordinaire : un jour qu'on refaisait un Cabinet, il ne se rencontra ni un avocat ni un médecin législatif pour convoiter le portefeuille des Affaires étrangères : on en fut réduit à prendre un homme du métier. Il a duré.

Ici, vous m'échappez, Monsieur. Je fus longtemps étudiant dans la Faculté où vous voilà docteur. J'y ai appris tout au moins qu'il ne convient pas de juger sur l'incident quotidien les desseins à longue portée du négo-

ciateur diplomatique. Faisons crédit au temps qui seul découvrira et sanctionnera les vôtres. Cultivez notre jardin. Vous y avez vu croître un bel arbre dont les fleurs nous ont réjoui : nous vous souhaitons d'en cueillir les fruits. Les averses et les grêles ne vous furent point épargnées ; vous les laissez passer en relisant le *Testament politique* de Richelieu. — « Celui qui occupe cet emploi doit savoir que la condition de ceux qui sont appelés au maniement des affaires publiques est beaucoup à plaindre, en ce que s'ils font bien, la malice du monde en diminue souvent la gloire, représentant qu'on pouvait faire mieux, quand même cela serait tout à fait impossible. Enfin, il doit savoir que ceux qui sont dans les ministères sont obligés d'imiter les astres qui, nonobstant les abois des chiens, ne laissent pas de les éclairer et de suivre leur cours. » — Richelieu est bon conseiller : imitez les astres, nous n'imiterons pas les abois des chiens.

Je vous laisse à l'hôtel du quai d'Orsay : je vous reprends où vous m'appartenez, dans ce logis modeste et studieux où vous avez vécu, où vos amis vous retrouvent aux heures de relâche, entre les portraits, les estampes du

Cardinal, les belles éditions à ses armes. Sur tous les murs, l'image du maître idéal de la maison, la « tête osseuse et fine », peinte, gravée, moulée. Vous êtes allé la chercher jusque dans sa sépulture de la Sorbonne. Vous l'avez trouvé intact, ce crâne volontaire, il a duré plus que bon nombre de ses créations. Le moulage du masque est sous votre main, vous y rallumez la pensée que vous exhumiez d'autre part dans les papiers des Archives. Du monument que vous lui élevez, nous n'avons que le portique : une scène largement construite, où votre science a évoqué la figure vivante de la France à l'aube du XVIIe siècle. Tableaux pittoresques de Paris et de la province, situations respectives des différents ordres dans la nation, travail séculaire de la royauté pour absorber tous leurs droits, troubles laissés dans les consciences par tant de luttes religieuses et politiques, votre magistrale introduction nous montre tous ces aspects de la terre que Richelieu va pétrir. Les portraits des principaux acteurs sont burinés d'une pointe ferme et sobre, dans la manière des graveurs qui nous ont conservé les maigres profils de ces cavaliers et de ces prélats. Nulle dissonance entre

les citations que vous faites et la narration où elles s'encadrent ; on reconnaît à cet accord la bonne qualité de votre langue, sa parfaite convenance avec l'époque et le sujet.

La scène est prête : votre second volume y introduit le héros qui va la remplir. — « Vêtu de la robe violette, coiffé du bonnet carré, portant le large col blanc qui convient à la pâleur de son teint, la main en avant, allongée et très fine, jeune, prompt, fébrile, l'évêque de Luçon s'avance, dans la foule des inconnus, du pas ferme d'un homme qui se sent parti pour les longs chemins. » — Le voilà secrétaire d'État, associé à la périlleuse fortune du maréchal d'Ancre. La brosse fougueuse de Michelet avait peint le meurtre de Concini dans la cour du Louvre ; votre dessein dramatique soutient la comparaison. C'est au lendemain de cette tragédie que vous abandonnez, provisoirement, le futur Cardinal. Je ne puis reprocher qu'une chose à ce commencement d'un beau livre : l'impatience où il laisse le lecteur qui en attend la suite.

Beau livre, parce qu'il a jailli d'une ardente sympathie de votre esprit. Pourquoi donc l'aimez-vous, ce dur et pâle compagnon

de toute votre vie? L'homme est de ceux qui forcent l'admiration et n'attachent pas la tendresse. « Le fond de son cœur était froid. Jamais un sentiment ne l'écarta de la ligne que ses calculs lui avaient tracée. Beaucoup l'aimèrent, il aima peu. Il n'eut jamais qu'une passion, celle du commandement. » — *Les Instructions et Maximes que je me suis données pour me conduire à la Cour*, ce bréviaire portatif du prêtre ambitieux, nous ouvre une âme toute de glace, de sécheresse et de ruse. Pourquoi donc l'aimez-vous? Je le sais : tout votre livre le crie. L'historien, le Picard gardien-né de la frontière, a reconnu chez ce Poitevin un sens fraternel de l'histoire nationale, une juste conception de la grandeur française et des moyens nécessaires pour l'affermir. Avec une émotion communicative, vous nous avez montré le jeune Armand du Plessis s'instruisant au spectacle des misères communes, dans ces campagnes ruinées par l'anarchie de la Ligue, menacées par l'Espagnol, disputées par la foi de Genève à la protection tutélaire du vieux clocher. En son âme, comme en un clair miroir, vous avez vu l'âme de ce temps, telle qu'elle se formait à la fin de la Ligue chez les

meilleurs Français, telle qu'elle parle dans les admirables *Lettres* du cardinal d'Ossat ; vous y avez surpris le « réveil vigoureux du sentiment national » qui caractérise pour vous les dernières années du XVIe siècle. Vous signaliez déjà cette révolution d'idées, il y a vingt ans, dans un de vos premiers écrits sur ces matières, et vous la rapportiez à trois causes : « une aspiration générale vers la tranquillité, un mouvement d'honnêteté, un courant de défense nationale. » Ces besoins primordiaux du peuple de France, Armand du Plessis les a sentis, il leur a donné une volonté active ; il s'est promis de continuer et de parfaire l'œuvre réparatrice du roi Henri IV. Il vous est apparu grand, il l'est vraiment, parce qu'il a dégagé la loi fondamentale de notre histoire et qu'il y a rangé sa conduite. La nature elle-même nous a fait cette loi ; elle a situé ce pays à l'extrémité de l'Europe, au point où il reçoit le choc de toutes les races acheminées vers l'ouest, en marche vers la grande mer ; elle l'a comblé de biens charmants et enviables, objets de perpétuelle convoitise pour les voisins qui guettent ses divisions. Il ne peut trouver que dans l'unité la sauvegarde de son indépendance. Richelieu

a tout subordonné à la préservation de cette indépendance ; aux frontières, il a voulu l'assurer par la reprise des limites naturelles ; à l'intérieur, il en a cherché la plus sûre garantie dans l'intégrité de l'esprit français ; préférant le certain à l'incertain, la tradition aux nouveautés séduisantes, il a combattu dans la Rochelle et dans Privas les infiltrations d'un esprit étranger.

N'est-il pas allé à l'extrême dans son implacable besoin d'unité ? Quand vous exposerez la suite de ses nivellements, l'approuverez-vous d'avoir mis la hache au cœur de ces grands chênes incommodes, qui gênaient, qui soutenaient aussi le trône royal ? Les émonder, c'était prudence ; mais les abattre tous ? Cent cinquante ans vont passer, et faute de ces étais le trône s'écroulera, entre d'inutiles courtisans, petits-fils domestiqués des rudes seigneurs fauchés par les bourreaux du Cardinal. Il eût sans doute frémi, le bûcheron qui faisait ces coupes sombres, s'il avait pu deviner le danger prochain du vide où il élevait son roi ; s'il avait pu voir la plus haute tête, restée trop seule, trop haute, tombant à son tour sur la place de la Révolution. Donnerez-vous tort au poète qui

fait prophétiser le vieux Nangis devant l'aïeul de Louis XVI :

Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas! Vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée.

Et plus tard, quelle déception épouvantée pour le politique, s'il eût aperçu cet autre conséquence dernière de son plus cher dessein ! Sur les ruines de la vieille maison d'Autriche, rivale encombrante, mais alourdie, ralentie, empêchée par tant de frottements, un jeune empire surgit, plus alerte, plus mobile, ramassant toute l'Allemagne dans la main d'un autre Richelieu, portant à l'œuvre du nôtre un coup irréparé. Ne me prêtez pas, Monsieur, des reproches ridicules ; votre Cardinal a fait la besogne que lui marquaient les nécessités de son temps, il a pourvu aux périls les plus urgents, frappé les factieux du dedans, les ennemis du dehors. Mais permettez-moi de rappeler l'infirmité de la vue et de l'action humaines, l'aboutissement effrayant et dérisoire des plans les mieux concertés dans cet

inconnu où l'arme victorieuse se retourne contre celui qui a trop vaincu.

Vous aimez tant votre héros que vous ne m'accorderez peut-être pas ces réserves. Vous aimez l'homme et son œuvre. Tout en elle satisfait l'idéal de vos aspirations intimes. Elles éclatent dans vos jugements, dans la complicité de votre pensée avec les entreprises que vous racontez. Ne vous en défendez pas : votre livre est un perpétuel aveu. Jeté par le sort dans un mouvement d'idées qui a démoli toutes les traditions, vous êtes un affamé de tradition. Votre rêve visible est de reconstruire l'antique édifice avec des matériaux nouveaux, de relever sur le même plan ses façades d'une noble et forte ordonnance, ses murailles éprouvées contre les assauts du dehors. Vous espérez le rebâtir sans fondations et sans clef de voûte. L'expérience est audacieuse ; nous l'observerons avec un intérêt anxieux. Vous la poursuivrez en des jours obscurs ; ils offriront peut-être plus d'une ressemblance avec ceux qui firent l'objet de votre longue étude. Déjà, vous avez entendu gronder les passions du temps de la Ligue ; et parmi leurs menaces discordantes, vous avez pu reconnaître le symptôme

consolateur que vous discerniez en ce temps-là, « un vigoureux réveil du tempérament national ».

Ah! laissez-moi sortir une minute des compliments académiques! Puisque vous venez, jeune encore, frapper à notre porte, souffrez qu'il use d'un droit et qu'il s'acquitte d'un devoir celui qui n'est et ne veut être qu'un écrivain, qui vous parle au nom d'une réunion d'écrivains, de ces intellectuels dont on a trop médit parce que certains ont mésusé de ce beau titre. Souffrez qu'il se fasse l'écho du vœu commun, et qu'il vous dise simplement, en rompant la glace de cette audience d'apparat : Soyez le guide qui entendra ce réveil du cœur de la France! Tout passe et change, les formules, les régimes, les mots creux et les vaines clameurs dont on vous assourdit ailleurs. Seul, le cœur de la vraie France ne change pas ; il dure, à peine entamé par les éléments étrangers impuissants à l'adultérer, fidèle aux vieux instincts de la race, à ses croyances, à ses amours ; tel que vous l'avez senti battre dans le passé, tel qu'il soupirait dans la plainte de Jeanne au fond de votre tour de Beaurevoir. La force est là. Quand on aurait l'appui du reste du monde, on n'aurait rien, si

on ne l'a pas avec soi, ce cœur toujours prêt à offrir le trésor de ses énergies à l'homme de bonne volonté qui les rassemblera dans sa propre poitrine. Soyez un de ces hommes! L'honneur en rejaillira sur ceux qui vous ont fait ici crédit d'estime et d'espoir.

Vous leur devez aussi l'achèvement de votre histoire. Elle vous consolera des vicissitudes de l'action publique, dans la bibliothèque coutumière où vous attendent les images et les livres de Richelieu. Vous le retrouverez chez nous, dans la salle où il préside à nos travaux. Vous y retrouverez d'autres grandeurs, offusquées jadis par l'éclat de son astre, et qui l'égalent aujourd'hui, parce que leurs créations résistent mieux à l'usure du temps.

Le tout-puissant ministre sort du Palais-Cardinal, entouré de ses gardes, envié, craint, adulé ; sur le parcours du carrosse, dans la foule où tous n'ont d'yeux que pour Monseigneur le Cardinal-Duc, qui remarque ces petites gens, un chétif avocat à la Table de marbre, Pierre Corneille ; un adolescent souffreteux qui va rêvant à la machine d'arithmétique, Blaise Pascal? Le temps passe, travaille pour eux, les relève ; il rétablit l'équilibre entre la grandeur

de chair et la grandeur de l'esprit. Nous venons de scruter l'œuvre du ministre : elle est déjà caduque, méconnaissable, quelques-uns de ses effets lointains nous affligent, ils eussent consterné leur artisan. Les œuvres du poète et du penseur sont vivantes, intactes ; elles ne feront jamais de mal, leur rayonnement s'accroît, chaque jour ajoute à ces morts un peu de la vie qu'il retire à l'autre. Tant qu'il y aura des hommes, et qui parleront notre langue, le génie de Pascal les conduira dans l'infini. Entre son nom et celui de Richelieu, je vous laisse décider où se porterait la majorité, si l'on demandait par voie de plébiscite laquelle de ces deux gloires chacun préférerait pour soi-même.

Nous savons ici le prix et l'utilité de l'homme d'action ; mais nous plaçons plus haut encore, avec le consentement général du monde civilisé, les maîtres de notre pensée. Comme la pieuse femme de Béthanie qui écoutait la voix divine, ils ont choisi la meilleure part. Leur illustre exemple soutient nos timides espérances ; il nous apprend à mettre toutes les ambitions de notre vie dans la lueur de la petite lampe qu'on allume d'avance, et qui veillera, peut-être, dans la nuit incertaine du tombeau.

Vous nous comprenez, Monsieur, vous aimez aussi ce que nous aimons. Il faut, disait le poète,

Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de choses.

Un âge vient, hélas! où ce précepte n'est plus facile à suivre. On en prend le contre-pied, on désaime beaucoup de choses. On range les chimères et les vanités, on quitte sans regret les hôtelleries de hasard, les logements insalubres où l'on avait erré ; mais, vous le verrez à l'user, on s'attache toujours davantage à la vieille maison de votre Cardinal, aux souvenirs qu'elle conserve, aux objets qui occupent ici l'esprit : on s'y attache, parce qu'on y trouve réunis ces biens qui se font de plus en plus rares : une grande force de durée dans l'indépendance et le désintéressement.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT

DE

FERDINAND DE LESSEPS

A PORT SAÏD

LE 17 NOVEMBRE 1899

Au nom de l'Académie Française et de l'Académie des Sciences

FERDINAND DE LESSEPS

Monseigneur[1],
Mesdames, Messieurs,

Vous êtes venus, sur ces mers rassemblées, honorer l'homme qui leur commanda de servir son rêve, et qui fut obéi par les mers. J'ai charge de lui apporter le salut fraternel de la grande famille qui le réclame à un double titre : l'Institut de France. Au nom de l'Académie française, au nom de l'Académie des Sciences, je viens commémorer notre illustre confrère devant la statue qui le figure, dans le lieu où Ferdinand de Lesseps est présent, tout entier, pour les siècles. Son corps périt ailleurs ;

1. S. A. le Khedive.

son âme vit ici, sur le chantier de travail que sa pensée ne quitta jamais, sur le Canal où cette pensée obstinée s'est faite œuvre vivante.

Pourquoi donc était-il dans nos compagnies de savants et d'écrivains, ce confrère actif qui ne se piquait ni de science, — parce qu'il devinait ce que la science étudie, — ni de littérature, parce qu'il écrivait sur son grand livre, la planète? Ferdinand de Lesseps, *entrepreneur :* ainsi le qualifient les actes commerciaux où son nom est mentionné. Réfléchissons, Messieurs, au sens premier et à la beauté intérieure de ce mot : pris à une certaine hauteur, il définit la profession de tous les génies hors cadres qui ont conçu, osé, réalisé une entreprise extraordinaire ; il désigne à nos suffrages tous les poètes de la pensée ou de l'action, quel que soit leur outil, qui modelèrent le monde sur la forme de leur rêve. Lesseps était des nôtres au même titre qu'un autre confrère, un autre entrepreneur, qui le précéda sur cette terre d'Égypte où il donna à l'Institut de France des lettres de grande naturalisation ; celui-là s'appelait Napoléon Bonaparte. Lesseps a ramassé une des idées de Bonaparte ; et de la graine jetée au vent du désert par ce génie

prodigue, il a fait germer et croître la forêt de mâts qui relie l'Orient à l'Occident.

Vous savez tous, — on vous le rappelait tout à l'heure, — comment le mirage des mers réunies a plané sur ce désert pendant des milliers d'années, depuis l'aube des temps historiques ; chimère toujours tentatrice, toujours irréalisable pour les grands esprits, pour les maîtres puissants qui la caressèrent un instant et ne surent pas la féconder. Il semble qu'avant de faire sur l'œuvre du Créateur cette retouche essentielle, l'esprit humain ait dû procéder comme la nature dans ses formations géologiques : une gestation séculaire, une lente accumulation de petits efforts prépare tous les changements durables dans la structure de notre globe. Laissez-moi croire, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre cosmique, à cette force de la tradition, à ce lien d'aide mutuelle entre les générations, qui fait qu'un désir ancien de l'humanité, longtemps inefficace, aboutit enfin et se réalise après qu'il a mûri dans beaucoup de cœurs. Désirs des vieux Pharaons, des conquérants romains, des Khalifes arabes, du conquérant français et de ses savants confrères, désirs de Sésostris et d'Alexandre, de César et

de Bonaparte, il n'a pas fallu moins que toutes ces velléités pour forger enfin la volonté que nous avons vue vivre et vaincre dans la personne de Ferdinand de Lesseps.

Une volonté! C'était tout l'homme. On a tout dit de lui quand on a prononcé ce mot. Concentré sur une idée juste, ce vouloir exclusif et passionné l'a conçue, portée, nourrie, défendue et développée à toutes les périodes de la croissance, comme fait la mère pour le fruit de ses entrailles. Qu'était-ce que les travaux du fabuleux Hercule, en comparaison des difficultés dont Lesseps a triomphé ? Elles étaient innombrables, elles paraissaient invincibles. M. Charles-Roux vient de les rappeler dans quelques pages émouvantes ; mais nul récit n'en peut donner idée à ceux qui n'ont pas suivi de près la genèse et la pénible enfance du Canal. Résistances de la matière, résistances pires de l'ignorance et des préjugés, appuyés sur une science trompeuse ; panique des capitaux timides, ligues des intérêts contraires ; force d'inertie des uns, oppositions violentes des autres, rien ne fut épargné à Lesseps.

Il allait quand même, il écartait les mauvais desseins des hommes comme il dé-

blayait les sables de ses tranchées. Les difficultés revenaient, le khamsin ramenait les sables ; il ne se troublait pas, il creusait plus avant, tel ce Néhémias qui rebâtissait son temple la truelle dans une main, le bouclier sur l'autre.

Elle apparut vraiment grande, la volonté individuelle, isolée, quand elle sortit victorieuse du combat contre cette volonté faite peuple, l'Angleterre. On peut le proclamer aujourd'hui, car c'est rendre un équitable hommage à l'Angleterre : il semble que le caractère d'un homme ne reçoive la dernière trempe et la consécration suprême qu'après qu'il s'est mesuré avec les modernes héritiers de la volonté romaine. Lesseps a triomphé d'eux comme il faut toujours triompher, en ouvrant les yeux de ses adversaires sur leurs véritables intérêts. A force de courage et de raison, il a réduit et séduit cette énergie de la nature qui s'appelle dans l'histoire la nation anglaise. Si précieux que soient les services matériels dont la civilisation est redevable à notre glorieux ami, il mérite mieux encore la reconnaissance du penseur et du moraliste, Messieurs, parce qu'il a donné l'exemple salutaire, nécessaire entre

tous, l'exemple d'une volonté ferme toujours appliquée sur le même objet. Nul n'a mieux justifié la définition de Buffon : le génie, c'est la patience.

Souffrez que je fasse ici une amende honorable. Il y a un quart de siècle, un dîner hebdomadaire réunissait chaque dimanche quelques Français du Caire dans le beau jardin de l'Ezbékieh. Des esprits distingués se rencontraient là, des explorateurs qui venaient de fouiller l'Afrique, des diplomates, des artistes éminents comme Paul Baudry, des savants respectueusement groupés autour du bon maître, de ce Mariette-Bey dont la parole ardente évoquait les dieux et les hommes de la première histoire. On causait, on échangeait des aperçus sur toutes choses... Pardonnez-moi de m'attarder avec ces ombres : je les aimais ; toutes ont fui. déjà... Quand Lesseps était des nôtres, il prenait peu de part à l'entretien ; il paraissait absent, indifférent aux questions, aux livres qui nous intéressaient ; mais dès qu'un mot lui en fournissait l'occasion, il faisait dévier la conversation sur le Canal de Suez : problèmes africains, histoire de la primitive Égypte, politique européenne, mouvement général des idées et

des affaires dans l'univers, il ramenait tout à sa pensée tyrannique. Ce n'était point faiblesse sénile : jamais l'étonnant vieillard n'avait été plus jeune. Un soir, en sortant de la réunion, quelques étourdis, — ils commençaient de vivre, et c'était leur excuse, — hasardèrent ces propos que j'ose répéter : « Quel homme étrange, ce grand Lesseps ! Quelles lacunes dans son intelligence ! »

Depuis lors, un quart de siècle a passé. J'ai réfléchi, j'ai vu la vie, et combien elle est pauvre quand elle n'est riche que d'intelligence, si l'on entend par là cette curiosité subtile et dispersée qui jouit de tout comprendre, qui bourdonne dans le vide, impuissante à créer. Que de fois j'ai rougi de notre jugement téméraire, en rendant justice à l'homme qui m'avait montré la forme rare et supérieure de l'intelligence, celle que rien ne distrait de son opération créatrice !

Cette volonté infrangible n'était ni dure, ni brutale : elle savait se faire souple, insinuante, pêcheuse d'hommes. Et les hommes la suivaient comme un aimant ; comme ils suivent toujours les optimistes, les grands marchands d'espoir. Vous vous rappelez la fine réponse

de Gœthe à Eckermann, qui lui demandait par quel pouvoir secret Napoléon s'attachait tant de dévouements : « Il donnait, dit le poète, il donnait à tous les hommes la conviction qu'il les conduisait au but particulier que chacun d'eux s'était assigné. » — Ce fut aussi le secret des réussites de Lesseps dans son apostolat. Avec ses amis, ses proches, ses enfants, ce grand volontaire était bon jusqu'à la faiblesse. Parmi ses nombreux intimes, — les intimes de Lesseps, c'était le quart, peut-être le tiers des habitants du globe, — qui ne se souvient du modeste appartement de la rue Saint-Florentin, et de la cheminée légendaire où il nous montrait, après dîner, avec tant d'aimable bonhomie, la joyeuse rangée de petits souliers au-dessus des berceaux ? Les petits souliers se sont élargis : ils foulent aujourd'hui les berges du canal. Les enfants qui dormaient dans les berceaux m'écoutent parler du père aimé, avec le regret de ne plus le trouver dans son chalet d'Ismaïliah, avec l'orgueil de voir son image dressée dans la gloire. Ils vous diront que ce rude briseur d'obstacles ne froissa jamais un de leurs petits cœurs. Je veux oublier le léger désagrément dont il fut responsable ; on m'a conté, — ce

doit être une calomnie, — qu'un jour, à l'examen de géographie, une de ses enfants répondit fort mal ; on la reprenait, elle s'écria : « Comment voulez-vous que je sache ma géographie ? Papa l'a toute changée ! »

Si exceptionnel que fût ce génie, il eût peut-être échoué, sans la désignation providentielle qui le fit apparaître dans le lieu et dans le temps où il trouvait son emploi naturel.

Il était adapté au lieu. L'Orient, terre des miracles et piédestal des immenses destins, l'Orient où les grandes choses semblent plus faciles et plus prestigieuses ; l'Égypte, qui enseigne à chaque pas les œuvres colossales faites pour l'éternité, c'était bien le théâtre prédestiné à l'imagination prophétique, à l'action intrépide et somptueuse d'un Lesseps. On peut dire qu'il avait l'Égypte dans le sang, puisque son père y avait vécu ; lui-même, il y forma de bonne heure sa jeune pensée, il y mûrit un de ces dessins dont l'esprit s'effraierait partout ailleurs qu'au pied des Pyramides. Bossuet a deviné l'ancienne Égypte dans une phrase exacte et forte du *Discours sur l'Histoire universelle* : « La température toujours uniforme du

pays y faisait les esprits solides et constants. » Lesseps respira cette constance dans l'air de la vallée du Nil.

Par bien des côtés, c'était un homme de la Bible, un contemporain des Patriarches. Cette parenté nous frappait, quand il nous expliquait les antiques traditions par des exemples empruntés à ses propres aventures. A l'entendre, tout devenait clair et facile dans les prodiges que rapporte l'Écriture : il avait recueilli la manne et fait jaillir l'eau du rocher ; le pouvoir de Joseph, il l'avait conquis chez un nouveau Pharaon ; les ruses de Samson, il s'en était servi ; les Bédouins de la horde de David, il les domptait et les attachait à sa fortune comme le fils d'Isaï.

Il avait de l'Oriental l'endurance physique, la sobriété de vie, l'audace tranquille, les vues simples et intuitives, le fatalisme et les superstitions, la foi aveugle dans l'assistance supérieure qui ne manque jamais aux vaillants. Il tenait aux pasteurs du désert par son humeur nomade, par le sens des grandes migrations, des courants qui les déterminent et des travaux qui les facilitent. Aux objections peureuses des statisticiens et des armateurs, il répondait sérieu-

sement en dressant le bilan des échanges entre le roi Salomon, le sultan d'Ophir et la reine de Saba. Je crois bien que rien ne l'étonnait ni ne lui déplaisait dans la vie surabondante du roi Salomon !

Battu du vent contraire et près de sombrer en Europe, il retrouvait des forces neuves en touchant sa terre de prédilection. A chevaucher près de lui sur cette terre, on avait le sentiment qu'il ne pouvait être malheureux qu'ailleurs. Hélas ! que n'eût-il lui-même ce sentiment ! La prédestination s'accuse jusque dans cette gigantesque effigie : la place en était marquée sur le sol égyptien, et là seulement. Un jour, dans le recul des siècles, quelque savant brouillera les époques et la confondra avec les statues des Hycsos ou des rois thébains ; il dira à ses élèves : « C'était un des souverains de cette race et de ce pays. » — Jamais, peut-être, l'archéologue ne sera tombé si juste !

Par une contradiction heureuse et singulière, ce revenant des jours bibliques se trouva merveilleusement approprié aux besoins de notre temps. Il y a des génies qui viennent trop tôt ou trop tard, et périssent inutiles par ce défaut de concordance avec le siècle. Les

uns, prophètes mal écoutés, devancent douloureusement leur époque et n'auront d'audience que dans les âges à venir. D'autres, attardés dans le passé, offrent vainement à leurs contemporains des forces admirables qui n'ont plus d'emploi dans le présent. Lesseps fut par excellence l'homme représentatif et le serviteur nécessaire de notre XIXe siècle. Le caractère essentiel et le grand titre d'honneur de ce siècle, nous les apercevons clairement à l'heure où il s'achève : c'est le rapprochement de toutes les parties du globe par les découvertes et les applications pratiques de la science; c'est la fusion des peuples et des intérêts, leur compénétration mutuelle par les courants économiques ; c'est la victoire des hommes réunis sur la nature, l'obstacle, l'espace.

Lesseps eut l'intuition de ces métamorphoses à l'heure où une divination du génie pouvait seule les pressentir; il en fut le principal promoteur et le plus efficace artisan. Son œuvre est si bien liée au mouvement général du siècle, elle apparaît avec une telle évidence à la fois cause et effet de ce mouvement, que l'historien ne conçoit pas le XIXe siècle sans l'esprit de Lesseps, ou l'esprit de Lesseps hors

du XIXe siècle. Il y eut vraiment une intention mystérieuse dans le décret divin qui fit naître cet homme à l'aurore, qui le conduisit presque au déclin de la période qu'il symbolise. Il a disparu, le siècle va mourir : ne pensez-vous pas, Messieurs, que ces coïncidences nous invitent à envelopper le siècle et son homme dans le même jugement ? C'était l'usage ancien dans ce pays d'Égypte, vous le savez, de soumettre au libre jugement des peuples le règne et le roi qui venaient de descendre, comme dit le Rituel d'Osiris, dans l'ombre de la Vallée de la Mort.

Il fut grand et inégal, ce siècle d'où nous sortons. Il donna aux hommes des espérances infinies et n'en réalisa qu'une part. Il acquit des forces magnifiques, il n'en voulut pas connaître la limite. Courageux jusqu'à la témérité, il aborda plus de problèmes qu'il n'en pouvait résoudre. Et sur le tard, ployant sous la fatigue de trop d'entreprises, il languit, incertain, accablé : un voile noir semble parfois s'épaissir sur les âmes de ses fils. Les cœurs chagrins oublient les œuvres qu'il édifia sur tant de ruines ; les cœurs meurtris l'accusent d'avoir détruit leurs paisibles asiles, alors que

son ambition présomptueuse n'avait pas le pouvoir de leur en assurer de nouveaux.

Est-ce du siècle que je parle, est-ce de Lesseps ? Je ne sais : nous avons vu qu'ils se confondaient si étroitement !

Plus tard, d'une vue plus calme et plus lointaine, on regardera notre siècle avec plus d'indulgence. On appréciera mieux son immense labeur, cette communication de lumières et de services établie entre tous les hommes, les barrières naturelles aplanies et les abîmes de l'ignorance comblés, le souci de grouper et de protéger les faibles, d'élever leur humble vie en y mettant plus de bien-être, de douceur et de dignité.

Ici, je sais que je parle pour le siècle et pour Lesseps. Il a toujours obéi à cette impulsion généreuse et désintéressée : activer la circulation, et, si je puis dire, mettre le monde plus à l'aise ; réunir les hommes, se donner à eux en les emmenant à sa suite, dans une expansion effrénée où cet esprit ivre de mouvement croyait voir le dernier mot du progrès. Au plus fort de ses dernières luttes, en 1855, il écrivait dans une belle lettre à un de ses amis : « Je veux faire une grande chose, sans

arrière-pensée, sans intérêt personnel d'argent. C'est ce qui fait que Dieu m'a permis jusqu'à présent de voir clair et d'éviter les écueils ; je serai inébranlable dans cette voie. » — Par la suite et dans toutes ses entreprises, heureuses ou malheureuses, il demeura fidèle au même idéal, avec la même sincérité. Nul ne me démentira, parmi ceux qui l'ont suivi de près, qui ont bien vu et bien connu ce grand instinctif. C'est la loi du désert que les bandes de chacals y maraudent toujours derrière le lion en marche. Vigoureux et jeune encore, à un âge où les autres sont vieux, Lesseps avait tenu en échec ces rapaces : l'inévitable défaillance des forces vint enfin le surprendre dans un rêve tardif : il ne la sentit pas, ce fut son seul tort. Il l'a payé cher, nous avons vu le lion dépecé par les chacals. Mais jusqu'au bout, ce rêve était le même, « sans arrière-pensée », comme il le disait, et résumé dans sa devise que nous avons gravée sur ce socle : *Aperire terram gentibus*.

Oui, si jamais le premier rayon du soleil d'Égypte doit tirer de cette statue les paroles qu'il arrachait, disent les anciens, au colosse de Memnon, les navigateurs ne recueilleront de l'oracle que ces mots : « Ouverture toujours plus

large de toute la terre à toutes les nations! Rivalité féconde dans le travail! Paix aux hommes de toute race dans leurs œuvres pacifiques! » Le siècle futur, n'en faisons pas doute, reconnaîtra dans ce langage ce qui fut toute l'âme, toute la passion et toute l'action de Lesseps, et il achèvera de lever respectueusement, comme nous venons de le faire, le voile de deuil qui cacha quelques instants, avant le matin de la pleine gloire, ce front d'airain attristé naguère, rasséréné aujourd'hui par la splendeur croissante de son bienfait.

Séparons-nous, Messieurs, sur un autre acte de foi. L'humanité peut hésiter un moment devant les tâches rationnelles et nécessaires : armée du pouvoir souverain que la science lui a conféré, elle ne balancera pas longtemps à les accomplir. Le jour est prochain, peut-être, le jour viendra certainement où un navire passera au pied de cette vigie anxieuse, qui l'attend : il aura fait le tour abrégé du monde en franchissant, dans les deux hémisphères, les deux canaux inter-océaniques. Ah! que le Dieu juste l'amène vite, le vaisseau consolateur qui cicatrisera l'ancienne blessure, le messager de la revanche qui apportera cette complète répara-

tion ! Laissez-moi faire un dernier souhait : puisse-t-il porter les couleurs de France, ce navire annonciateur de la bonne nouvelle ! Elle sera plus douce au vieil ami, quand les hourras unanimes de l'équipage le salueront, dans la langue maternelle, d'un nom deux fois mérité : du nom que notre peuple donnait à Lesseps durant toute ma jeunesse, de ce nom que je n'ai pas su désapprendre et que l'univers ne désapprendra pas : le grand Français !

DISCOURS

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE

M. LE VICOMTE

HENRI BORNIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE JEUDI 13 JANVIER 1901

HENRI BORNIER

Messieurs,

Il semble que les premiers jours du nouveau siècle aient été donnés à la Mort. Elle a choisi partout de hautes victimes : elle s'est attardée chez nous avec une avidité cruelle : coup sur coup, l'historien, le poète ! Rien ne nous a fait prévoir ce dernier deuil. Nous avons appris l'âge avancé d'Henri Bornier en apprenant sa mort. Nous ne le savions pas vieux, ce confrère assidu, laborieux, si robuste d'esprit et si jeune de cœur. Nous lui donnions l'âge de sa gloire, qui lui était venue tard : elle avait encore son parfum de printemps.

Avant la soirée qui fit son nom popu-

laire, Bornier avait longtemps et beaucoup travaillé. Ouvrier probe et consciencieux, il s'était cherché lui-même dans toutes les directions : il ne s'était pas trouvé tout entier. Eut-il le pressentiment du malheur national où il allait se faire reconnaître de tous comme un grand consolateur, ce qui revient à dire comme un vrai poète ? Tandis que ce malheur s'apprêtait dans l'ombre, avant même qu'il n'eût fondu sur nous, Bornier fut illuminé par une idée juste et soulevé par une haute ambition.

Il y avait, à l'origine de notre histoire littéraire, une simple et touchante épopée que nos écrivains classiques n'ont jamais égalée : cette *Chanson de Roland* où la France s'aimait elle-même sous la figure qui la séduit le mieux, figure de sa gloire blessée, de son héroïsme malheureux. Incorrigibles idéalistes que nous sommes, nous préférons à tous les favoris de la fortune nos héros sacrifiés, Roland à Roncevaux, Jeanne d'Arc sur le bûcher. Bornier osa rêver de ressusciter en lui l'âme du vieux Théroulde ; il voulut ranimer sur le théâtre contemporain une variante de la légende consacrée par les siècles, et où notre race avait mis, comme dans un ancien reliquaire, ses trésors de vaillance.

de tendresse, de pitié. Pour réussir, il lui fallait un collaborateur : un sentiment public tout pareil à celui des vaincus de Roncevaux. Il fut trop bien servi par notre infortune.

Un quart de siècle n'a pas amorti les impressions de cette soirée. Une salle frémissante acclamait enfin notre résurrection morale, après la longue stupeur de la défaite. Tous les yeux se mouillaient de larmes, toutes les mains applaudissaient avec frénésie ces vers qui entraient profondément dans nos cœurs meurtris, qui en ressortaient tout chargés de douleur, de courage et d'espérance. Comme le héros de son drame, notre poète avait fait sonner la cloche longtemps muette, la cloche d'argent dont le tintement rapportait l'espoir dans le palais de Charlemagne. Le lendemain, il était célèbre.

N'y avait-il dans son succès qu'une de ces surprises fréquentes, où l'à-propos des allusions et d'adroites flatteries à nos passions font tout le mérite d'une œuvre de circonstance? Non. Des générations plus calmes sont venues entendre *la Fille de Roland* ; la pièce garde sa forte prise sur des cœurs cicatrisés. Autant qu'on peut préjuger de ces choses, les

enfants continueront d'apprendre dans nos écoles la chanson des épées, et les hommes d'applaudir sur nos théâtres le drame national du nouveau Théroulde.

Il avait donné avant cette révélation, il a donné depuis, nombre d'autres pièces, animées du même souffle généreux : leur succès honorable suffirait à la réputation d'un écrivain. Mais je ne crois pas desservir notre confrère en ne retenant à cette heure que le triomphe durable qui portera son nom à la postérité. L'abbé Prévost avait écrit quatre volumes, très goûtés en leur temps : nous n'en connaissons qu'un seul, et c'est assez de celui-là pour que l'auteur de *Manon Lescaut* demeure à jamais dans notre Panthéon littéraire. Envions l'auteur de *la Fille de Roland*, car il restera, lui aussi, le créateur inoubliable d'un chef-d'œuvre : vous ne disputerez pas ce nom, Messieurs, à l'œuvre où l'âme de toute une nation a collaboré. N'est-ce pas l'une des formes du génie, cet accord mystérieux qui fait d'une pauvre voix d'homme aux heures mémorables de l'histoire, la voix collective d'un peuple, le résonnateur de ses douleurs ou de ses joies ?

Henri Bornier eut un jour ce pou-

voir magnifique. Il le trouva dans la noblesse, la chaleur, la parfaite bonté de son âme. Notre confrère était si bon qu'il a pu réussir et grandir sans rencontrer un envieux, un ennemi. Tout était cordial en lui, tout prévenait en sa faveur. Il faisait songer à un très brave homme invité chez Corneille, et qui aurait pris l'air de la maison à force de droiture naturelle et d'élévation de sentiments. Il chercha dans son œuvre l'héroïsme surhumain, il fit humainement le bien dans sa vie.

Je veux rappeler sur cette tombe le dernier souvenir qui me reste de lui. C'était il y a peu de jours, dans la salle de nos séances où nous ne devions plus le revoir. Un malheureux était allé le trouver de ma part ; Bornier s'empressa à ma rencontre, s'informa de cette misère cachée : il me dit avec une bonhomie charmante comment il voulait ouvrir à l'inconnu sa bourse et son cœur. Tout l'homme excellent qui nous quitte se rassemble pour moi dans ces deux souvenirs : les pleurs d'émotion que sa voie inspirée nous arrachait, il y a vingt-cinq ans ; les dernières paroles où il m'entretenait simplement d'une action charitable, il y a quinze jours. C'en est assez pour justifier les regrets

sincères qu'il nous laisse, et aussi ma ferme confiance que notre ami sera reçu dans la bonté de Dieu comme ses semblables étaient reçus dans la sienne.

RÉPONSE AU DISCOURS

DE

M. EDMOND ROSTAND

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 4 JUIN 1903

EDMOND ROSTAND

MONSIEUR,

Est-il possible que vous débutiez aujourd'hui dans la prose ? C'est alors qu'en prose comme en vers, vos pareils à deux fois ne se font point connaître. Vous nous avez ravis ; et vous devez l'être vous-même, à la façon de ce bon drapier, le jour où il découvrit que la prose c'est « comme l'on parle ». Mais vous ne pourriez pas ajouter avec lui : « Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ».

Votre heureuse jeunesse nous enchante, elle nous ramène à nos usages du vieux temps : du temps où la victoire faisait des maréchaux de France très jeunes, et où l'Académie les accueillait sitôt faits. Vous nous étiez d'ail-

leurs désigné par d'étroites affinités avec votre prédécesseur. Pour remplacer et pour louer Henri Bornier, il eût fallu vous inventer, si l'applaudissement du monde ne s'était pas chargé de ce soin. Nous avions perdu notre Durandal : vous nous rapportez Joyeuse. Héroïques et jumelles comme les deux épées, deux lyres s'appellent et se répondent sur le théâtre contemporain. Deux fois, la France s'y est reconnue dans l'œuvre d'un de ses fils ; sur des tons différents, *la Fille de Roland* et *Cyrano* lui faisaient réentendre son air favori, ce même air de bravoure qui sonne dans l'olifant des paladins et rit dans le fifre des cadets de Gascogne. Deux fois, la France a communié dans le même transport, soulevée au-dessus d'elle-même, rappelée à ses meilleurs instincts par deux âmes furieusement cornéliennes. Et la plus effrénée dans le sublime n'était pas celle du poète tragique : je le dis à l'honneur du poète comique, je le forcerai d'en convenir tout à l'heure.

Vous avez peint au naturel notre regretté confrère ; un portrait à la manière de Meissonier : un grand courage dans un petit homme. Je n'y ferai qu'une retouche, pour défendre le vigneron offensé. Mais il eût rugi,

Monsieur, si vous aviez douté devant lui de sa compétence en matière d'hybrides ou d'aramons. Et si vraiment il s'arrêtait dans son vignoble aux plants en bordure, c'était peut-être que ces longues rangées de ceps égaux lui rappelaient trop l'ancienne fatigue des hexamètres implacablement alignés. Pour le reste, vous l'avez fait ressemblant : candide et bon, d'une modestie touchante chez un homme promu à la dignité de poète national ; tel que nous le voyions apparaître chaque jeudi, avec la mine et l'allure d'un vieux capitaine exact au rapport, amené par l'espoir de trouver à l'ordre du jour la citation d'un haut fait. Il ne collaborait au Dictionnaire que pour les mots nobles. Combien il nous manquera, si nous arrivons jamais au mot *gloire!* Ce vocable démodé conservait pour Bornier tout le prestige d'antan. Il ne pensait pas que ce fût une rime usée, ni une creuse abstraction, le salaire idéal de ces dévouements avec quoi l'on fonde et l'on maintient les patries. Il en eût proposé de plus amples définitions, il eût réclamé de plus abondants exemples ; il aurait pu nous offrir le sien. Sa gloire lui était venue si tard qu'il en gardait un foudroiement d'apoplexie, et comme l'éblouissement craintif

d'un homme surpris au soir par une averse d'étoiles. Ne nous lassons pas de redire comment cet accident mérité lui arriva : redisons-le, ne fût-ce que pour réconforter dans leur labeur ingrat les probes travailleurs qui attendent leur récompense et sont tentés d'en désespérer.

Il atteignait, en un temps plein d'embûches, l'âge où l'on fait des tragédies ; le poète Ponsard illustrait les dernières années du roi Louis-Philippe. Une petite école, lasse du théâtre romantique, cherchait une statue à jeter dans les jambes de Victor Hugo. Ce beau feu pour le sublime raisonnable n'était qu'un feu de paille, une transition rapide vers la comédie des mœurs bourgeoises, qui allait s'emparer de notre scène avec Augier et Dumas fils. De Bornier s'imagina, — nous sommes tous ainsi, — que les seuls vrais dieux seraient toujours les dieux à la mode au printemps de sa vingtième année. Comme tant d'autres, il rêva de faire dire par Rachel des alexandrins ordonnés et magnanimes. N'était-il pas à l'Arsenal, cette caverne de poètes ? Bibliothèque publique : on le fait accroire aux provinciaux ingénus ; et il n'est pas impossible que l'un d'eux y aille parfois

demander les beaux livres qui sommeillent dans les appartements de Sully. Étonnés, réveillés de leur songe par les pas du visiteur, les surnuméraires lui offrent des épopées, les bibliothécaires des élégies : d'un geste dédaigneux et magnifique, l'administrateur lui jette... un sonnet. Bornier, retranché de son Arsenal, y fourbissait des armes redoutables : glaives gréco-romains, haches gauloises, francisques barbares.

La Providence a composé notre merveilleuse histoire avec des prévisions maternelles pour l'Odéon. Elle a réservé au drame épique le fourré mérovingien, et la lisière du carlovingien : tirés giboyeux, où les chasseurs de rimes lèvent depuis trois siècles les mêmes farouches animaux, derniers représentants de la faune tragique : un Mérovée, un Chilpéric, une Brunehaut, une Frédégonde. Les plus intrépides font débusquer Pharamond. Je veux croire, Monsieur, que vous avez appris l'histoire de France dans le seul bon auteur, dans Anquetil. Vous les aurez dénichés sur un rayon de bibliothèque provinciale, ces petits volumes vénérables, habillés de veau fauve, maniés jadis par des grands-pères vêtus de soie puce. On ouvre

le premier, on y lit la première phrase, et l'on tombe dans le ravissement : « Pharamond, élu vers l'an 420, fut le premier roi qui domina sur la totalité des peuples qui composaient la ligue ou association des Francs. S'il a été véritablement roi, si même il a existé, car on en doute, il demeura tranquille dans les limites fixées à sa nation. On croit qu'il régna huit ans. » — C'est tout. C'est de l'histoire selon Anquetil, et cela pourrait être de l'histoire selon Renan. Que de sens, que de bon sens, dans ce résumé prudent ! Et qu'il faut peu de chose aux gens d'esprit pour montrer tout celui qu'ils ont ! Avec ces documents sommaires, ils ont construit deux tragédies en cinq actes, le *Pharamond* de Cahuzac, celui de La Harpe : sans compter le copieux roman de La Calprenède.

Savons-nous beaucoup plus de la belle Aude et de Roland ? Quelques lignes d'Eginhard suffirent aux premiers trouvères pour créer le fantôme prolifique. Nous ne sommes pas sûrs qu'il ait existé ; mais nous sommes très sûrs qu'il est immortel, plus aimable et plus nécessaire dans notre histoire que beaucoup de grands hommes avérés. Légende inépuisable, toujours séduisante pour des Français. On y

trouve un amour insatisfait : il n'y a peut-être que ceux-là qui ne meurent jamais. On y trouve un héros national, et malheureux : la France aime ses fils triomphants, mais cette douce mère garde ses plus chaudes tendresses aux enfants qui lui firent un sacrifice inutile. On y trouve un traître national : personnage indispensable aux fictions de notre race inventive, affolée de mélodrame, et si peu habituée à la défaite qu'elle consent difficilement à expliquer ses revers par ses propres fautes.

Bornier eut une divination de poète, le jour où il s'avisa de donner une fille à Roland et de la faire aimer par le fils de Ganelon. C'était enchérir sur les impossibilités qui séparent Chimène de Rodrigue ; et l'on pouvait attendre du tragique de Lunel qu'il poussât l'héroïsme plus loin que Corneille. Ayant enfin rencontré le sujet de tout repos, il en fit une des pièces les mieux composées qui soient. Tous les ressorts de la fable y sont ingénieusement agencés, l'intérêt rebondit à chaque péripétie ; au troisième acte, quand il fait parler Charlemagne, voici que l'honnête ouvrier se transfigure, se hausse à la taille des plus grands ; il traduit en vers superbes des pensées

simples et fortes. Ce n'est plus le monologue des empereurs du romantisme, pantins de guignol derrière lesquels un auteur nous régale de son érudition, de ses diatribes politiques ; c'est le langage d'un maître du monde, pliant sous le poids du globe que Dieu lui mit dans la main ; c'est surtout, vous l'avez bien dit, la noblesse morale du modeste écrivain qui sort enfin dans la beauté d'un vrai chef-d'œuvre.

A l'heure où Bornier présentait timidement ce chef-d'œuvre, il y manquait la musique d'Offenbach. Devant un Charlemagne qui ne chantait pas de couplets, les bons connaisseurs du goût public reculèrent épouvantés. *La Fille de Roland* alla rejoindre dans leurs cartons des sœurs et des frères moins bien venus ; elle y dormit longtemps, — je vous prends une de vos belles images, —

Du triste et long sommeil de la graine lancée.

Le canon la réveilla. Ne me pressez pas de redire les inoubliables soirées de février 1875, et comment, après la première stupeur de l'écrasement, toutes les fiertés renaissantes tressaillirent, toutes les mains applaudirent ces vers qui entraient au plus pro-

fond des cœurs meurtris, qui en ressortaient consacrés, tout chargés de douleur, de courage et d'espoir. Lorsque Bornier vint s'asseoir à la place où vous êtes, un des nôtres, fils d'une vieille race lorraine, dit au poète le remerciement de la France : son témoignage demeure, et suffit. Pourquoi ferais-je entendre les paroles importunes d'un revenant ? Elles troubleraient de nouveaux états de conscience. En ces jours reculés, le théâtre s'emplissait d'hommes rebelles à l'arrêt du destin ; on avait réduit les corps, non les âmes ; elles ne se résignaient pas à désapprendre si vite des habitudes séculaires. Quand Bornier leur parlait de rétributions meilleures, quand il appelait le « héros nécessaire » qui allait venir, il donnait une voix à l'espérance commune et quotidienne. Chacun prêtait l'oreille, certain que la cloche d'argent ne tarderait pas à tinter. Depuis lors, la France s'est relevée. Elle est considérée, enviée, de la considération et de l'envie que l'on porte toujours aux riches ; aimée pour sa bonne grâce qui n'inquiète personne ; justement admirée dans le monde de l'esprit, où elle règne par ses savants, ses artistes, par des poètes comme vous, Monsieur. Assagie dans

un nouvel idéal, elle en exclut les aventures périlleuses ; des voix en crédit la prémunissent contre les folies des paladins légendaires ; on l'instruit à préférer un autre mysticisme, celui que le viril président d'une grande république osait appeler naguère : le mysticisme malsain de la paix. Des peuples naïfs acclament encore, ailleurs, les gestes imités de Charlemagne ; nos jeunes sages gardent leur estime raisonnable pour le roi Pharamond, « qui demeurera tranquille dans les limites fixées à sa nation, si toutefois il a existé, car on en doute ».

Laissez-moi plutôt vous rappeler d'autres représentations mémorables. Il y a neuf ans, par un beau soir de mai, qui devait être un beau matin, nous étions convoqués à la Comédie-Française. Soirée de poètes, disait le programme. Nous venions d'entendre *Le Voile* du pauvre Rodenbach, mélancolique sonneur de ces carillons de Bruges où il écoutait d'avance son propre glas. Le rideau se releva gaîment sur un décor fleuri : glycines, chèvrefeuilles, vigne vierge ; des costumes clairs, des rimes légères, gazouillées par Mlle Reichenberg, plus ingénue que jamais ; des pères de comédie selon la recette de Molière, faisant des niches

à deux jouvenceaux florianesques, romanesques : et dans tous ces riens charmants, l'essor d'une fantaisie ailée, aisée : roulades de rossignols, arrivée d'hirondelles, montée de sève dans l'aubépine en fleur... On s'enchantait : Tiens ! tiens ! du nouveau, un vrai poète ! Si d'aventure vous assistiez à cette éclosion des *Romanesques*, mon cher Coppée, vous vous êtes certainement dit : « Mais je le reconnais, cet inconnu couleur d'aurore qui s'en vient un brin de lilas aux dents : c'est mon printemps qui repasse ; c'est *le Passant* ».

Il nous revenait trois ans après avec *La Samaritaine*. Vous alliez au puits de Jacob pour y lutter, comme le Patriarche, avec l'Ange. Votre belle audace tentait la gageure où tous ont échoué : paraphraser en vers, au théâtre, la divine simplicité des Evangiles. Un jour, en quittant Naplouse, je m'étais assis sur la margelle de la citerne tarie. « Le puits est profond », lisons-nous dans le texte sacré. Curieux de s'en assurer, mes moukres y jetaient des pierres : lorsqu'elles atteignaient enfin les dalles souterraines, on eût dit de petits graviers, tant était grêle le son qui remontait de ces profondeurs. Ainsi des plus beaux vers, quand ils

osent se risquer dans l'ineffable. Tandis que nous écoutions les vôtres, si purs, si suaves, il s'en fallait de peu que le miracle nous parût possible. Vous approchiez du modèle. Ce n'était pas encore, ce ne sera jamais l'Évangile ; c'était déjà, c'était presque le Cantique des Cantiques.

Les *Romanesques* et *La Samaritaine* vous avaient classé, comme dit l'indestructible collégien qui persiste dans tout littérateur français. *La Princesse lointaine* n'était connue que des pêcheurs de perles. Il faut croire que les pêcheurs de lune sont plus nombreux : ceux-ci vous découvrirent après le coup de filet triomphal où vous rameniez cet astre avec l'homme qui en descendait. Au lendemain de Noël 1897, il naissait, le joyeux enfant ; et tous chantaient son avènement. Enthousiasme effarant : en quelques jours, vous passiez roi de la scène, empereur, Messie, poète national, et bientôt poète mondial. Pas une discordance, pas une réserve dans l'acclamation : tout Paris avait pour *Cyrano* les yeux que n'eut point l'aveugle Roxane. Comment ne s'est-il pas trouvé quelqu'un pour orchestrer la fanfare des Cadets de Gascogne ? Elle eût incontinent remplacé *La Marseillaise* dans tous les cuivres mili-

taires et civils. Les foules se ruaient à ce théâtre où une comédie qui s'achevait en drame déchaînait un rire mouillé de pleurs. La joie contagieuse gagnait les plus moroses, et jusqu'à ces confrères qui ne rient jamais devant un succès. Les foules se livraient bonnement à vous ; elles ne gâtent point leurs plaisirs par l'analyse. Les confrères, à demi consolés d'une réussite quand leur esprit de finesse en a montré les raisons, chaussaient leurs lunettes et disséquaient : Pourquoi ce bonheur insolent ? Pourquoi cette unanimité dans l'éloge ?

Pourquoi ? Parce que vous aviez fait, au matin de votre vie, les rencontres prédestinées que Bornier fit au soir de la sienne : un sujet où pouvaient briller toutes les facettes de votre fantaisie, tous les trésors de votre sensibilité ; une époque dans le passé, des circonstances dans le présent où tout servait et portait votre talent. Ce temps de Louis XIII, vous en êtes par toutes vos prédilections ; et vous y deviez préférer ce héros baroque, modèle échappé de l'atelier de Callot, délices de Tabarin et de l'hôtel de Rambouillet, digne de vaincre à Rocroy, calamiteusement noyé dans le fleuve du Tendre. Je serais étonné, Monsieur, si vous

n'aviez pas lu de bonne heure, puis adopté pour toujours le livre sans pareil, celui qui égaie les enfants, attriste les hommes, venge l'idéal qu'il semble bafouer : notre bien aimé *Don Quichotte*. Votre capitan lunatique finit comme a vécu le bon chevalier, en pourfendant tous les vilains fantômes. — « L'avis du médecin fut qu'une mélancolie secrète le tuait... Véritablement, Alonso Quixano est guéri de sa folie, et il se meurt. » — De même Cyrano. Ce que faisait pour le Cid votre grand contemporain de 1636, vous le faisiez pour Don Quichotte ; vous donniez au sublime fou de Castille une âme française, nos couleurs, nos humeurs, l'accent particulier de notre rire ; vous lui laissiez ce qu'il a d'universel et d'éternellement humain, son rêve de justice, de beauté, son défi douloureux aux réalités moins belles que ce rêve. Castillan ou Français, vous saviez qu'il se ferait reconnaître en séduisant tous les cœurs. Pour interpréter le rôle, Thalie vous donne son fils chéri, comme on eût dit dans la chambre bleue d'Arthénice ; l'artiste au nom claironnant, au masque exhilarant, incarnation vivante du génie comique, avec tout ce qu'il peut exprimer d'étincelantes malices et de

hautes ironies. Pour l'applaudir, voici que le vent changeant des réactions littéraires vous amène un public désorienté, fatigué des étrangetés et des exotismes dont on l'abreuva ; il boit avec ivresse cette eau claire de la fontaine française que vous faites ruisseler à gros bouillons.

Il s'applaudit lui-même dans votre œuvre ce public, il s'admire dans le miroir où il se voit ressemblant et embelli. Vous ne lui apportez pas une de ces nouveautés scandaleuses qui soulèvent les résistances des vieilles écoles et provoquent aux batailles ; vous lui rapportez tout ce qu'il a aimé chez les aïeux, chez les éducateurs de sa jeunesse. Fond et forme, votre *Cyrano* est l'extrait subtil où se condense le résidu de nos trois grands siècles littéraires. Nous y retrouvons nos jolies qualités, nos défauts mignons : ceux-ci nous sont parfois plus chers que celles-là. Fond de bravoure un peu fanfaronne, de galanterie extravagante, de sensibilité avec un rien de mièvrerie ; fonds et tréfonds d'esprit endiablé, primesautier, avec son cliquetis d'antithèses, ses pointes, ses pirouettes, son plumet frisé par les précieuses, panaché de gongorisme espagnol et de concettis italiens. La forme ne nous plaît pas moins :

elle caresse notre mémoire, elle y réveille tous les styles dont nous sommes imprégnés, tous les rythmes qui nous ont bercés ; il semble qu'un écho nous les renvoie, adroitement fondus dans une seule résonance, classiques et romantiques pêle-mêle ; depuis Corneille, — le Corneille de l'*Illusion comique*, — depuis Molière en ses jours de bonne humeur débridée jusqu'au Victor Hugo de Don César de Bazan. Bergeries de Racan et bouffonneries de Scarron, odes funambulesques de Banville et fêtes galantes de Verlaine, tous vos devanciers sont vos tributaires. Si bien que des pessimistes, revenus de leur premier éblouissement, manifestèrent une étrange inquiétude. — « Fasse le Ciel, murmuraient-ils, que cet extraordinaire début ne soit pas une fin : la fin de la longue fête donnée au monde par la France. On dirait un adieu dans une apothéose rétrospective : le bouquet du feu d'artifice où reparaissent en une même et dernière gerbe toutes les fusées, tous les serpentins, tous les soleils. » — Vous êtes le contraire d'un pessimiste, Monsieur ; vous nous garantiriez au besoin qu'après nous, après vous, d'autres artificiers rallumeront d'autres soleils.

La critique était déconcertée par l'opulence d'une imagination créatrice qui faisait songer aux vers du vieux Malherbe :

La mer a dans son sein moins de vagues courantes
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes.

Imagination servie par un pouvoir prodigieux d'invention verbale. Savoir et retrouver beaucoup de mots : ce don ne fait pas tout le poète mais il lui est indispensable. Les dédaigneux disent parfois : Ce ne sont que des mots ! Opposons-leur l'admirable sentence qui se prête à tant d'acceptions, même profanes : Au commencement était le Verbe. Laissons aux philosophes le soin de décider si la pensée précéda la parole ou si la parole éveilla la pensée. Pour quiconque étudie de près un grand lyrique — Victor Hugo entre tous, — cette dernière hypothèse devient une vérité d'évidence. Le vocable qu'il cherchait pour les besoins du mètre ou de la rime lui suggère des images imprévues, gracieuses, magnifiques. Posséder un riche vocabulaire, c'est participer plus largement au patrimoine où les anciens hommes accumulèrent leurs idées, leurs sentiments. Les mots ne sont-ils pas des êtres vivants, animés par les joies

et les douleurs de nos pères! Leur murmure intérieur nous donne la sensation de l'innombrable vie séculaire : bourdonnement des myriades d'insectes qui font palpiter dans la forêt l'ardent silence d'un midi de juillet. La vie des mots ! Elle ressuscitait pour nous quand Gaston Paris gouvernait ce peuple dont il savait tous les secrets. Vous avez bien sujet de le regretter, celui qui se faisait une fête d'être à vos côtés aujourd'hui : il vous aimait, Monsieur, et ce noble cœur n'aimait pas à demi.

Le triomphe de *Cyrano* vous condamnait aux dures servitudes de la célébrité. Les critiques étudiaient les procédés de l'artiste ; les femmes voulaient connaître l'homme. Contentons-les. Je ne sais si la vie de Bornier se pourrait mettre en un roman de la Bibliothèque Rose ; mais je sais qu'en le disant, vous définissiez ma tâche, bien plus que la vôtre.

La mer elle-même devait être rose, telle que la colorent certains levers de soleil, le jour où Notre-Dame de la Garde fit une grâce insigne à sa bonne ville de Marseille. Vous y naissiez. Naître à Marseille, premier bonheur ; complété par un second, celui de grandir dans

une famille de poètes et de musiciens. Une grand'mère y avait apporté cette goutte de sang espagnol qu'on retrouve aux origines de notre littérature héroïque. Deux générations de musiciens avaient fait la maison sonore et harmonieuse. Votre oncle, dilettante fervent, composait des oratorios ; votre père... vous montrait les mauvais exemples : il traduisait Catulle, et ne savait compter alors que les pieds de ses vers. Oh ! je peux le dire sans perdre de réputation ces deux hommes éminents : ils se sont corrigés, ils marchent aujourd'hui parmi nos économistes et nos financiers. Leur demeure était accueillante aux écrivains, aux artistes. Vous vous rappelez l'un de ces familiers, haute silhouette maigre, voix fluette et spirituelle ; vous aussi vous avez joué sur les genoux de mon cher maître, Armand de Pontmartin : donnons ensemble un souvenir respectueux au vieil ami qui eût dû nous précéder dans cette compagnie. Votre père vous dédiait les plus aimables poèmes de ses *Sentiers unis*. Il justifiait d'avance mon dire :

> Souviens-toi que ta vie eut un rose matin.

et il anticipait sur les glossateurs futurs, lors-

qu'il admirait dans le gazouillement de son bébé

> Des mots qu'il façonne à sa guise,
> Des diminutifs inédits,
> Une petite langue exquise,
> Un vrai jargon de Paradis.

Il ne vous initia que plus tard, j'imagine, aux élégies enflammées de son Catulle, aux furieux appels d'amour que cet intéressant poitrinaire adressait à sa Lesbie. Il vous apprit d'abord à aimer le beau, le bien. Il n'écrit plus de vers ; et pourtant, père et fils, vous collaborez tous deux à la même œuvre. Notre confrère Eugène Rostand est devenu l'apôtre de la mutualité, il a voué sa vie au développement du Crédit agricole, à l'amélioration des logements ouvriers ; l'un des premiers en France, il a eu cette idée féconde : faire travailler les fonds des Caisses d'épargne, l'argent du peuple, au profit du peuple ; employer cet argent social à construire des maisons où les plus pauvres trouveraient un foyer décent. Notre confrère Edmond Rostand bâtit des palais spirituels où ce même peuple vient s'égayer honnêtement ; il puise dans le trésor national, dans l'épargne litté-

raire d'un long passé, de quoi reverser sur tous les nobles et saines joies de l'esprit. Le père loge les corps, le fils les âmes.

On parle de vos succès au lycée de Marseille, puis au collège Stanislas, où le succès n'était pas encore un crime d'État. Je ne vous vois pas bien déguisé en bon élève ; j'en crois plus volontiers ceux qui nous dépeignent un enfant songeur, grand chasseur de papillons, sujet à oublier la classe sur un lit d'herbe en contemplant un grillon ou une abeille. Vous remportiez cependant à l'Académie de Marseille le prix d'éloquence fondé par le maréchal de Villars. Un éloge d'Honoré d'Urfé : c'était votre affaire ! D'Urfé, *l'Astrée*, déjà : Cyrano vous guettait sur les rives de Lignon. On prétend que vous avez fréquenté l'École de Droit. Là, je ne vous vois pas du tout. On vous calomnie. Vous étiez à côté, sous les arbres versifères du Luxembourg, à la fontaine de Médicis. Comme il est dit au *Roman de la Rose*,

Il musa tant à la fontaine
Qu'il ama son umbre demaine,

et qu'il y composa son premier volume de poésies, *les Musardises*. Musardises, mignardises,

où une pièce révèle déjà le poète de haut vol : cette poignante évocation du mort désolé dans sa tombe, quand la veuve qui lui apportait des fleurs vient moins fréquemment, ne revient plus.

Oh ! tourments ignorés des morts que l'on délaisse !
. . . .
Combien, si l'on venait regarder sous la pierre,
Combien dans le linceul ne seraient plus drapés
Et qu'on retrouverait avec les poings crispés !

Est-il besoin d'ajouter qu'une bonne moitié de ce premier volume s'intitule : *le Livre de l'Aimée* ? Les vieilles fées avaient jonché votre berceau de petits bonheurs : voici venir la jeune fée, qui les métamorphose en grand bonheur. Toujours comme Bornier, des comédies de paravent vous rapprochent d'elle : première récompense de votre passion précoce pour le théâtre. La fée doit faire des vers : c'est la dot qu'on exige, dans cette invraisemblable maison de financiers où l'on ne prise que les poètes. Elle en fait, de charmants ; et je devine pourquoi vous avez posé de bon matin votre candidature à l'Académie : on nous fera peut-être le plaisir de nous rapporter des *Pipeaux* : vous voulez avoir celui de les recouronner avec nous.

Ensuite... ensuite plus rien, et tout. Votre biographie intime s'arrête ici, courte et bonne. Vous venez d'avoir vingt-cinq ans, l'âge où il est permis d'être législateur, même au Parnasse. Ensuite, c'est la notoriété, avec *les Romanesques* ; c'est la gloire, avec *Cyrano*, avec *l'Aiglon*. Car le sire de Bergerac récidivait bientôt, ayant troqué son feutre empanaché contre le bonnet à poil d'un grognard de l'Empire. Cyrano se nommait dans cet avatar Séraphin Flambeau ; il gardait même cœur, même esprit, même séduction d'héroïsme jovial. Une seconde fois, votre verve millionnaire nous étourdissait par ses prodigalités de saillies, d'images, d'inventions ingénieuses. Sous cette envolée d'ailes bruissantes et chatoyantes, nous pensions au mot de Photine, dans *la Samaritaine* :

Et son geste est celui d'ouvrir une volière.

L'Aiglon en sortait ; comme dans *La Samaritaine*, nous admirions la fière vaillance qui vous pousse à tenter l'impossible. Le Roi de Rome, c'est le Prince lointain ; un reflet dans un mirage. Le cadre d'une épopée écrase cette pâle figure d'élégie. Les historiens, les poètes, sont invinciblement attirés par un sujet qui

promet tant ; ils l'attaquent, s'y désespèrent : de près, le sujet se dérobe. On ne crée pas un être vivant avec l'ombre d'un géant. Ah ! si l'Aiglon était le fils de Charlemagne, nous croirions sur votre parole à toutes les aventures qu'il vous plaira de lui prêter. Mais il est trop proche de nous : la légende ne se cristallise pas si vite. Elle veut le recul, la patiente collaboration des siècles. Vous avez mis sur cette tête découronnée un diadème merveilleusement ciselé : il y manquait la patine du temps, créatrice de notre illusion. Deux mille ans : c'est le moins qu'il faille à une tiare pour que nous en soyons vraiment coiffés. Tout le monde n'est pas comme

> ...... ce jeune homme nommé
> Mardoche, qui vivait nuit et jour enfermé.
>
> . . . .
>
> Il n'avait vu ni Kean, ni Bonaparte, ni
> Monsieur de Metternich.

Des spectateurs de l'*Aiglon*, vieillards fabuleux, avaient vu Monsieur de Metternich, en chair et en os ; lui, ou d'autres contemporains simulés sur la scène. Moi qui vous parle, le hasard m'a fait vivre très près du comte Prokesch-Osten. Il fut à Constantinople le dernier

ambassadeur d'Autriche qui porta ce beau titre d'internonce. Il ne tarissait pas sur sa longue carrière en Orient, il nous contait ses souvenirs : la bataille de Navarin, l'indépendance grecque, l'Égypte de Mehemet-Ali. Nous faisions des prodiges d'astuce pour l'amener à parler du duc de Reichstadt : rien. Il ne semblait pas que cet incident eût marqué dans sa vie. Prokesch prit sa retraite. L'année suivante je traversais Paris. J'entre dans un restaurant, j'aperçois la belle tête de l'internonce, auréolée de cheveux blancs et d'une barbe vénérable de vieux pacha. Il dînait avec une dame de compagnie. Je vais lui demander ses commissions pour Constantinople. Il se lève, met ses deux mains sur mes épaules, et d'une voix forte : « Mon enfant, vous allez revoir notre cher Bosphore : emportez-y ma bénédiction ». Vous voyez mon personnage un peu embarrassé sous cette bénédiction solennelle, dans la salle d'un restaurant parisien. En vérité, Monsieur, puis-je l'accepter comme un héros mythique, un pair de la Table-Ronde, l'excellent homme qui me bénissait hier, à une petite table, chez Voisin ?

Hier... c'est-à-dire il y a trente ans. Vous reprenez ici vos avantages, vous vous

écriez : Mais ce sont des temps préhistoriques! L'imagination du poète a toute licence de les peupler à sa guise! — Et vous avez raison, la jeunesse ayant toujours raison. Aimable fossoyeuse qui marche sur les tombes en portant des berceaux, la jeunesse a mission de détruire derrière elle la vie qu'elle crée en avant. Pour nos arrière-neveux, lorsque Napoléon prendra dans la nuit les contours indistincts d'un Charlemagne, vous serez peut-être le Théroulde d'un autre Roland. Vous aurez semé la graine d'où sortira la fleur de la Légende.

En croyant à des fleurs souvent on les fait naître.

C'est la princesse lointaine qui l'a dit : elle ne dit rien par quoi je ne sois persuadé. Vous pensiez que je l'oubliais, l'enchanteresse. Non, Monsieur. J'oubliais l'ordre naturel de vos ouvrages pour mettre à part le plus surnaturel. J'ai suivi la foule sur les places publiques où elle vous faisait cortège; ouvrez-nous un instant le sanctuaire où vos fidèles vont adorer Mélissinde.

Un je ne sais quoi de secret
Rend sa grâce unique, et bien sienne;
Grâce de Sainte qui serait
En même temps Magicienne.

Ses airs sont doux et persifleurs,
Et son charme a mille ressources ;
Ses attitudes sont de fleurs,
Ses intonations de sources.

Telle en son bizarre joli
De Française un peu Moabite,
Mélissinde de Tripoli
Dans un grand palais clair habite.

Oui, c'est bien cela : toute la magie d'Orient,

Le parfum voyageur des myrtes d'outre-mer,

qui nous vient sur les flots avec cette fille de Bérénice ; toute la douceur de France, dans ces vers où il semble qu'Antiochus soupire encore pour la reine de Palestine :

..... une odeur langoureuse et moresque,
Témoignage léger par vos voiles laissé,
Pareille à cette odeur qui lorsqu'avait passé
Cléopâtre, devait longtemps embaumer Tarse...

Toute la foi du moyen âge, et, comme on disait alors, les « enfances » d'une poésie naïve et subtile ; gracieux badinages qui sont une vérité de plus dans la peinture de vos pèlerins d'amour. Où l'avez-vous entrevue, votre

princesse, belle comme les lys qui fleurissent sous ses pieds, femme par toutes ses faiblesses, par son dévouement, par sa grandeur dans l'expiation et « l'oubli de soi-même »? Ah! commes nous les comprenons, ces matelots qui peinent sur les rames, bravent les tempêtes, souffrent faim et soif pour arriver jusqu'à la vision créée par leur rêve! S'ils périssent en route, Dieu leur fera miséricorde aussi large qu'à des croisés du saint Tombeau : ils en ont l'assurance du frère Trophime, ce bon capelan de nos vieux fabliaux.

Poème capital dans votre œuvre ; il la contient en germe et la résume d'avance. Joffroy Rudel, Bertrand d'Allamanon, s'appelleront plus tard Cyrano, Séraphin Flambeau ; ils seront toujours le même homme, héroïque, épris d'un idéal surhumain ; ils magnifieront la même idée, conclusion obstinée de toutes vos créations symboliques : la suprême beauté se marie au suprême mérite dans la vertu du sacrifice. Plus tard, la même exaltation chevaleresque se dissimulera sous les grelots du rire ; des auditeurs plus nombreux vous remercieront de les avoir divertis. Mais lors même que le poète ne nous eût donné ni Cyrano ni Flambeau, les

compagnons partis sur la nef de Rudel nous l'auraient fait connaître dans ce qu'il y a de meilleur ; et nous eussions dit avec justice, nous aussi :

.....n'ayant à souhaiter plus rien,
Merci, Seigneur! Merci, Mélissinde! — Combien,
Moins heureux, épuisés d'une poursuite vaine,
Meurent sans avoir vu leur Princesse lointaine!...

Comme vous, j'avais grande envie d'innover dans mon discours. Si je m'étais écouté, je ne vous aurais pas répondu en prose ; pas davantage en vers : j'aurais redit beaucoup des vôtres, ceux de la mélodieuse Princesse. Je les dis mal : j'aurais dû céder ma place à celle qui les dit bien. Mieux que toutes mes paroles, ils eussent justifié votre présence ici. Que ne doit-on pas à l'homme qui fit chanter son âme dans le sortilège de ces syllabes?

D'aucuns vous reprochent un bonheur trop constant. La malignité voudrait y mordre ; un moment de réflexion la décourage. Pour peu qu'elle regarde attentivement dans votre œuvre elle est obligée de s'avouer cette vérité désolante : il est parfaitement juste que vous soyez parfaitement heureux. Vous n'avez fait que du bien. En louant la retenue de Bornier dans ses

écrits, vous caractérisiez les vôtres : comme lui, vous avez prévu la rencontre de vos livres et de vos enfants. Mais votre honnête réserve est plus méritoire que la sienne : les sujets et le genre où vagabonde votre imaginative offrent des tentations épargnées à la tragédie. Quel singulier phénomène êtes-vous donc, Monsieur ? Vous remplissez les théâtres ; et vous dédaignez les ingrédients que l'on croit nécessaires à la prospérité de cette industrie. S'il n'y avait que vous, les censeurs mourraient de faim près des caissiers qui s'enrichissent. Pas une scène dans vos comédies dont une jeune fille puisse s'effaroucher ; la mère y mène de confiance ses enfants : ils ne recevront dans un éclat de rire que des leçons de courage, de beauté morale, d'humaine pitié. Et ce n'est pas chez vous le résultat d'une surveillance rigide ; c'est, nous le sentons bien, l'effet d'une complexion saine autant que riche. Pareil à la voix de Mélissinde, votre talent garde « une intonation de source », naturellement pure comme le cristal.

Revenons en terminant à l'autre singularité, non moins rare, qui achève le parallèle entre vous et votre prédécesseur. Vous aurez fourni tous deux une démonstration consolante.

On dit, et les événements en font la preuve, qu'il est très malaisé d'émouvoir ce pays de France. La plupart de ceux qui le disent avec chagrin voudraient qu'il prît feu pour leurs doctrines, leurs passions, leurs intérêts. Ces astrologues lui promettent tous la lune, telle que chacun d'eux la voit dans sa lunette. Peines perdues ; ils ont beau crier, se démener, la France reste sourde, indifférente ; elle ne veut prendre avec personne ce que les dames appelaient, dans la langue discrète d'autrefois, les derniers engagements. Pour qui donc s'émeut-elle ? A qui se donne-t-elle sans réserves ? — A des poètes ; à des montreurs d'idéal qui ne lui promettent rien, qui lui demandent de regarder en arrière les vertus des aïeux et d'y chercher des exemples d'héroïsme. Vous l'avez dit, Monsieur,

On finit par aimer tout ce vers quoi l'on rame.

Les actes héroïques sont en puissance dans les âmes qui vibrent à vos chants. C'est pourquoi vos pareils peuvent seuls prétendre à la vraie popularité, au pouvoir absolu sur les cœurs. Seuls, ils savent le secret de réveiller l'enthousiasme que l'on croit mort, parce qu'il

se glace quand on veut l'égarer sur les disputes de Byzance, sur les ambitions de Lilliput. Honorons la Poésie : cette Princesse lointaine ne nous trompera jamais. Sur le cercueil triomphal d'Hugo, sur les théâtres où nos ovations allaient chercher un Bornier, un Rostand, la France saluait ses représentants naturels, ceux qu'on n'élit pas et qu'un décret d'en haut nous impose : ils gardent dans leur génie, comme en un reliquaire, la grande image de nous-mêmes qu'ils dévoilent aux jours d'affaissement, la radieuse figure qui fut la nôtre dans le passé, comme elle doit l'être encore dans l'avenir.

Ce n'est pas ici que l'on prendrait ombrage de cette prééminence des poètes : nous en sommes heureux et fiers ; nous associons dans un même remerciement le vieux confrère disparu, le jeune confrère à qui nous souhaitons la bienvenue.

DISCOURS

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES

DE

M. JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE VENDREDI 6 OCTOBRE 1905

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Cher José-Maria ! Déjà ! Éteint à jamais sous ces choses noires, le plus riche rayonnement de vie que j'aie connu ! Est-il possible que nous ne l'entendions plus, la lyre naturelle ? Est-il juste que vous entriez dans votre repos, si je l'ose dire, comme un larron du bien commun, qui emporte avec lui les meilleurs lambeaux de notre jeunesse, les nobles émotions et les joies radieuses dont vous l'aviez embellie ? Nuit soudaine sur ces chemins d'autrefois où vous nous conduisiez, toujours ensoleillé, empanaché, séduisant de bonté, de loyauté, de franchise.

Pardonnez ces révoltes puériles, rébellion de l'enfant contre l'inexplicable phénomène qui lui broie le cœur. Oui, la mort vous

a pris comme vous preniez les créatures de vos rêves, elle a fait son épouvantable chef-d'œuvre comme vous faisiez les vôtres : du même geste bref et souverain. Un bruissement d'ailes, un cri tragique, l'éclair d'une puissance qui passe : voilà comment vous ravissiez nos âmes, et comment la mort a ravi la vôtre.

J'apporte l'adieu de l'Académie au glorieux filleul que j'étais si fier d'y introduire il y a dix ans. Il était notre orgueil et notre gaîté : le tumultueux confrère dont la chaude parole amusait, déridait les plus sévères. L'instant d'après, nous regardions avec un respect songeur notre enfant gâté : en lui nous apparaissait l'homme rare et enviable entre tous, le prédestiné dont on est certain qu'il possédera l'immortalité.

Il nous était venu de loin, par des voies qui déconcertent tous nos pauvres efforts, lorsque nous voulons tracer des règles au génie, à sa formation, à ses divers emplois. Espagnol des îles Caraïbes, il est venu du Nouveau Monde pour maîtriser notre vieille langue. Le pouvoir qu'il prit sur elle lui fut donné par le hasard d'une entrée à l'École des Chartes. Là, il apprit à peser les mots, à connaître le titre,

le coin et la fleur de ces médailles, à en aimer la vertu mystérieuse. Là, il étudia les sources obscures de l'histoire ; et quand lui vint ensuite l'éblouissement du visionnaire devant le drame universel des temps, il put le traduire en des miniatures véridiques et colorées comme celles des vieux livres d'heures. Il avait la science exacte avec le sentiment poétique de l'histoire. Lui aussi, il allait faire sa *Légende des siècles*. Si l'autre est pathétique et colossale, semblable aux frises des temples de Pergame où combattent des personnages surhumains, celle de Heredia n'est ni moins belle ni moins nombreuse dans le raccourci de ses figurines tanagréennes ; elle modèle avec autant de relief et plus de justesse la vraie physionomie des pays et des peuples. Admirable don de divination chez le poète ! Ses yeux charnels n'avaient jamais vu la Grèce, ni l'Italie ; et pourtant, il fut Grec et Latin tour à tour, jusque dans les moelles. Nul n'a mieux dépeint les terres divines, nul ne les a senties comme lui avec l'âme ressuscitée de leurs anciens habitants. Dans les plaines de l'Attique ou du Latium, à Rome ou à Syracuse, quand le voyageur cherche l'expression définitive de son émotion, ce n'est

pas une phrase des auteurs classiques, c'est un vers de Heredia qui vient d'abord sur ses lèvres : ce vers embrasse tout le paysage, reflète toute la clarté du ciel, épuise l'immensité de la mer.

La traduction de la *Véridique Histoire* de Bernal Diaz fut son début devant un public restreint. Tour de force incomparable : avec un tact judicieux dans la prodigalité des richesses verbales, il écrit une langue contemporaine à la fois de l'original castillan du XVI[e] siècle et des lecteurs français du XIX[e]. L'instrument est forgé pour les sonnets. Ils naissent lentement, à de longs intervalles, mûris par un travail chaque jour plus exigeant. Avant de se résoudre à les écrire, il les rugissait vingt fois dans nos réunions de jeunesse ; plus tard, il venait les réciter à nos foyers. Quelle joie, lorsqu'il en apportait un nouveau ! Nous les savions tous par cœur, nous lui arrachions la feuille où sa large écriture daignait enfin les buriner. Son indolence ne cherchait pas d'autres succès que les applaudissements enthousiastes d'un cercle d'amis. Mais le cercle s'étendait peu à peu. Comme ce Lamartine qu'il a magnifiquement loué, notre poète était célèbre avant d'être imprimé ; il fut fameux le lendemain du jour

où nous le contraignîmes à publier le volume des *Trophées*. Un an après, l'Académie l'appelait.

« Pour un petit livre ! » disaient ceux qui ne savent pas qu'on peut être très grand avec un seul petit livre. Et les envieux ajoutaient : « Il ne pourra point parler en prose, il ne va proférer que de vains mots ! » Le discours du récipiendaire reste mémorable : autant d'idées que de phrases, idées justes et profondes du clairvoyant historien qui doublait le poète imaginatif. On acclama le merveilleux prosateur. Il se rassit, il se tut. Depuis lors, à l'exception d'un autre discours, rien ou presque rien. — Il y avait deux hommes en lui : le gai compagnon, primesautier, exubérant dans le commerce ordinaire de la vie, volcan toujours en éruption de pensées et d'images ; devant son papier, l'écrivain redevenait un fier seigneur espagnol, avare de ses sentiments et de ses mots, taciturne et stérile en apparence, tourmenté qu'il était par le souci d'une impossible perfection. On le sollicitait d'employer cette richesse improductive : tout au moins dans le grand champ de travail de notre temps, le journalisme. Les instances de l'amitié lui arra-

chèrent un jour la promesse d'une collaboration aux *Débats* : il donna trois articles remarquables ; puis il s'esquiva. Nous demandions à ce millionnaire du style la monnaie indispensable aux échanges quotidiens du journalisme : il n'avait sur lui que de l'or.

Comment il le ciselait, avec quelle habileté suprême il y sertissait les pierres précieuses, on l'a dit assez, on l'a presque trop dit, à mon sens : je crains parfois qu'en y insistant on ne veuille borner là son mérite. Ah ! ne laissons pas dire ici, devant le mort, à l'heure où il passe cette porte de vérité derrière laquelle s'évanouissent les mensonges littéraires, — ne laissons pas dire que la seule industrie des beaux mots lui conféra son ascendant sur nos cœurs. Si bien décorés qu'ils soient, les vases vides ne nous abreuvent pas : on les entend vite qui sonnent le creux. Tout au fond des coupes de beauté que ce poète nous offrait, une âme bouillonnait : l'âme de l'univers, l'âme des générations qui s'y sont succédé.

Il nous avait révélé sa conception de la poésie, dans son discours à l'Académie : une « idéalisation naturelle ou volontaire des sentiments généraux », une « pudeur profonde »

des sentiments individuels chez le poète, qui est « d'autant plus vraiment et largement humain qu'il est plus impersonnel ». — A part quelques amusettes, quelques jeux d'imagination, toute son œuvre baigne dans une mélancolie hautaine. Sur les paysages, sur les figures qu'il dessine, on retrouve parfois les larmes discrètes de son maître Virgile ; parfois, mais le plus souvent, sa voix répond comme un écho moderne à la voix stoïque de Lucrèce. Le thème habituel du tercet où s'achèvent ses petits poèmes, c'est l'écoulement incessant de toutes choses, la fuite du temps meurtrier à travers les ruines qu'il laisse sur la terre et dans les cœurs. Regardez de près son livre, d'une composition si méditée : l'inspiration générale en est précisée par le choix du sonnet liminaire et du sonnet final, le Temple en ruine, le marbre brisé. Dans la conque marine, il reconnaît sa propre âme, devenue une prison sonore où gémit le refrain de la mer. Avec Michel-Ange, il songe que tout meurt et que le rêve ment. Dans ses épigrammes antiques, l'amour n'apparaît que frissonnant sous l'aile noire de la Mort. Dès qu'il chante, cet homme dont la causerie familière était si gaie redevient

sérieux, souvent funèbre ; comme son Espagne, il est sombre de cœur dans l'ardente lumière. Pour le pleurer aujourd'hui, il suffirait de dresser autour de ce cercueil quelques-uns de ses grands vers, longs et lugubres, comme de hauts cyprès. Mieux que toutes nos paroles, avec la rigide beauté des pleureurs de marbre rangés autour des tombeaux gothiques, ils mèneraient le deuil de leur père qui va labourer des champs d'ombre.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais,
L'inexorable Erèbe et la nuit ténébreuse.

Ces nénies des anciens l'obsédaient ; et tout à l'heure, quand notre maternelle Église jettera sur lui la vieille lamentation humaine de ses hymnes, nous croirons entendre encore, parmi les proses latines, d'autres grands vers tristes qui semblent faits, comme ces proses, pour se marier éternellement aux graves sanglots des orgues.

Adieu, ami. Recevez le dernier salut de cette Compagnie que vous aimiez, qui vous aimait ; salut respectueux qu'elle adresse aussi à ceux que vous abandonnez, à toute cette

famille où il semble qu'on ne puisse naître ni entrer sans être marqué des signes contagieux du talent. Allez rejoindre par les ombres myrteux votre grand aïeul Ronsard. Allez dormir dans notre terre de France. Elle vous a conquis, elle gardera fidèlement sa glorieuse conquête. Elle donnera un démenti à celui de vos poèmes où vous disiez qu'un vil lierre suffit à disjoindre un trophée. Aussi longtemps qu'il y aura une langue française, et que l'on fera des anthologies avec les chefs-d'œuvre de cette langue, des hommes liront vos sonnets. Votre génie les exaltera, comme il fit de nous, dans les visions de la pure beauté ; il les touchera par la mâle tristesse de sa plainte sourde, berceuse de l'immuable sort que vous leur assignez : désirer, passer, mourir.

RÉPONSE AU DISCOURS

DE

M. MAURICE BARRÈS

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU JEUDI 17 JANVIER 1907

MAURICE BARRÈS

Monsieur,

Avant de vous faire accueil au nom de cette Compagnie, souffrez que je donne un moment à nos regrets ; le temps viendra trop vite où vous évoquerez à votre tour de chères ombres sur ces bancs. Je vous souhaite que ce ne soient point celles des filleuls que vous aurez eu la joie et l'honneur d'y amener. — Gaston Paris, Heredia, Sorel, Brunetière... La hache du noir bûcheron m'environne.

C'était hier, au compte de ma mémoire : un homme se levait à la place où vous êtes, un conquérant : grave et somptueux, autant que le fut jamais amiral de Castille lisant une harangue dans l'assemblée des Caciques. Sur ses robustes épaules, l'habit académique de Leconte de

Lisle semblait un justaucorps de bataille ; à son flanc, notre fragile épée prenait de l'envergure, c'était l'estoc battu par Julian del Rey, le prince de la forge. Fièrement campé sur ces gradins pris d'assaut, le triomphateur n'y ressentait nul trouble de son aventure ; le grand enfant s'amusait de l'alexandrin qu'il voulait glisser dans son discours, rien qu'en nommant son prédécesseur : Louis Charles Jean Robert de Mazade-Percin.

L'ami qui l'assistait ne pouvait se défendre d'une inquiétude. N'allait-on pas sourire dans la salle, aux sonneries de ce clairon tumultueux et bégayant? Combien de gens avions-nous vus déçus, à une première audition de ses vers, par le marteleur de syllabes qui buttait sur l'hémistiche, hésitait, se cabrait devant la rime, comme si l'esprit cherchait encore cette rebelle, et soudain l'étreignait avec un rugissement de victoire ! L'accoutumance aidant, on raffolait de l'originale diction ; récités par une autre bouche, les sonnets nous paraissaient vidés d'une moitié de leur magnificence. Mais pour dire de la prose, ici, à l'Académie !

Reportons-nous à l'époque. Ce favori des dieux tombait chez nous du Parnasse à la façon

d'un météore. Il y avait dans la jeune gloire de Heredia un air de défi insolent aux conditions de notre temps ; elle s'était faite comme se faisaient les gloires des âges héroïques, avant Gutenberg ; par communication orale, dans quelques cénacles d'initiés ; d'autant plus chère à ces enthousiastes qu'elle était leur création, mais trop hâtive et singulière pour le grand public. Français de la veille, et de la veille célèbre, le candidat exotique avait à peine figuré sur le tableau d'avancement où la presse nous prépare de longue main nos admirations. Parmi nos anciens confrères, plus d'un était pris de court. Le livre des *Trophées*, imprimé l'année précédente, n'avait pas encore pénétré dans les studieux cabinets où l'on relit plus qu'on ne lit. « Quelle gageure ! disaient les récalcitrants : d'où nous amenez-vous cet Espagnol et son tintamarre de rimes caraïbes ? » L'ardeur de notre foi avait vaincu leurs résistances. Au moment de voter, comme je suppliais un vénérable confrère d'écrire sur son bulletin le nom de José-Maria de Heredia, il me pria d'épeler pour lui un nom si surprenant. L'épreuve solennelle du discours donnerait-elle une revanche aux défiants, aux sceptiques ?

Le récipiendaire n'avait pas parlé cinq minutes que j'étais pleinement rassuré. Conquise par « la joyeuse émotion physique », — on ne dira pas mieux ni plus juste, — qui rayonnait de ce foyer de vie, l'assistance écoutait avec ravissement le plus intelligent éloge qu'on eût jamais fait de Lamartine. Révélation pour beaucoup, cette raison intuitive qui se mariait au lyrisme poétique. Lorsqu'il se rassit, Heredia était investi, comme vous venez de l'être, Monsieur : l'applaudissement d'une élite confirmait le nouveau venu dans la place qu'il avait faite sienne par un témoignage péremptoire de son talent. Il ne lui manquait encore que la ratification, par quelques-uns de ses électeurs, du vote de complaisance qu'ils avaient rendu. Ils lurent *les Trophées ;* et ces bons humanistes reconnurent dans leur jeune confrère ce qu'ils estimaient le plus, un Ancien, un Latin authentique, fils de Virgile, petit-fils de Lucrèce.

Vous l'avez montré dans une investigation dont il eût aimé l'exacte et sobre précision. Combien je vous sais gré d'élargir la mince louange de ceux qui pensent avoir tout dit, quand ils le proclament un merveilleux cise-

leur du vers! Eh! sans doute, ce joaillier avait atteint la perfection de son art; je crois même qu'il s'abusait sur le pouvoir de cette perfection technique, lorsqu'il la jugeait suffisante pour porter sa gloire. Entendait-il lui-même dans son œuvre l'écho qu'elle nous renvoie d'abord, l'immense rumeur séculaire qui fait de ces petits poèmes une épopée où passent toutes les aspirations primordiales de l'humanité? C'est une question que je n'oserais pas trancher. Auprès de l'exubérant créole, tandis qu'il nous réjouissait par ses saillies truculentes, on était tenté de sourire à le voir si puérilement amusé par la chasse des vocables rares, comme un enfant à la poursuite des beaux papillons; on se demandait alors s'il n'y aurait pas une part de vérité dans l'idée que les anciens se faisaient du poète, du *vates*, faible mortel habité par un dieu, lyre vibrante d'harmonies qu'elle n'a point créées, porte-voix d'un Verbe antérieur et supérieur à l'individu qui nous le transmet.

Peut-être fallait-il faire crédit à Heredia d'une mystérieuse faculté de dédoublement: le jovial compagnon disparaissait quand le poète officiait: il revêtait alors la gravité du

prêtre qui monte à l'autel ; sérieux, souvent funèbre dans son chant, et, comme son Espagne, sombre de cœur dans une ardente lumière. Se pourrait-il qu'elle n'eût pas été consciente de toute son amplitude, la pensée qui définissait si justement la poésie : « Une idéalisation naturelle ou volontaire de tous les sentiments généraux ? » N'a-t-il point voulu marquer la mélancolie hautaine de ses *Trophées*, lorsque son choix délibéré les encadrait entre ce sonnet liminaire et ce sonnet final, le *Temple en ruines*, le *Marbre brisé?* Rappelons-nous aussi la *Conque*, l'un des rares poèmes qui ne soient pas strictement impersonnels : comme l'Océan lointain continue de bruire dans le coquillage que sa retraite abandonna sur la grève, les générations disparues prolongent leur murmure dans l'âme du poète :

> Mon âme est devenue une prison sonore ;
> Et comme en tes replis pleure et soupire encore
> La plainte du refrain de l'ancienne clameur.

Ce visionnaire s'est fait, avec une plasticité dont il n'y a peut-être pas d'autre exemple, concitoyen des hommes de tous les temps et de tous les pays. Citoyen de l'antique

Rome, d'abord, et plus tard de l'Italie renaissante ; comme Sabinula l'exilée, il semble que le regret du sol latin l'assiège ; et c'est à peine s'il avait entrevu l'Italie ! Hellène, hôte familier et confident des laboureurs, des bergers de l'Othrys : et il n'avait jamais vu la Grèce ! Vous qui l'avez parcourue, Monsieur, vous avez vite discerné combien fausse était la prétendue couleur locale des romantiques, combien froide et scolaire celle d'un Leconte de Lisle. Mais si les vers de Heredia bruissaient dans votre mémoire, sous les pins de la montagne ou parmi les lauriers-roses des fleuves arides, vous y avez certainement admiré l'accent natif qui manquait à tous les autres. Il a pénétré le génie des peuples qui vécurent au Latium et dans l'Attique ; il connaît les émois, les terreurs, les limites spirituelles de ces anciens hommes, et comment s'exprimait, tragique ou sereine, leur résignation devant ces limites, la conscience qu'ils avaient d'une décevance perpétuelle du Désir, artisan involontaire des œuvres de la Mort.

Sa poésie omnisciente devient la trompette du jugement — *tuba mirum spargens sonum* — lorsqu'elle rassemble les siècles pour leur

arracher un témoignage général sur l'invariable condition humaine. Il ne se fût jamais rendu, Monsieur, à la théorie que vous professez avec une modestie excessive. S'il faut vous en croire, vous seriez réfractaire aux émotions ressenties par vos devanciers des autres âges et vos frères des autres races ; tout sentiment vous laisserait froid qui ne fut point élaboré au cœur de votre province natale. Il n'est pas besoin de posséder le ton divinatoire des poètes pour penser avec l'un d'eux que rien d'humain ne nous est étranger. Une plainte de Job ou de David, un vers de Virgile ou de Dante demeurent encore les plus sûrs interprètes de nos passions, de nos troubles, de nos détresses intimes ; j'y reconnais ce qu'il y a de permanent dans ma sensibilité moderne et française ; beaucoup mieux que je ne la retrouve dans telle rédaction d'un compatriote, imprimée d'hier, à Paris, et parfois plus lointaine, plus étrangère pour moi que les imaginations d'un moraliste canaque ou d'un philosophe thibétain.

Ceux-ci n'eussent point déconcerté notre ami. Partout il était chez lui ; en Orient, aussi bien que dans ses Amériques ; sur la mer de Sicile, comme sur la mer de Bretagne. Vous

ne lui accordez pas sans quelques restrictions le sens des grâces purement françaises : vous vous demandez si certaines harmonies secrètes de notre sol avaient toute leur résonance dans cette âme acclimatée. Pour faire l'épreuve, prenons le diapason au centre vital où la nationalité se réfugiait, quand les envahisseurs mutilaient tous les autres membres : « la blonde Loire » y baigne des paysages composés selon notre goût, des pierres assemblées par nos maîtres architectes ; elle adoucit dans les veines de ses riverains un sang subtil et généreux. Là, au zénith de notre ciel, apparurent les plus claires étoiles de notre Pléiade. Qui donc a mieux compris et continué ces poètes que leur frère venu des Antilles ? Ne retrouvons-nous pas leurs façons de sentir et leur langage dans le Discours à la louange de Du Bellay, dans les sonnets où nous respirons l'arome des jardins de Bourgueil, la douceur angevine de la belle Viole ?

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive son front plie,
La violette en fleur se fanera demain.

On connaît la suite : je voudrais que l'on me dise en quoi cette adorable élégie est moins nôtre que la chanson du vanneur de blé.

Il y aura toujours des miracles qui dérégleront le cours raisonnable des choses, tel que nos idées préconçues voudraient le fixer. C'en est un que le fils de don Domingo de Heredia soit devenu l'égal des plus purs, des plus classiques poètes français. Et ce premier caprice n'a pas satisfait l'ironie du hasard, qui nous en réservait un second. La prose française la mieux mesurée qu'une femme ait écrite depuis Mme de La Fayette, cette prose limpide comme le cristal d'une cassolette à parfums, — et si naturellement habile sous son air d'indolente négligence que nos pauvres rhétoriques semblent en comparaison des balbutiements de barbares, — n'en devons-nous pas l'enchantement à une petite-fille de ce même Domingo de Heredia ?

Notre confrère se fit vite aimer à l'Académie. Il y restait lui-même : tropical, sonore, bon distributeur de vie chaude pour les cœurs qu'il gagnait, les esprits qu'il divertissait. Il prenait feu sur le dictionnaire. Il rabrouait l'émondeur qui osait toucher aux vo-

cables exotiques et pittoresques, à ceux dont les consonances solitaires fournissent la rime rare, aux lettres décoratives traquées dans les mots par nos réformateurs. Toutes ces jolies superfluités avaient en lui un bouillant défenseur : il plaidait leur cause douteuse avec son savoir d'ancien chartiste. Ses tempêtes nous égayaient. Étrange contradiction que l'on puisse rire de l'homme qui porte au front le signe des élus, et déjà l'auréole de l'immortalité ! On sait d'une foi certaine que celui-là durera, passera les siècles ; on le regarde, on se dit : Cet homme, ce camarade, participant de nos misères, de nos ridicules, les multitudes futures le connaîtront dans l'apothéose du sérieux et glorieux marbre, mieux encore, dans l'image agrandie que se fera de lui leur respect.

Si c'est un gage de durée pour une œuvre que d'être concise, universelle par son fond, parfaite dans sa forme, les *Trophées* de Heredia sont assurés d'une survie indestructible. Vous m'avez fortifié dans une ancienne conviction en nommant La Fontaine parmi ses pairs. Si différents l'un de l'autre que soient ces poètes, comment ne pas rapprocher les deux petits livres qui flotteront peut-être seuls,

après le naufrage de nos grands siècles littéraires, sur l'abîme des temps à venir ? N'essayons pas de ruser avec les échéances fatales. La vie n'est qu'un féroce travail d'élimination. L'humanité s'allège en courant de tout ce qui l'encombre : elle n'accepte du plus illustre passé d'autre legs que des résidus légers. En des jours lointains, très lointains je l'espère, quand d'autres bibliothèques auront remplacé les nôtres, quand des races nouvelles parleront d'autres langues dans un monde transformé, que restera-t-il de l'admirable période française ? Des noms transmis à travers les âges et qui ne pourront justifier de leurs titres. Les Himalayas seront nivelés, peut-être avant les collines : nos plus prodigieux inventeurs de mots et d'images, un Bossuet, un Victor Hugo, auront été écrasés sous la masse même de leur œuvre. Comme ces riches de l'Orient, chassés par les invasions, qui réalisaient en hâte leur fortune et la convertissaient en pierres précieuses, l'esprit français ne sauvera du commun désastre qu'une poignée de purs diamants. On en fera l'Anthologie française. Nous ne la concevons pas sans quelques fables de La Fontaine, quelques sonnets de Heredia : dernier témoignage qui

résumera, pour les érudits d'alors, tout ce qu'auront pensé de la nature et de l'homme les ancêtres légendaires que nous leur serons.

Nous voulons quand même le grossir, ce trésor périssable des belles formes ; et c'est pourquoi nous vous avons appelé, Monsieur. Vous ne nous venez pas des Indes occidentales : vous êtes du terroir, vous en êtes avec obstination. Votre souche paternelle était depuis longtemps enracinée dans les monts d'Auvergne, âpre conservatoire et sûr rempart de la force gauloise. Notre savant confrère, M. Babelon, me montrait naguère avec tendresse, en son Cabinet des Médailles, le denier de César qui porte une émouvante effigie de Vercingétorix : elle fut frappée dans Rome, le jour même où le captif allait orner le triomphe de César, et mourir. Figure fruste et volontaire, toute bossuée, toute en reliefs durs comme sa montagne : le graveur romain en a fait un type barbare, il n'a pu éteindre sur ce visage le feu d'une âme qui ne s'est pas rendue. Est-ce une suggestion ? Cette médaille me faisait songer au pathétique moulage qui nous garde les traits de Pascal. L'action et la pensée ont jailli avec une

même énergie des puys volcaniques de l'Auvergne.

Ce n'est pourtant point de ces pères que vous vous réclamez : entre les deux sources de votre vie, vous avez préféré l'élégante et douloureuse Lorraine. Vous rapportez votre formation intime à cette terre maternelle. Vous y étiez encore petit enfant, quand passa sur vos champs la foulée des chevaux qui piétinaient la glèbe et les cœurs. Autour de vous, épouvante, larmes des femmes, colères des hommes : la stupeur tragique des catastrophes dont l'enfant voit l'ombre sur le front des grandes personnes sans comprendre. Un lent travail se fera plus tard dans son imagination ; l'homme mûr reverra dans ses veilles les apparitions confuses de son premier cauchemar ; elles lui voileront parfois les plus beaux spectacles du monde ; sous les musiques des lagunes vénitiennes ou des danseuses sévillanes, il entendra le bruit odieux, resté dans ses oreilles, le bruit du pas de ces chevaux qui faisaient pleurer sa mère.

La culture universitaire vous fut donnée à Nancy. Nancy, une ville qu'on se représente dessinée sur le papier où composait

Mozart. Vos yeux reçurent dans cette noble capitale les leçons de goût, de discipline et d'harmonie décente que ses édifices insinuent dans l'âme. Votre esprit y reçut les leçons du professeur Burdeau. Vous lui avez largement payé la dette du souvenir. Il semble que ce maître discuté ait exercé sur son élève une forte et double action : action d'abord, réaction ensuite ; prise immmédiate d'une intelligence qui se ressaisit en s'émancipant et secoue avec un mouvement de révolte le joug de son premier éducateur.

Il y avait à Nancy, vers la fin du second Empire, un M. Raudot qui eut son heure de célébrité. Il s'était fait le promoteur d'une ligue de décentralisation. Il voulait rappeler la vie dans les centres provinciaux, y retenir les énergies locales. Thèse ancienne, très sage, et qui procure parfois à ses apôtres le plaisir de réussir à Paris. Vous étiez né trop tard pour vous enflammer à la prédication de M. Raudot. Sa ligue disparut avec l'Empire, qu'elle se proposait de saper, si je me souviens bien de ses instructives brochures. On continua de se déraciner sans remords. Vous suivîtes l'exemple commun, Monsieur ; et c'est tout bénéfice pour

les lettres françaises que vous soyez venu faire à notre Paris l'offrande heureuse de vos vingt ans.

Le monde où vous entriez prend déjà place dans l'histoire. Il y fait une agréable figure. Cet épicurien de Talleyrand disait des années antérieures à 1789 que l'on ne connaissait pas le bonheur de vivre si on ne les avait pas vécues. Soyons sincères, et nous en dirons autant de la jolie douzaine d'années qui nous furent douces quand il était bien porté d'être pessimiste, après 1880. Nous ne les proclamerons pas héroïques : oh ! que non ! seulement indulgentes à l'humaine faiblesse et c'est quelque chose. On oubliait peu à peu le grand désastre et les résolutions viriles qu'il avait d'abord suscitées ; on ne redoutait presque plus le danger qui nous avait tenus en haleine pendant la première décade de notre convalescence. Les plaies se fermaient, la richesse publique était reconstituée. Les divertissements de l'esprit redevenaient la grande affaire dans une société qui n'était plus très sûre de ses passions politiques. Sans doute, les hommes dont c'est le métier de faire la république ou d'essayer de la défaire travaillaient de leur état. Me trompé-je

en croyant me souvenir qu'ils étaient alors moins nombreux, moins acharnés? En tout cas, leur zèle n'enfiévrait guère cette société parisienne, encline à la tolérance. Les gens de toute opinion frayaient aisément autour de la même table, ils y plaisantaient avec liberté sur tout et sur tous. Les esprits étaient divisés, comme ils le seront toujours ; mais il n'y avait pas d'ulcération dans les cœurs ; leur seule blessure profonde était avouable, fraternelle, commune à tous les Français, et déjà elle se cicatrisait.

Dans notre république des lettres, bruyantes batailles d'idées, chaudes disputes d'écoles, curiosité universelle. On ensevelissait Hugo avec des honneurs divins : comme les maréchaux de Napoléon après les adieux de Fontainebleau, vieux et jeunes auteurs s'écriaient en revenant du Panthéon : Ouf! Zola prolongeait à son insu les procédés du romantisme qu'il rebaptisait naturalisme ; il groupait autour de lui le bataillon sacré de Médan. Maupassant charmait et scandalisait des lectrices que l'on eût peut-être étonnées, si on leur eût dit que ce ferme écrivain continuait notre plus pure tradition classique. Dumas régnait sur nos

première scènes. Le bon philosophe Caro promenait dans les salons une métaphysique aimable. Heredia clamait dans les réunions intimes des sonnets que nous savions par cœur. Taine expliquait laborieusement les textes obscurs de Stéphane Mallarmé. Nous devinions sans trop d'angoisses de cruelles énigmes, nous faisions des efforts loyaux pour nous orienter à travers les doctrines changeantes des jeunes chefs d'écoles, symbolistes, décadents, déliquescents. Leurs fantaisies variées ne suffisaient pas à notre avidité littéraire. Nous allions chercher des frissons nouveaux aux confins de l'Europe, chez le Russe et le Scandinave ; nous retournions au passé pour exhumer Stendhal, Mme Desbordes-Valmore, et, ce qui était plus urgent, Lamartine et Vigny. Dans les boudoirs où sévissaient la peluche et le bel esprit, l'égoïsme distingué de Julien Sorel faisait bon ménage avec la pitié Tolstoïenne.

Il y eut un intermède plaisant. La France s'amouracha d'un militaire très blond. Les gens bien pourvus ressentirent ou feignirent des transes mortelles : les naïfs mal pourvus et quelques âmes généreuses conçurent de vives espérances. Pour le plus grand nombre, ce fut

un épisode joyeux, rythmé par d'allègres chansons, des mazarinades, comme on disait au temps de la Fronde : j'imagine le Paris frondeur de 1648 peu différent de ce qu'était le nôtre en 1888. Servir des idoles dont on peut se moquer entre gens d'esprit, n'est-ce pas l'idéal pour des Français ? Ainsi pensait votre Philippe, lorsqu'il allait conquérir la circonscription d'Arles, pour le compte d'un général dont Chincholle lui avait dit que M. Renan ne le prenait pas au sérieux.

Renan était alors l'arbitre souverain des élégances intellectuelles : notre roi Voltaire, ou peu s'en fallait. Nos mondains ne voyaient plus dans ce convive couronné de myrte le savant périlleux chargé des anciens anathèmes ; les ressentiments orthodoxes, vaincus par le plaisir d'entendre celui qui faisait sourire avant même qu'il n'eût parlé, consentaient la trêve du dîner avec le spirituel vieillard que les maîtresses de maison s'arrachaient. Ses propos de table, oracles énigmatiques, donnaient le mot à la mode sur les questions qu'il éclairait et ne résolvait jamais. Le dilettantisme coulait de ses lèvres sur toute la ligne des boulevards. Et je ne dis point que ce fût là le vin régénéra-

teur qu'on s'était promis de boire, au lendemain de 1870 ; mais qui tiendrait rigueur à l'atticisme charmant d'Isocrate, lorsqu'il distrait ses auditeurs de la pensée importune que Philippe de Macédoine est en marche ?

Entre tant de jeunes hommes séduits par cette fascination, vous aviez pris une attitude d'irrespect filial qui vous autorisait à peindre le maître débonnaire d'une seule touche, et si juste que nous l'y reconnaissions tout entier : « Il dormait, et il m'approuvait déjà. » Certes il approuvait, il eût écrit, et pas mieux, votre lettre du philosophe Sénèque à l'apôtre Lazare sur les inconvénients que l'on risque en se mettant au service d'une religion nouvelle. Un moment, Renan put craindre que vous ne versiez dans l'hérésie des Manichéens. Vous aviez débuté dans un périodique jaune, la *Revue contemporaine* ; aux côtés de ce robuste Émile Hennequin, mort avant d'avoir tenu ses belles promesses, et de tant d'autres qui sont aujourd'hui des notaires rangés ou des écrivains d'un mérite avéré. Presque tous, vous étiez là ce qu'on appelle au collège des auteurs difficiles. Après les articles vinrent les livres : votre phrase ouvrit ses ailes, fines, légères, parties

pour les vols capricieux. Ces premiers ouvrages nous montraient un homme libre, ennemi des lois, s'examinant sous l'œil des barbares, dans le jardin de Bérénice. Il fallait beaucoup de méditation pour démêler dans vos idéologies, ainsi que vous les dénommiez, votre subtile doctrine ; vous la définissiez tantôt « la doctrine du dédain suffisant », et tantôt « la culture du moi » ; vous proposiez des méthodes pour jouir abondamment de la vie : encore une de ces choses que M. Jourdain fait sans le savoir.

Le lecteur simpliste en concluait que vous aviez pris parti, tout d'un côté, dans le grand débat qui divise les hommes depuis qu'ils agissent et qu'ils écrivent. Les uns tiennent, — ils ont tenu dans le monde chrétien durant de longs siècles, — pour la lutte ascétique contre le « moi », pour l'immolation de l'individu à la communauté, en un mot, pour le renoncement ; ce « renoncement total de la personne, sacrifice volontaire des égoïsmes », où l'un de vos parrains cherchait naguère la meilleure définition de la vertu. Ceux-là nous ont donné des saints : François d'Assise, Vincent de Paul. — Les autres ont observé, avec le poète latin, que

le genre humain vit par un petit nombre d'élus ; avec les vigoureux Italiens de la Renaissance, ils déclarent licite toute action qui assure le triomphe du bel individu, toute volupté rare qui affine ses jouissances ; et cette morale, si différente de celle des saints, ils la nomment du même mot, autrement prononcé : *virtù*. Ils se réclament d'illustres répondants : au premier rang, de ce surhumain Léonard, qui trouverait sans doute que l'on abuse parfois de son patronage. Ils ont de moindres garants, comme cet Hérault de Séchelles, disciple de Laclos, dont on publiait récemment une *Théorie de l'ambition* farcie de maximes dans ce goût : « L'homme n'est grand qu'en proportion de l'estime qu'il a pour lui-même. » S'estimait-il d'avoir bien pourvu la guillotine, où il monta d'ailleurs à son tour ?

Les artistes littéraires s'embarrassent peu des doctrines ; dans vos livres de début, — et en particulier dans ce *Jardin de Bérénice* qui s'intitula d'abord : *Qualis artifex pereo*, — ils ne virent que les délicates tailles-douces où vous graviez à la pointe sèche les paysages de notre Venise française : tamaris frissonnant sur le grau d'Aigues-Mortes, fantômes d'an-

ciens estuaires que l'on aperçoit de la tour Constance, étangs languissants dans la lumière des soirs qui meurent sur la mer. A peine les connaisseurs eurent-ils lu certaines pages qu'ils furent renseignés : un écrivain nous était né ! Peut-être firent-ils bon marché des aventures accessoires de Petite-Secousse et de Bougie-Rose, de leur âne et de leurs canards ; peut-être ne furent-ils pas touchés par les enseignements du caniche *le Velu*, confesseur et martyr, ni par les velléités d'action politique où Philippe se ménageait des « parties de raquette » pour couper sa méditation, selon le précepte de son maître Simon. Au jugement de tous ceux qui n'avaient plus le bonheur d'être très jeunes, il fallait goûter dans vos inventions une savoureuse mixture des ingrédients à la mode : stendhalisme, renanisme, symbolisme, un soupçon de mystification, et surtout beaucoup de talent, la prodigalité d'un esprit original qui se cherchait. Loué soit le temps de nos premières amusettes ! N'en médisons pas trop, Monsieur ; d'autres années nous l'ont fait regretter.

Elles sont trop proches pour que nous puissions les regarder dans cette paix équitable

de l'histoire où j'essayais de situer leurs devancières. L'air que nous respirons est encore ébranlé par leurs commotions. Elles ont ulcéré les cœurs, déchiré le pacte de sociabilité courtoise qui donnait naguère tant de charme aux réunions françaises. Les divergences des esprits animent l'entretien : celles des cœurs l'étouffent dans un silence défiant. Nous les avons maudites, ces années, louves lâchées sur notre pays par le Destin. L'historien de l'avenir leur sera-t-il aussi sévère ? Peut-être y verra-t-il le sursaut providentiel d'énergies endormies dans la mollesse des temps plus faciles. S'il met dans son verdict cette indulgence qui est la plus haute partie de l'intelligence, peut-être dira-t-il : « Ces années farouches firent apparaître, en les opposant violemment, les vertus foncières de l'âme française : bravoure et discipline, enthousiasme et clairvoyance, culte de la justice et adoration de la patrie, abnégation stoïque du soldat et mâle indépendance du citoyen. Dans l'obscurité des eaux troubles où pêchaient quelques intrigants et quelques fripons, des légions de braves gens s'affrontèrent dont le seul tort fut de se soupçonner réciproquement, de ne pas comprendre qu'ils mettaient tous au

terrible jeu le meilleur de leurs instincts et de leur raison. Ces luttes civiles n'ont fait voir que mieux l'unité de la race, puisqu'on y apportait des deux parts même courage et même honneur. Oui, — conclura peut-être cet historien qui n'aura pas connu nos souffrances et nos regrets, — l'épreuve ne fut pas inutile, même aux écrivains : elle a virilisé des talents qui s'anémiaient dans le dilettantisme, elle a mûri les esprits réfléchis ».

De nouveaux livres attestaient la maturité croissante du vôtre, Monsieur, avant même que la tempête ne l'eût battu. Il s'était tourné vers une forme d'art dont il semble que la faveur publique nous conseille l'emploi : vers le roman d'idées et d'études sociales. Insensiblement, on vous voyait passer de l'analyse du « moi » à celle du prochain, de la curiosité qui n'a d'autre objet que son plaisir à celle qui veut connaître pour le servir l'intérêt général. Vous repreniez un mot de Louis Veuillot, et il faisait sous votre plume une brillante fortune. « Ville des multitudes déracinées ! » avait dit le maître écrivain des *Odeurs de Paris*, dans une apostrophe au « mobile amas de poussière humaine » qui vient s'agglomérer dans ce grand

campement de nomades. Vous creusiez plus avant le problème, vous le considériez sous ses divers aspects. Vos *Déracinés* nous font voir à quelle déperdition de force se condamne, à quelle anarchie s'expose une société qui rompt toutes les attaches naturelles et traditionnelles de ses fils. Homme ou peuple, vous pensez que les mieux « racinés » sont aussi les plus forts. Belle et sage vérité ! Pourquoi faut-il que la gênante exception vienne toujours taquiner les meilleures règles ? Vous nous parliez tout à l'heure de la Normandie : je ne pouvais m'empêcher de songer qu'ils furent d'exemplaires déracinés, ces grands Normands qu'une barque amenait des fiords scandinaves et jetait sur toutes les côtes, toutes les mers, toutes les îles. Accordez-moi que s'ils n'eussent pas été de perpétuels errants, quelques belles pages manqueraient à l'histoire du monde, et quelques éléments essentiels à la formation du type français. Ce qui est vrai des Normands ne l'est pas moins de beaucoup d'autres, depuis les Grecs migrateurs jusqu'à ces essaims de Saxons, de Germains, de Celtes irlandais qui s'amalgament dans le travail de la grande ruche américaine. Où est-il, le bon tyran, judicieux distributeur

de la matière humaine, qui déracinerait les forts et « racinerait » les faibles? Mais lequel de nous se dit : Je suis un faible !

Il faut croire qu'elle était exacte et divinatrice, la peinture où vous analysiez le malaise de tant d'enfants du siècle. Beaucoup d'entre eux vous surent gré de les avoir si bien regardés. Vous les dissuadiez jadis d'écouter leurs anciens maîtres, car tout éducateur opprime et déforme le précieux « moi » du jeune homme. Vous n'eûtes pas la cruauté de les repousser, lorsqu'ils vous jetèrent ce cri de leurs cœurs ingénus : « Notre vrai maître, c'est vous! » D'autres romans leur apprirent vers quels buts ils devaient tendre leurs énergies. Après avoir éclairé leur raison, vous stimuliez leurs passions en clouant au pilori les figures désignées à leur dégoût. La satire est chez nous un genre littéraire d'effet très sûr, lorsque le satirique est homme de talent. Quand Auguste Barbier définit Napoléon un Corse aux cheveux plats, nous sentons bien que cette définition n'éclaire pas tout entier le vainqueur d'Arcole et d'Austerlitz; quand Victor Hugo dénomme le président Troplong nègre blanc, Cartouche ou Lacenaire, nous devinons qu'il nous renseigne

incomplètement sur ce jurisconsulte appliqué. N'importe : les beaux vers des *Iambes* et des *Châtiments* bourdonnent dans notre mémoire, leur musique entraînante couvre la faible voix de la raison qui proteste. Nous ne savons pas davantage nous disputer au père Dumas, lorsque le plus amusant des historiens drape à sa façon la reine Margot ou Marie-Antoinette. Des portraits chauds et colorés, où l'on distingue du premier coup d'œil le héros et le traître, à la bonne heure !

Qu'elle est humble en comparaison, notre conception artistique du roman, image fidèle de la vie où tout est incertain, voilé ; du roman qui serait la vie même, s'il savait enregistrer les rumeurs invérifiables de la foule sans les certifier, s'il en montrait les tragiques effets sans dissiper l'ombre où se dérobent les causes, s'il laissait planer dans l'atmosphère de la fiction ce doute qui tourmente les esprits dans leur appréciation de chaque fait réel ; bref, s'il nous communiquait l'impression que nous donne la vie dans son miroir quotidien, le journal, alors que nous nous écrions en le lisant : « C'est affreux ! Mais est-ce vrai? » On voudrait que le lecteur du roman politique pût

toujours penser : « Tel personnage est un scélérat, à moins qu'il ne soit un innocent faussement accusé : mon auteur me laisse entendre qu'il n'en sait rien ; moi non plus, ni personne, car c'est de la politique ; le drame que cet auteur me raconte n'en est pas moins poignant, et je m'y intéresse d'autant plus que l'énigme irrite ma curiosité. »

On me répondra que certaines indignations légitimes arrachent au romancier son masque d'impassibilité. Je le sais trop. Les mêmes spectacles odieux nous ont émus, Monsieur. L'indignation qu'ils faisaient naître pouvait s'attacher à des objets différents. J'ai vu d'une part des accusés qui avaient peut-être leurs faiblesses, leurs hontes secrètes, des torts dont je n'avais aucun moyen de m'instruire sûrement : succombaient-ils sous une accusation véridique ou sous un jugement téméraire, sous une calomnie grossie par la légende ? Je n'en pouvais rien savoir. J'ai vu d'autre part la foule des accusateurs qui découvrait cyniquement sa lâcheté ; sur les figures de ceux-là se manifestaient toutes les bassesses : envie, joie féroce d'abattre un plus fort qui a dépassé le niveau commun, terreur de se compromettre

en ne hurlant pas avec les loups contre l'ami, le complice d'hier. Ma plus forte répugnance a été pour la meute hurlante. En condamnant ses victimes pour des fautes problématiques, dont le souverain juge peut seul connaître et peser la gravité, je risquais de calomnier : en méprisant l'ignominieuse lâcheté de la foule, j'étais sûr de ne pas me tromper.

Des passe-temps plus doux vous ramenaient à ces paysages d'idées où c'est plaisir de vous suivre. Venise vous a toujours attiré ; l'Espagne vous appela, et enfin la Grèce. Vous aviez déjà goûté le miel de l'Hymette sur les lèvres d'un hellénisant révolutionnaire, Louis Ménard. Ce dévot de la beauté grecque rêvait d'une démagogie présidée par Périclès, et où le jeune Alcibiade serait adulé. Athènes ne vous séduit qu'à demi ; vous y regrettez la tour des Francs. Que diriez-vous si vous l'aviez connue, vénérable et dorée sous les caresses de tant de soleils qui l'avaient apparentée à ses voisines, les filles légitimes d'Athèné ? Je sais de vieux voyageurs qui ne voudraient pas revoir l'Acropole, mutilée par cet inepte retranchement d'un morceau d'histoire. Sparte a la place d'honneur dans votre itinéraire. Vous avez aimé la

Morée où tout nous parle des exploits de notre race ; et cet éblouissant Taygète, qui fit tant de fois battre mon cœur, lorsque au matin, sous le ciel clair de l'Adriatique, son front neigeux venait s'inscrire dans le hublot du navire et m'annonçait l'approche des terres divines. Comme l'Espagne et l'Italie, ces terres vous ont dicté des symphonies originales. Chaque pays vous livre le plus secret de sa physionomie : votre fantaisie imprévue y promène les compagnies qui embellissent votre rêve.

Mais l'ombre d'une chère absente est toujours portée sur les lieux célèbres ou charmants dont elle distrait votre âme. On vous croit à Daphné, à Mycènes ; vous nous en parliez ; et soudain vous ne les voyez plus, vous n'avez plus rien à nous en dire. Une association de pensées vous a retiré dans votre Lorraine. Rien ne vous touche au vif, de ce qui n'est pas elle. Votre plume s'y reporte sans cesse, pour y décrire un ressaut de la plaine, une silhouette de villageois. Ainsi faisait un autre amoureux de la Moselle, notre vieil Ausone qui lui a consacré un long poème ; on y retrouve quelque chose de vos sentiments, lorsque le poète s'en revient des régions sau-

vages qu'il a détestées, plus à l'Est, et remercie les dieux de le rendre à la vallée bénie où l'air est plus tiède sur les vignes.

Il semble qu'un scrupule d'amant fidèle vous retienne d'admirer ces beautés étrangères que vous sentez si bien : beauté des villes et des horizons, beauté des œuvres de l'esprit. Gœthe, l'idole de votre jeunesse, Gœthe vous est devenu suspect ; il appelle de l'autre côté du Rhin. Son *Iphigénie* vous poursuit en Grèce ; vous lui cédez un instant, repris par l'ancien charme ; et vous vous en repentez aussitôt, comme d'un égarement coupable. Dans vos livres, dans vos premières paroles d'aujourd'hui, perce l'appréhension constante d'un péril, celui que nous ferait courir un imprudent commerce avec les sirènes hostiles ; *hostis*, étranger !

Indices très significatifs : ils font mieux mesurer la cloison élevée chez nous entre deux mondes par cette fatidique année 1870. Des hommes qui ne différaient par l'âge que d'un petit nombre de saisons furent datés, séparés comme par un déluge de sang. La génération du lendemain a grandi dans les ruines. Ces petits qui s'ouvraient à la vie n'entendaient

parler que d'un écroulement total. On les prémunissait contre une menace toujours suspendue sur leurs têtes. Autour d'eux, tous portaient le deuil d'une grandeur et d'une force qu'ils ne connaissaient que par ouï-dire. Tout étranger prenait à leurs yeux figure d'ennemi. Ah ! comme l'on comprend, quand on se reporte à leurs origines, que leur piété patriotique soit jalouse, exclusive, ombrageuse dans son souci de l'intégrité du patrimoine, et semblable à l'amour inquiet d'enfants qui veillent une vieille mère infirme.

Tout autres sont les sentiments de leurs aînés, sortis du collège avant 1870. Ceux-ci ont vu l'arrogante splendeur de l'ancienne France : oui, si proche, et déjà ancienne. Nous y gémissions, c'était chose entendue, sous le plus affreux des gouvernements : à vingt ans, on a toujours un affreux gouvernement. Malgré cet inconvénient, notre seule qualité de Français nous conférait la prééminence sur tout le genre humain : pas un de nous qui n'en fût persuadé ; cet axiome ne se discutait pas. Nous ne vîmes d'abord dans le grand écroulement qu'un accident très fâcheux, mais réparable, comme tant d'autres qui l'avaient pré-

cédé : la superbe confiance de ce roi de l'univers, un jeune Français, ne s'abattit pas pour si peu. Je constate, je ne défends pas notre préjugé ; nous l'avions sucé avec le lait, il était dans notre sang, dans l'air que nous respirions. Rien n'efface ces premières impressions.

Elles expliquent notre indifférence aux périls dont s'alarme, non sans raison peut-être, la prudence de nos cadets. Nous ne redoutons en littérature aucune influence étrangère, nous souvenant que notre plus grand siècle littéraire fut un grand emprunteur. Corneille était l'élève des Espagnols, beaucoup de ses contemporains avaient tout appris de l'Italie ; ils firent avec ces importations le royal esprit français, ils lui donnèrent la suprématie dont l'Europe allait subir l'ascendant incontesté. Nous pensons qu'il faut suivre l'exemple héréditaire dans un monde agrandi. Tous ses trésors nous tentent : nous les recevons comme un tribut. Ne sommes-nous pas ceux, vous le disiez à l'instant, qui refrappent à leur effigie l'or des tributaires ? Vaines controverses, au surplus, et qui se résolvent toujours en une question de physiologie. Rien n'est malsain pour l'organisme sain : il s'assimile tous les

aliments qu'il transforme. Rien ne peut sauver un organisme trop débilité : le jeûne lui est aussi funeste que l'indigestion ; tandis que ce valétudinaire vit de régime, d'autres cueillent dans les vastes jardins de l'univers les beaux fruits qu'il leur abandonne, et ceux-là grandissent aux dépens du chétif.

De même dans l'ordre économique et dans les rapports sociaux : notre confiance native dans nos forces nous fait ouvrir facilement nos portes à tous. Nous dirions volontiers à nos concurrents : « Venez, employez chez nous vos talents ; aucune lutte ne nous effraie, vous ne prévaudrez pas contre nous, puisqu'un décret providentiel nous a imparti toutes les supériorités. » Présomption ingénue, je le confesse encore ; mais pli de l'âme indélébile. Ceux qui en sont marqués demeurent également rebelles à l'humble rétraction du nationalisme et aux folles abdications de l'internationalisme.

Chez vous, Monsieur, l'orthodoxie nationale est d'autant plus stricte que vous êtes le gardien d'une marche frontière : vous l'êtes par devoir de naissance, et par le droit d'un talent qui a pris l'ampleur d'un drapeau en se déployant sur les bastions de l'Est. Un

de vos confrères avait remué nos cœurs avec la tragédie de ses *Oberlé* ; vous avez repris le cas de conscience pour en donner une autre solution. Notre raison reste perplexe, comme notre pitié, entre ces deux plaidoyers qui rivalisent de noblesse morale. On aime dans le vôtre la grave et ferme tristesse d'un espoir discipliné par la patience ; on y admire l'art consommé de l'écrivain. Mon embarras serait grand, s'il me fallait choisir la page qui gardera votre nom dans cette Anthologie dont nous avons parlé ; peut-être me déciderais-je pour celle qui nous introduit aux Bastions de l'Est. Paysage d'une sobriété classique : je crois entendre Fénelon le lisant à Claude Gelée qui lui demande un sujet de tableau. Mais pourquoi dater un style où la richesse toujours accrue se fait toujours plus simple et plus mesurée ? Il n'est d'aucun temps, et il est de tous les temps français. Il se pose sur la terre qu'il décrit comme la palpitation légère de la lumière sur un sillon de septembre.

Vos derniers ouvrages nous ont donné des plaisirs si complets que nous en voulons d'autres. Notre égoïme souhaite que vous n'en soyez pas trop diverti par de plus ingrates

besognes. Dans une de ses belles fables, Shakespeare nous conte l'histoire du délicieux Ariel, Esprit consubstantiel à l'éther où il égrène ses chansons. Le grossier Caliban l'avait réduit en servitude : il lui faisait exécuter, dit le poète, « ses volontés exécrables et fangeuses », il ne lui apprenait qu'à injurier et à maudire. Arrive le sage Prospéro, qui sait les paroles magiques ; il enchaîne Caliban, délivre Ariel. Sous ses ordres, le Génie de l'air s'emploie aux œuvres de bonté, de beauté : il sauve les naufragés, protège les amours de Miranda, va chercher pour elle au matin la rosée des lointaines Bermudes. Mais cet Esprit inquiet subit avec peine le joug raisonnable de Prospéro : il redemande la liberté, il oublie que Caliban le guette et l'emprisonnera de nouveau dans le marécage où ce méchant monstre croupit. Il y a grande affliction dans les régions supérieures, lorsque les Génies qui les enchantent retombent sous le pouvoir de Caliban.

J'ai gardé pour la fin une prière : je l'adresse à tous ceux qui m'entendent : qu'ils lisent et relisent les *Amitiés françaises*. Vous avez écrit des livres plus vantés : permettez que je fasse de ce dernier le chef-d'œuvre de

mon goût. Vous vous penchez sur votre enfant ; plus obsédant que jamais, le bruit qui vous épouvantait à son âge, le bruit du pas de leurs chevaux vous revient à l'oreille et au cœur. Vous habituez cet enfant à prendre les leçons des morts qui règlent souverainement toutes nos œuvres. « Les morts ! Ils nous empoisonnent ! » disait le jeune Ennemi des Lois. C'est souvent vrai. Il leur fait maintenant amende honorable d'un mot magnifique : « Nos Seigneurs les morts ! » Je vous envie cette belle expression d'une vérité qui nous met si parfaitement d'accord.

Vous enseignez à l'enfant comment on doit écouter les cloches... Ah ! je me reprends : la voici, la page qu'il faudra sauver à tout prix, avec le même soin que l'on mettrait à préserver de l'anéantissement un chapitre des *Mémoires d'Outre-Tombe*. — Eh ? non ; mieux encore : ces autres pages où vous parlez au petit Lorrain de sa voisine, Jeanne de Domrémy ; avec une tendresse sans fadeur, avec une intelligence du miracle qui le rend à la fois très prodigieux et très accessible pour ce jeune esprit. S'il y avait une entière sincérité dans ce zèle pour l'instruction de notre peuple

dont on fait si grand bruit, les *Amitiés Françaises* seraient dans toutes nos écoles publiques. Fions-nous-en à la justice du temps : elles y prendront place ; le bien qu'elles y feront sera votre durable honneur ; et ce sera le nôtre d'avoir inscrit sur les registres académiques un nom que nos petits-neveux y retrouveront, je l'espère, avec les sentiments qui vous maîtrisaient devant les noms de nos grands prédécesseurs.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

A PARIS

LE JEUDI 17 OCTOBRE 1907

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

MESSIEURS,

De nos jours, comme au temps de Bernardin de Saint-Pierre, il y a des hommes sensibles et vertueux. C'en était un assurément que le généreux Français qui eut ces deux belles inspirations : prélever une part de sa fortune pour éclairer la route de nos marins dans les dangereux parages d'Ouessant ; consacrer une autre part à honorer ici, dans ce grand laboratoire des sciences naturelles, le plus passionné des amants qu'ait jamais eus la Nature.

Je laisserai aux donataires l'agréable devoir du remerciement. Je n'ai d'autre mission aujourd'hui que de représenter une invitée du Muséum, l'Académie francaise, dans cette

commémoration de l'écrivain qui dota notre langue d'un chef-d'œuvre.

Les *Etudes de la Nature* avaient charmé des esprits préparés par Rousseau ; le dernier tome, publié en 1788, subjugua tous les cœurs : il contenait l'histoire de *Paul et Virginie*. C'était la vieille églogue de *Daphnis et Chloé*, rajeunie, épurée par un déisme vertueux, située dans un paysage d'enchantement, achevée par une catastrophe tragique. Tout ce qu'il y avait de sensiblerie un peu naïve dans les dissertations scientifiques du naturaliste se transformait là en un sentiment tendre et vrai, convenable à ces deux beaux enfants : et leur infortune subite arrivait juste à point pour arracher des larmes au lecteur. Ces larmes, toute la France les versa, depuis la reine Marie-Antoinette jusqu'aux filles du peuple.

Aujourd'hui encore, après plus de cent ans, la petite ouvrière de nos faubourgs pleure sur Virginie, abîmée dans les flots sous les yeux de son ami. Le couple du quartier des Pamplemousses a pris une vie réelle et indestructible dans l'imagination populaire. Entre tous les héros du monde légendaire, Paul et sa compagne sont ceux qui ont le plus souvent

inspiré nos peintres, nos graveurs, les décorateurs du palais et de la chaumière.

Désigné par la faveur publique pour la direction du Jardin du Roi, je crois bien que Bernardin de Saint-Pierre fut redevable de cette haute charge à la protection de Virginie, plus encore qu'à ses travaux scientifiques. Il connut sur le tard toutes les ivresses de la gloire. Il se plaignait même qu'elle lui coûtât trop cher : en une seule année, il paya deux mille francs de ports de lettres pour les sacs d'épîtres enthousiastes qui lui étaient adressées de toutes les parties de l'Europe par ses admiratrices. Deux d'entre elles firent davantage : elles lui donnèrent ce que la gloire n'apporte plus d'ordinaire à la vieillesse. Il avait cinquante-cinq ans lorsque la fille de son imprimeur, Félicité Didot, s'amouracha de lui. Il l'épousa ; de méchants biographes prétendent qu'il ne la rendit guère heureuse ; elle mourut après peu d'années. Une autre petite pensionnaire, la jolie Désirée de Pellepore, vit les soixante-trois printemps de Bernardin à travers le prisme de *Paul et Virginie* ; nouveau mariage, très heureux cette fois.

Après avoir rappelé ces suprêmes

récompenses du génie, nous pourrions passer sous silence les satisfactions moins rares qu'il trouva dans l'Institut. Il y fut admis dès la fondation, dans la classe des sciences morales et politiques. Il siégeait parmi ces hommes graves, les Cambacérès, les Daunou, en qualité de réformateur du genre humain. Tout jeune, enflammé par la lecture du *Robinson Crusoé*, Bernardin avait nourri la chimère de fonder sur quelque terre vierge une république idéale, ramenée aux mœurs et aux vertus de la Nature, comme on disait alors. Il oubliait que Robinson était seul dans son empire, et que, lorsqu'on y fut deux, le second était naturellement un esclave. Notre réformateur se mit en tête de découvrir une île déserte, où les citoyens de la nouvelle Salente redeviendraient libres, justes, innocents. Il l'alla chercher aux Antilles ; ne l'ayant pas rencontrée de ce côté, il s'avisa d'installer sa république modèle en Asie, sur les bords de la mer d'Aral. Son projet de colonisation amusa l'impératrice Catherine sans la convaincre. Rebuté à Saint-Pétersbourg, Bernardin tourna ses investigations vers l'Océan Indien. Là encore, il n'aborda point à cette île d'Utopie dont il rêvait obstinément. Il trouva

mieux : une historiette de naufrage que lui contèrent les gens de l'Ile de France et qui devait rendre son nom immortel.

A la nouvelle organisation de l'Institut, en 1803, un savant de la section de mécanique, le citoyen Bonaparte, estima que les rêveries de son confrère n'avaient rien de scientifique, ni de moral, ni de politique. Il transporta M. de Saint-Pierre dans l'Académie française, qui renaissait sous le nom de classe des lettres. La postérité a jugé comme le Premier Consul. C'est le poète en prose qu'elle glorifie. Elle a vu son petit livre grandir, monter aux nues, comme votre cèdre sorti du chapeau de Jussieu. Elle sait que toute la magie descriptive des romantiques était en germe dans l'œuvre de Bernardin, continuée et amplifiée par l'imagination de Chateaubriand. Lecteur passionné de *Paul et Virginie*, le jeune solitaire de Combourg reçut de son devancier la révélation du monde exotique et du parti littéraire qu'on en pouvait tirer. Atala ne serait peut-être pas née, si Virginie ne lui eût fourni un modèle, un cadre, des couleurs déjà préparées. Chateaubriand emprunta même à son premier maître l'adroit procédé qui avait si bien réussi ; comme lui, il

insinua la légère idylle dans un gros ouvrage didactique ; et comme les *Études de la Nature*, le *Génie du Christianisme* prit son vol, porté par l'aile victorieuse d'une aimable fiction. Depuis le grand René jusqu'à notre Pierre Loti, tous les écrivains du siècle qui a fait une si large place au pittoresque, à l'exotisme, à la couleur locale, — tous sans exception doivent à Bernardin l'instrument qu'ils ont perfectionné.

C'est pourquoi notre Compagnie réclame avec une fierté jalouse le père de *Paul et Virginie*. Elle vous rend, Messieurs du Muséum, l'auteur des *Études* et des *Harmonies de la nature*. Il est bien à sa place dans l'ancienne et illustre maison où il rentre. Peut-être ne le mettrez-vous pas sur le même rang que tel autre de ses contemporains, un Buffon, un Lamarck ; mieux que moi, vous savez que ces génies divinateurs ont entrevu toutes les lumières qui allaient éclairer les naturalistes du XIX[e] siècle : ils sont vos ascendants et votre grand sujet d'orgueil, parce qu'ils marquèrent d'avance à l'effigie française les théories, les vérités, les méthodes rationnelles qui devaient triompher plus tard sous des bannières étrangères. Le bon Saint-Pierre est chez vous à un autre titre :

au titre de l'amour : d'un amour fervent et candide pour la beauté, pour la bonté apparente de cette Nature à qui des savants mieux armés arrachaient ses secrets. Ils ne sont pas toujours aussi consolants que l'imaginait Bernardin.

Il est à sa place dans ce jardin des Plantes, asile et paradis des petits enfants qui viennent s'y former une idée de l'univers. Quand ils auront épuisé tous les plaisirs qu'ils doivent à l'intendant de 1792, — l'admiration devant l'éléphant, la terreur devant le lion et le tigre, le rire joyeux devant les singes, — ils viendront jouer aux pieds du vieil homme de bronze qui amena pour eux la ménagerie du Roi dans le jardin de la Nation. Ce maître indulgent leur donnera des leçons appropriées à leur âge. Il leur redira que si la prune et la cerise sont taillées à la mesure de notre bouche, le melon a été formé beaucoup plus gros et divisé par côtes, sa destination étant de servir au repas de famille ; tandis que les dimensions de l'énorme citrouille indiquent à l'homme sociable qu'il la doit partager avec ses voisins.

Ne sourions pas trop de ces enseignements : il est toujours opportun d'apprendre

aux enfants de toute condition que les heureux détenteurs du melon et de la citrouille ont le devoir de partager ces bonnes choses avec ceux qui n'en ont pas eu leur part. N'en déplaise à Bernardin, il ne semble point que la Nature ait très fortement inculqué cette obligation morale dans le cœur des petits gourmands, ni dans celui des grands.

Un peu plus tard, quand ces enfants seront devenus les jeunes hommes et les jeunes filles qui promènent sous vos ombrages les délicieux émois d'un trouble inconnu, quand ils reviendront s'asseoir et parler tout bas devant le témoin de leurs premiers jeux, souhaitons-leur de ne demander qu'à lui le livre confident de leurs chers secrets. Ils pourraient trouver dans notre littérature de pires conseillers : Bernardin de Saint-Pierre leur a légué le plus inoffensif, le plus touchant bréviaire de la jeunesse, de l'amour et du malheur.

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE

DE

NICOLAS GOGOL

A MOSCOU

LE DIMANCHE 9 MAI 1909

NICOLAS GOGOL

Messieurs,

Le Cardinal de Richelieu serait sans doute surpris de me voir ici : pour la première fois depuis sa fondation, l'Académie française a décidé de se faire représenter officiellement en pays étranger, à la commémoration solennelle d'un écrivain étranger. Mais je dis mal ; en envoyant son directeur actuel à Moscou, pour s'associer aux hommages que vous rendez à Nicolas Gogol, elle a voulu signifier que la Russie n'est plus, pour nous Français, l'étranger.

Les autres Académies de l'Institut de France ont mis le même empressement à accepter vos invitations. Doyen de notre délégation, j'ai l'honneur de parler au nom des éminents

confrères qui m'entourent ; je sais qu'ils ont tous dans le cœur les sentiments que j'exprime pour nous tous. Comme les Compagnies fraternelles dont nous sommes les mandataires, nous estimons que nul homme, parmi ceux qui ont voué leur vie aux travaux de l'esprit, ne peut se désintéresser d'une manifestation où vous honorez le noble esprit qui a doté la littérature moderne d'œuvres impérissables.

Mieux que les contemporains de Gogol, nous pouvons le situer aujourd'hui à la haute place qui restera la sienne. Le temps l'a mis dans sa vraie lumière. Vous vous souvenez tous de cette troisième *Lettre sur les Ames mortes* où il écrivait, en répondant aux attaques provoquées par son livre : « L'homme russe s'est effrayé de voir son néant. » Aujourd'hui, devant le monument que vous consacrez au peintre de l'ancienne Russie, à l'évocateur d'une Russie nouvelle, on peut dire hardiment le contraire ; l'homme russe s'enorgueillit de voir sa grandeur symbolisée dans ce monument. Il y voit le prodigieux effort d'un des maîtres de sa pensée ; de celui qui s'arracha le premier aux conventions et aux amusements du romantisme pour inventer un réalisme sagace, exact dans

l'étude et la description des hommes et des choses, épris de vérité, bienfaisant jusque dans ses cruautés, comme l'est le miroir qui nous montre nos tares et nos faiblesses pour nous apprendre à les corriger. Il y voit l'initiateur, le père indiscutable de ces admirables romanciers des années quarante, comme vous avez coutume de les appeler, Tourguénef, Gontcharof, Dostoïevsky; et aussi de celui qu'il faut saluer d'ici, en nous tournant vers Yasnaïa-Poliana, comme le fondateur d'un empire d'imagination universellement établi sur les deux hémisphères.

Ces écrivains et ceux qui les continuent ont agrandi l'instrument créé par Gogol; ils l'ont perfectionné; chacun d'eux y a mis sa marque originale et s'en est servi pour traduire les idées, les sentiments de son époque; mais tous ces vigoureux enfants sont sortis du *Manteau* de Gogol. Qu'il me soit permis de répéter ce que j'écrivais il y a un quart de siècle, ce qui m'apparaît encore avec la force de l'évidence. Ah! cet humble manteau d'Akaky Akakiévitch! C'est le manteau du prophète biblique, transmis aux disciples qu'il enlevait jusqu'aux cieux. Ce même petit tchinovnik, anatomisé comme une

pièce d'amphithéâtre, objet de dérision et de douloureuse pitié, il posera plus d'une fois devant Dostoïevsky. Vous la trouvez déjà, cette pitié d'où jailliront bientôt *la Maison des Morts*, *Humiliés et offensés*, vous la retrouvez définie comme la caractéristique de l'âme populaire dans un passage de la dixième *Lettre aux Amis* : « La pitié pour la créature tombée est un trait bien russe : rappelle-toi le spectacle qu'offre notre peuple, quand il assiste les déportés en route pour la Sibérie... » et tout ce qui suit.

Relisez dans les *Ames mortes* la biographie de Tentetnikof, ce propriétaire rural « lassé d'administrer des provinces distantes de mille verstes et où il n'a jamais mis le pied », qui revient s'établir sur sa terre, tout brûlant de grands projets, d'amour pour ses paysans, de zèle pour l'agronomie et les réformes, et qui, bientôt désillusionné, se laisse couler dans la torpeur finale : ne reconnaissez-vous pas en lui l'ancêtre et le prototype de Lavretzky, de Bézouchof, de Lévine ? On le creusera à l'infini, on le dessinera dans tous ses gestes, mais on ne changera rien aux traits générateurs de l'ébauche jetée par Gogol. Ainsi pour beaucoup d'autres types essentiels du roman russe ultérieur, dont

l'œuvre de Nicolas Vassiliévitch est la source mère.

Il inventa de nouvelles formes littéraires parce que son esprit s'ouvrait aux nouveaux besoins sociaux que ces formes allaient exprimer; parce que son cœur voulait ressusciter ces « âmes mortes » dont il dévoilait la misère avec une ironie pathétique. On a dit souvent que les *Récits d'un chasseur* de Tourguénef avaient sonné le glas du servage : c'est vrai, mais ces *Récits* s'adressaient à des lecteurs déjà préparés aux rénovations prochaines par les réflexions que Gogol leur avait suggérées.

Le songeur si fortement remué par les premiers tressaillements des choses futures est en même temps le poète qui donne à la Russie une épopée historique *Tarass Boulba;* le gai conteur qui met toute la lumière, toute la malice joyeuse de son Ukraine natale dans les *Veillées d'un hameau ;* le dramaturge satirique du *Reviseur*, l'artiste excellent dans tous les genres où il s'est essayé. Et pour que rien ne lui manquât, pas même, hélas ! le malheur qui achève les grandes figures et les rend plus chères à notre compassion émue, Nicolas Vassiliévitch a sombré dans la tragédie intime que

vous connaissez : génie brisé en pleine vigueur, terrassé par les affres de la maladie et du trouble religieux qui lui font détruire une partie de son chef-d'œuvre ; âme morte, elle aussi, du tourment de vouloir monter trop haut, et qui abandonna, à la fleur de l'âge, le corps dont vous gardez pieusement les restes dans votre monastère de Saint-Daniel.

Si national que fût ce génie, il ne vous appartient pas exclusivement, Messieurs. Tous vos frères des diverses familles slaves se réclament du maître commun. Je n'en veux qu'une preuve : un des meilleurs travaux que je connaisse sur Gogol et sur son œuvre est une thèse en langue française, soutenue devant notre Université de Lyon, en l'année 1901, par une jeune étudiante bulgare, petite-fille de l'archiprêtre de Philippopoli ; étude magistrale par l'intelligence du sujet et l'information littéraire dont elle témoigne. Mlle Raïna Tyrnéva payait ainsi sa dette de reconnaissance aux aînés qui avaient libéré son pays.

En dehors du monde slave, Gogol a des prises sur l'humanité tout entière, autant que son inspirateur et son modèle, Cervantès. Vous savez — il l'a conté lui-même — comment, au

cours d'un voyage en Espagne, la lecture du *Don Quichotte* lui fournit le cadre où il développa cette idée des *Ames mortes* qui lui avait été suggérée par Pouchkine. Notre Mérimée comparait Gogol aux humoristes anglais ; c'est plus haut qu'il faut le placer, non loin de l'immortel Cervantès. L'ironiste espagnol embauma dans son rire mouillé de larmes une belle chose qui se mourait, l'idéal chevaleresque du moyen âge ; avec les mêmes procédés, l'ironiste russe ensevelit la vieille Russie, mais pour en susciter une meilleure. Comme Cervantès, Gogol a mis dans ses peintures toutes nationales une connaissance de l'homme si étendue, si profonde, que ces images localisées font vibrer les cœurs et réfléchir les esprits partout où il y a des hommes.

C'est pourquoi nous venons aujourd'hui, de l'autre extrémité de l'Europe, remercier le dispensateur d'un bienfait intellectuel dont nous avons notre part. C'est pourquoi le pays de Balzac et de Victor Hugo nous a chargés de porter son plus respectueux hommage au pays de Nicolas Gogol : nous l'offrons à la glorieuse mémoire du précurseur qui fit rayonner sur toutes les terres civilisées le génie russe, ce

génie confirmé après lui par les chefs-d'œuvre littéraires que vous n'avez cessé de nous envoyer depuis cinquante ans, comme la plus belle et la plus forte des armées conquérantes.

DISCOURS

SUR

LES PRIX DE VERTU

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DU 18 NOVEMBRE 1909

DISCOURS SUR LES PRIX DE VERTU

Messieurs,

Vous avez tous présent à la mémoire le marchandage opiniâtre d'Abraham, quand il implora le pardon divin pour Sodome. — Eh quoi ! Seigneur, perdrez-vous le juste avec l'impie ? S'il y a cinquante justes dans cette ville, périront-ils avec tous les autres ? Ne pardonnerez-vous point à cause d'eux ? — Le Seigneur ayant accueilli cette requête, le Patriarche se ravisa : — Quoique je ne sois que cendre et poussière, je parlerai encore à mon Seigneur ; s'il s'en fallait de cinq qu'il n'y eût cinquante justes, perdriez-vous toute la ville parce qu'il n'y en aurait que quarante-cinq ? — Et sur un nouvel acquiescement, Abraham baissa l'offre : — S'il y a quarante justes, que ferez-vous ? —

Je ne détruirai point la ville. — Je vous prie de ne pas trouver mauvais que je parle encore : si vous trouvez dans cette ville trente justes, que ferez-vous ? — Je ne perdrai point la ville. — Et si vous en trouviez vingt ? — Non plus. — Seigneur, ne vous fâchez pas si j'ose parler encore une fois : et si vous trouviez dix justes dans cette ville ? — Je ne la perdrai point. — Ce fut la dernière concession de Jéhovah, sinon la dernière tentative d'Abraham pour obtenir la grâce à meilleur marché. Les dix justes ne se rencontrèrent point, Sodome fut exterminée.

Rassurons-nous, Messieurs : si jamais le châtiment des villes maudites nous menaçait, nous ne serions pas embarrassés de produire les cinquante intercesseurs qui paieraient notre rançon. J'en pourrais nommer aujourd'hui davantage, si j'avais le droit de vous retenir assez longtemps pour vous présenter chacun de ces justes authentiques. Je ne puis que les confondre tous dans la même et sincère louange, avec l'humble révérence qui sied à l'invité de hasard, introduit un instant dans la compagnie de personnes dont la moindre, — une ignorante, peut-être, une illettrée, — vaut cent fois

mieux que lui et que toute sa littérature. Permettez du moins que je me prépare à vous parler de la vertu par une brève et franche confession : vous y reconnaîtrez sans doute les sentiments par lesquels ont passé la plupart d'entre vous.

Qui n'a éprouvé cette gène intime dont souffrent les moins délicats, lorsqu'ils entendent un politicien de carrière pérorer sur la tombe d'un héros ? Assez semblable m'apparaissait l'impudeur du profane, du pauvre faiseur de livres qui vient ici, dans la pompe d'une séance où l'on attend de lui des gentillesses académiques, non plus pour disserter sur des écrits, — à ce jeu-là on peut toujours se risquer, — mais pour se mesurer avec la vertu, peser des mérites transcendants, distribuer des couronnes à ceux dont il devrait écouter et méditer silencieusement les leçons. Effrayé par l'obligation de faire un jour ce gauche personnage, j'admirais les confrères qui se tiraient de l'épreuve avec tant de bonne grâce ; et je rusais, — j'ai rusé pendant vingt ans, — pour détourner le calice. Notre cher et regretté Gaston Boissier avait pris son parti de mon aversion pour la vertu ; désespérant de me convertir,

il ne m'entreprenait plus. Après lui vint un secrétaire perpétuel ennemi de la fraude, à la première inspection qu'il fit de ses registres, il connut mon indiscipline ; il me signifia sévèrement que ce mauvais exemple n'était plus tolérable ; et le lendemain, il m'enferma, avec les dossiers de la vertu, dans une de nos salles de Commissions.

Lieu morose : il prend jour sur la grande cour déserte ; rien n'amuse le regard dans la perspective opprimée entre des murs austères, jusqu'à la fontaine où se mire tristement, lorsqu'un peu d'eau s'est oubliée au fond de la cuve, la tête d'une Minerve surmontée d'une cheminée d'usine. Dans cette salle nue, une longue table, recouverte d'un tapis qui fut vert au temps du Consulat, ployait sous les dossiers amoncelés : des chemises jaunes, toutes pareilles d'aspect, administratives et blêmes. — Je les contemplai d'abord avec effroi. Un sot préjugé me prévenait contre la procession monotone qui allait sortir de ces paperasses : lauréats classiques du type convenu, pensais-je ; le sauveteur, le baigneur recommandé par la dame qui a cru se noyer dans ses bras sur une plage à la mode ; le bon

domestique, recommandé par les maîtres étonnants qui le louent d'avoir servi trente ans chez eux, avec des gages de famine, sans demander une augmentation, et qui nous somment de payer leur dette. — J'entr'ouvris quelques liasses, je me mis à lire ces feuillets épars, de tous les formats, de toutes les écritures, où des notes succinctes relataient des faits précis, éloquents par eux-mêmes, et aussi par le sentiment d'estime qui groupait au bas de la page les signatures d'une communauté villageoise. Après le premier quart d'heure de lecture, ce fut un ravissement : par quelle erreur de l'esprit, par quel manque de vraie simplicité avais-je pu faire si longtemps le renchéri, et retarder ainsi l'occasion de goûter les plus salubres, les plus nobles émotions ?

Ces papiers s'animaient, il en sortait une foule grandissante d'êtres surhumains et pourtant très réels ; je les voyais surgir, se mouvoir dans la lumière qu'ils créaient, clarté douce dont s'illuminait la salle tout à l'heure blafarde. Sur la muraille nue, une large fresque se composait, toute pareille à celles où les peintres primitifs assemblaient des personnages aux figures angéliques, lorsqu'ils essayaient de

représenter leurs candides visions du paradis. Et cette fresque devenait en même temps une carte murale de la France, où apparaissaient toutes nos provinces, la plupart de nos grandes villes. Comme ces cartes différemment teintées qui nous font voir d'un coup d'œil l'apport de chaque région à la natalité générale, ou aux progrès de l'instruction, celle-ci permettait de calculer la répartition de la vertu sur l'ensemble du territoire. Plante montagnarde, si l'on en juge par la provenance habituelle de nos dossiers ; fleur plus fréquente et plus vivace près des sommets, dans les âpres replis du Massif Central. Mais les villes n'en sont pas déshéritées ; notre Paris fournit un beau contingent, proportionné à la place qu'il occupe dans la vie nationale.

Le peuple élu que je dénombrais différait de celui qu'on nous montre d'habitude dans les assemblées, dans les réunions mondaines ou populaires, dans les miroirs grossissants de la presse et du théâtre. Un trait essentiel le distinguait de la foule que j'avais laissée dans la rue et dont nous faisons tous partie. Là, si l'on surprend un lambeau de conversation entre deux passants, on est sûr d'y retrou-

ver ce qui occupe chacun de nous : la poursuite d'un intérêt ou d'un plaisir. Rien de semblable dans les âmes dont je forçais le secret : un oubli perpétuel de soi-même ; des existences, parfois très longues, si éperdument dévouées au service d'autrui, qu'elles n'ont pas connu un seul instant les diverses formes de la joie, de la distraction, du relâche, hors desquelles la vie nous paraît intolérable. Presque toutes ces créatures d'élite sont d'une condition très modeste et n'ont pas l'idée d'en sortir. C'est la volonté des fondateurs de nos prix que nous cherchions les lauréats parmi ceux qu'on appelle, par une étrange interversion des mots, les petits ; alors qu'il les faudrait nommer plus justement les grands de ce monde. Ils sont la force, l'honneur, la consolation de notre pays. Disons mieux ; pour les caractériser, il n'y a qu'un mot qui vaille, le même dans toutes les langues de la chrétienté : ce sont des saints et des saintes.

Plus j'avançais dans mon dépouillement, plus j'avais l'impression de lire un supplément moderne à *la Légende dorée*. Beaucoup de ces courtes biographies trouveraient leur place naturelle, sans une dissonance, dans la

compilation du bon Jacques de Voragine. Mêmes vertus, et d'autres miracles, tout aussi prodigieux que ceux dont s'émerveillait l'imagination de nos aïeux. — Quand on pense au nombre considérable des canonisations qui augmentaient la phalange des bienheureux, durant les siècles du haut moyen âge, quand on le rapproche des très rares béatifications consenties de nos jours par l'autorité ecclésiastique, on est tenté de croire que l'humanité s'est appauvrie en vertu tandis qu'elle s'enrichissait en civilisation. Je sais maintenant qu'il n'en est rien. J'ai acquis cette conviction que j'espère vous communiquer : au début du xxe siècle, dans notre pays, la matière canonisable, si j'ose dire, est aussi abondante qu'elle put l'être aux époques légendaires. Je n'aurai pas l'impertinence de rechercher pourquoi l'Église, dans sa prudence, est aujourd'hui si parcimonieuse des auréoles qu'elle prodiguait jadis ; ce n'est pas mon affaire. Mais je n'ai pu me défendre d'une idée bizarre, paradoxale, qui vous fera sourire : il y a un jour chaque année où notre congrégation d'écrivains, la moins qualifiée pour un pareil office, se substitue audacieusement au pouvoir spirituel, où

elle canonise à sa manière ceux et celles qu'un décret de Rome eût autrefois placés sur les autels.

Oui, elles mériteraient dans tous les âges, ces jeunes filles, des enfants parfois, qui seules, sans aide, avec l'infime salaire d'une travailleuse aux champs ou d'une ouvrière à la ville, — et c'est là proprement le miracle, — subviennent à l'entretien d'une lourde maisonnée, vieux parents infirmes, petits frères et petites sœurs ; qui continuent avec une patience inlassable, une totale abnégation d'elles-mêmes, jusqu'au jour où, la nichée qu'elles ont élevée s'étant envolée, leur vieillesse solitaire, privée de cette maternité dont elles ont supporté toutes les charges sans en connaître les fiertés et les douceurs, s'emploie à soigner les malades étrangers, à être encore et toujours les providences terrestres d'un village, d'un quartier. C'est un des cas les plus fréquents dans nos dossiers ; et si quelques hommes animés du même esprit de famille s'y rencontrent, il faut bien avouer que notre sexe fait piètre figure devant ce magnifique débordement de la tendresse féminine.

Écoutez la simple histoire de Lauren-

tine Armenjon, la petite Savoyarde du Chatelard, titulaire d'un prix Camille Favre. Elle est la huitième d'une famille de quinze enfants. Le dernier né disparaît subitement, enlevé par des bohémiens, croit-on ; la mère, à la veille d'accoucher, devient folle. Tandis que le père s'épuise sur son maigre champ, Laurentine prend le gouvernement de la maison, à neuf ans ; durant dix années, elle y suffit, elle soigne, habille, nourrit, élève les quatorze mioches, ses aînés et ses cadets ; les premiers sont partis, elle achève sa tâche avec les plus jeunes, et cette mère improvisée ne s'y dérobe que pour entourer de soins assidus sa propre mère démente. — Neuf ans, c'est aussi l'âge de Marie Bouillon, la fille d'un professeur de Saint-Servan, quand Mme Bouillon perd la vue en mettant au monde son cinquième enfant. Marie se substitue à l'aveugle, elle reçoit avec une tendresse maternelle deux nouveaux petits frères qui viennent encore alourdir son fardeau ; il a fallu congédier la femme de ménage, Marie la remplace, raccommode, repasse, trouve moyen de faciliter l'obtention du brevet d'études à un frère, à une sœur. Aujourd'hui, cette fille de vingt-deux ans, qui n'a d'autre

avenir que la garde d'une aveugle et l'éducation de ses cadets, estime qu'elle ne s'est pas encore assez prodiguée ; elle recueille et instruit les enfants du voisinage, laissés seuls par leurs parents que l'atelier retient. C'est d'ailleurs leur sublime folie, à presque toutes : non contentes de faire plus que leur devoir envers leurs proches, elles ne savent pas se déshabituer du sacrifice, elles en reportent les bienfaits sur tous les abandonnés, tous les souffrants de leur voisinage.

Telle Julie Françon, à qui nous attribuons 1 500 francs sur le prix Varat-Larousse ; « la bonne Julie », comme l'appellent les habitants de Bourg-Argental, signataires de la pétition. Sa jeunesse s'était consacrée à soigner des parents infirmes, une sœur couverte de plaies, une nièce valétudinaire ; quand ces pupilles naturels manquèrent à sa soif de dévouement, elle en chercha d'autres au dehors. Septuagénaire aujourd'hui, elle ne s'est jamais lassée de veiller les malades, d'ensevelir les morts d'une ville où elle est la meilleure auxiliaire du médecin et du curé. Telle Agathe Frémond, de May-sur-Evre, en Maine-et-Loire, qui assiste, dans une maison mise à sa dispo-

sition, les orphelins, les vieillards, les malades de toute la contrée. A Tournon, c'est Antoinette Dusser, ouvrière en impression d'étoffes, qui, avec son salaire quotidien de trente sous, a élevé trois sœurs en bas âge et soutenu son père devenu impropre au travail. Aux environs de Coutances, Bathilde Lécuyer, orpheline, assure seule l'existence de neuf frères ou sœurs. A Saint-Julien-Bouttières, village cévenol, ils étaient neuf aussi à la charge d'une autre orpheline, Marie-Louise Michel. Elle a vingt-cinq ans à cette heure : les aînés ont grandi, un frère est revenu du service, s'est établi à la ferme ; Marie-Louise va pouvoir penser à elle-même. Un jeune instituteur la demande en mariage ; à cette nouvelle, le dernier des garçons, le petit Paul, s'écrie : « Je ne veux pas que petite mère se marie ! Qui me soignerait, moi? » — Soit dit sans reproche, ce jeune Paul est déjà un bel exemplaire de notre égoïsme masculin en face de l'abnégation féminine. « Petite mère » prend le féroce enfant dans ses bras, refuse la demande, sacrifie résolument jeunesse, avenir.

Oh ! que mes choix sont injustes ! Je dévrais en nommer vingt autres, héroïnes pa-

reilles qui sortent de l'ombre, dénoncées par le cri de la reconnaissance publique. Partout elles fleurissent la terre de France ; quelquefois, un vent de hasard l'emporte très loin, la fleur de France. Dans les plus lointains parages de l'océan Pacifique, au sud de l'archipel des Gambier, il y a un méchant îlot du nom de Mangaréwa. Vous savez que la lèpre ravage ces populations de la Polynésie. Trois petites Bretonnes, des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, soignent les lépreux de Mangaréwa. On les remplace souvent, il n'est pas certain que notre don de 1 000 francs atteigne celles pour qui on l'a demandé : ce n'est pas qu'elles soient lasses de leur exil, c'est que les remplacées sont mortes, ou folles, comme il est arrivé à l'une d'elles, pauvre fille épouvantée par l'horreur de ces solitudes marines ; les nouvelles de la patrie y arrivent une fois tous les six mois, par une goélette à voiles qui a fait quarante jours de mer entre Tahiti et Mangaréwa. Je voudrais vous lire les lettres adressées aux vieux parents du Finistère par ces sentinelles perdues de la charité ; elles respirent le courage, la sérénité de l'âme. Les sœurs desservent l'hôpital, elles tiennent une école... elles tenaient, veux-je

dire. Les justes lois ont joué jusque sur l'îlot dont on aurait pu croire que nul œil administratif ne l'a jamais découvert dans les houles du Pacifique. Étant autorisées, les congréganistes françaises ont encore licence de risquer leur vie à la léproserie : elles ont dû vider l'école où elles donnaient aux petites Polynésiennes un enseignement plus contagieux que la lèpre, paraît-il. Notre informateur croit savoir que la saine doctrine est enseignée aujourd'hui par un magister expédié de Nouméa, un métis canaque. Cet informateur, écrivain de talent, n'est ni M. Forain, ni M. Abel Faivre.

Presque tous les rapports qui nous signalent ces grands renoncements de la créature humaine nous en montrent le ressort constant : une foi religieuse très vive, génératrice d'une charité très tendre. Je relève cette indication comme un fait qu'il faut constater, sans me soucier de rechercher s'il plaira aux uns, déplaira aux autres ; je la relève comme un élément de statistique ; les sociologues en déduiront à leur gré les conclusions qu'il comporte. Sauf sur ce point, nous ne pouvons affirmer d'aucune culture spéciale qu'elle est plus qu'une autre favorable à l'éclosion de la vertu. La vertu

est tantôt très ignorante, tantôt très instruite. Voici deux dossiers rapprochés par le hasard du classement alphabétique. Marie Le Gac, de la Roche-sur-Yon, sert depuis trente-deux ans des maîtres peu aisés. A la suite d'un revers de fortune qui les frappa, elle exigea d'eux que ses gages fussent réduits à vingt francs par mois. Avec cette bourse d'aumônes, en se privant de tout, la « servante au grand cœur » aide à vivre une ouvrière abandonnée par son mari et les enfants de cette femme ; elle a toujours répandu autour d'elle des charités abondantes, nous disent ses garants, elle sait y mettre une ingéniosité, une délicatesse qui obligent mieux encore que le secours matériel. — Marie Le Gac ne sait pas lire. — Au contraire, Marie Linas, institutrice en retraite dans un hameau près de Cahors, a montré de bonne heure une rare curiosité d'esprit. A sept ans, elle faisait chaque jour dix kilomètres pour aller s'instruire chez les religieuses de la ville, et son prosélytisme y entraînait les autres enfants du hameau. C'était en 1848. Plus tard, employée aux travaux des champs, elle lisait la nuit pour étendre ses connaissances et continuait de faire la classe à ses camarades. Jusqu'en 1869, elle

fut sans titre officiel la seule maîtresse d'école de la commune. A force de volonté, elle conquit à cette époque le brevet, le droit d'ouvrir une école libre ; on lui alloua un traitement de cent francs. Autant dire qu'elle a instruit gratuitement, depuis soixante ans, les générations qui se sont succédé dans le pays où elle est un objet de vénération ; car Marie Linas y a soulagé autant de misères qu'elle a éclairé de petits cerveaux. — Ces deux Maries, la savante et l'ignorante, sont égales dans la vertu.

Le rapprochement fera peut-être réfléchir ceux, et ils sont nombreux, qui se méprennent sur le pouvoir moralisateur de l'instruction, sur les vraies raisons qu'il y a de la propager. Dans l'émouvante allocution qu'il adressait naguère aux enfants de son école du Nouvion, un des maîtres les plus autorisés de l'enseignement, notre confrère Ernest Lavisse, leur faisait entendre ces sages paroles : « La science ne se propose pas de nous rendre meilleurs ni plus heureux. Elle n'a pas d'autre intention que d'accroître nos connaissances et nos forces ; et nous, nous faisons de ses découvertes l'usage que nous voulons, ou plutôt que nous pouvons. » On ne saurait mieux dire. Le

savoir, tout au moins le savoir élémentaire, est comparable au pain, l'aliment premier. Le pain entretient et augmente la vie ; nous ne savons quel emploi celui qui le mange fera de cette vie, s'il appliquera la force acquise au bien ou au mal, à un travail utile ou à un crime abominable. Nous devons quand même procurer à nos semblables le pain et le savoir ; non pas avec l'illusion que ces adjuvants soient par eux-mêmes créateurs du perfectionnement moral, mais simplement parce qu'ils accroissent les puissances vitales de l'homme, parce qu'ils affermissent sa royauté dans l'univers. A lui de décider s'il veut être un bon ou un mauvais roi.

Ainsi pensait celui qui fonda l'*Œuvre des petits mariniers*, bénéficiaire d'un prix de 2000 francs. — Parmi mes auditeurs, plus d'un s'est arrêté avec complaisance, au cours d'une excursion en province, devant un de ces chalands trapus dont les flancs bruns luisaient au soleil sur le tranquille miroir d'un canal. Le bateau paraissait en amont de l'écluse ou glissait lentement sous les ormeaux des berges, halé à la cordelle par un homme, un vieux cheval, un petit âne. Dans la brume matinale, une

fumée montait de la cheminée de fonte qui couronne la cabine peinte en vert ou en blanc ; devant l'étroite porte-fenêtre, des pots de géranium et de fuchsia égayaient de leurs flammes rouges les linges étendus au séchoir ; des enfants jouaient entre les piles de bois avec les animaux domestiques, le chien, le chat. La vie de la famille installée dans le rouf exigu semblait allègre et libre ; on la devinait riche dans sa médiocrité de toutes les histoires que peuvent conter ceux qui ont beaucoup voyagé. C'est la roulotte des bohémiens aquatiques. Elle met une poésie discrète sur les chemins d'eau. Qui n'a rêvé parfois de s'asseoir à ce foyer errant, de goûter sur la barque lente le charme d'une vie indolemment promenée, d'y cacher un bonheur vagabond dans la fuite perpétuelle à travers des horizons changeants ?

Mais il y a un revers à la médaille. Ces jolis enfants qui s'ébattent sur le pont grandissent trop souvent comme de petits sauvages. Nomades, ils ne sont d'aucun ressort académique, ils échappent au réseau des lois scolaires, ils passent devant les « sombres écoles » sans y atterrir. Or, la population flottante des rivières compte plus de 32 000 personnes, dont

10000 enfants. On s'est ému de cette anomalie : des projets de loi sont déposés au Parlement, les pouvoirs publics ont promis leur bienveillance. Tandis que cette bienveillance couvait les cartons verts où sommeillent les projets, un homme résolut d'agir, seul, avec des ressources insignifiantes. M. l'abbé Platau est le fils d'un instituteur du Nord : l'école paternelle s'élevait sur la berge du canal de la Sensée. Tout enfant, sa pitié s'éveilla sur l'ignorance des petits camarades qu'il voyait passer ; l'idée lui vint d'y remédier ; son âge mûr a réalisé cette grande pensée de sa jeunesse. Sous sa direction, l'*Œuvre des petits mariniers* naquit à Saint-Quentin, il y a dix ans. Elle installe sur le bord des canaux, des rivières, quelques patronages, quelques écoles de fortune, parfois campées sous la tente, qui happent les oiseaux de passage durant leurs arrêts, au temps des chômages. L'abbé Plateau va chercher ses pupilles sur le pont des embarcations où il leur donne au besoin ses leçons, il atteint déjà cinq cents bateaux. Il a son principal établissement à Essonnes ; là, il guette aux portes de Paris, qui est, comme l'on sait, notre plus grand port de commerce, l'entrée et la sortie des petits

mariniers. Mais son ambition est d'avoir un bureau central dans Paris. « Ah ! s'écriait-il un jour, si je pouvais seulement disposer tout de suite d'un billet de mille francs, en quarante-huit heures on verrait du nouveau à Paris ! » — Nous lui donnons deux de ces billets, avec la certitude qu'il justifiera sa prédiction.

Il est d'autres marins, ceux de la haute mer, qui restent toujours de grands enfants par leur insouciance ; nul métier où les travailleurs aient plus besoin d'être protégés contre eux-mêmes, contre tous les dangers qui les attendent au port. Le sage Ulysse savait déjà, pour l'avoir appris à ses dépens, combien les escales sont plus perfides que les vagues. Le cabaretier-placeur épie les mathurins à leur descente du navire, il les sature d'alcool, les soulage en un clin d'œil de leurs économies, leur procure un nouvel embarquement à des conditions avantageuses pour lui, désastreuses pour eux. M. de la Bigne de Villeneuve et ses auxiliaires ont fondé à Nantes une œuvre de défense sociale, *la Maison du Marin ;* elle sauve ses clients du naufrage en terre ferme, elle leur offre un logement à bas prix, des secours de toute nature, des embauchages aux meil-

leures conditions. Elle hospitalise gratuitement beaucoup de matelots sans ressources. Nous sommes heureux d'attribuer à cette œuvre utile les mille francs du prix Agemoglu.

Ces rapports que je résume ne nous montrent pas seulement la douceur des vertus paisibles. Ils nous font assister à une bataille épique, la grande bataille des ouvriers du bien contre les ouvriers du mal. A les considérer d'ensemble, on se persuade que la lutte éternelle d'Ormuzd contre Ahriman n'est pas un mythe abstrait ; elle prend corps et figure à nos yeux dans ces liasses de papiers. Nous y voyons l'humanité divisée en deux camps : dans l'un, des hommes de bonne volonté combattent, comme les chevaliers errants de jadis, pour défendre les opprimés, pour arracher les faibles aux hommes de proie qui vivent dans l'autre camp de carnage et de rapine. A Nantes, c'était *la Maison du Marin* qui disputait les matelots aux griffes du mastroquet ; à Paris et ailleurs, ce sont les dames patronesses des diverses associations pour la protection de la jeune fille qui arrachent leurs malheureuses sœurs à ces vampires, les trafiquants de la traite des blanches. Ceux qui ont étudié le honteux fléau savent par

quels artifices les bandits attirent leurs victimes ignorantes, comment ils les appellent au loin sous prétexte d'un bon placement à l'étranger et les prennent au piège dans leurs bouges. Les zélatrices des œuvres de défense organisent le sauvetage avec une énergie intelligente. Elles ne se contentent point d'ouvrir à Paris des maisons où elles hospitalisent la petite provinciale sans guide et sans appui ; elles ont en France et au dehors des correspondantes dévouées, qui vont dans les gares rechercher les voyageuses en perdition, qui désabusent celles que l'on a trompées, les recueillent, les disputent courageusement, jusque sur le bord du gouffre, à des adversaires qu'il ne fait pas bon braver. Combien de pauvres filles ont été sauvées par ces anges gardiens ! L'Académie les aidera avec deux prix égaux de 1 600 francs, l'un décerné à une œuvre catholique, l'Association pour la protection de la jeune fille, rue Jean-Nicot, à Paris, l'autre à une œuvre protestante, la Section parisienne de l'Union internationale des Amies de la jeune fille, rue Denfert-Rochereau.

C'est encore à l'un de ces bons lutteurs, à un rédempteur d'enfants, qu'ira cette

année notre plus gros prix, 8000 francs de la fondation Honoré de Sussy. M. Henri Rollet, avocat à la Cour de Paris, avait appris à connaître dans l'exercice de sa profession l'avenir trop certain d'un enfant traduit en justice, condamné pour une légère infraction, enfermé dans un établissement pénitentiaire ou dans une maison de correction. Presque toujours, ce premier engagement fait du petit malheureux une recrue pour l'armée du crime. Ceux que l'on rend à des familles indignes ne tournent pas mieux. Il suffirait cependant de mettre le jeune délinquant dans un milieu sain pour obtenir souvent la guérison de sa tuberculose morale. M. Rollet s'est voué à cette belle tâche. Depuis bientôt vingt ans, il recueille dans son *Patronage de l'enfance et de l'adolescence* les déchets sociaux qu'il transforme en honnêtes travailleurs. Il lui en vient de toutes les fabriques de misère ; des tribunaux, autorisés par la loi du 19 avril 1898 à confier aux institutions charitables les jeunes prévenus qui ont agi sans discernement ; et beaucoup de bons juges prononcent des non-lieux, afin d'épargner la flétrissure de la prison aux mineurs qu'ils savent pouvoir remettre à M. Rollet. Il lui en vient du

ministère de l'Intérieur, dans les mêmes conditions. D'autres arrivent du commissariat de police : on les a ramassés grelottant dans la rue, sur un banc, sous un pont : la justice ne les a pas encore saisis, mais ils étaient fatalement destinés à ses geôles.

Comment abriter, héberger, occuper cette horde chaque jour plus nombreuse? Durant plusieurs années, ce fut une odyssée touchante et lamentable. L'avocat recevait d'abord ses misérables clients dans un cabinet du Palais : protestations des confrères contre cette cour des miracles qui s'installait chez Thémis, éviction des petits loqueteux malodorants, mal habillés. Ils se réunirent alors dans la rue autour de leur père adoptif : rassemblement, lazzis des passants ; à l'admirable apôtre qui disait, lui aussi : « Laissez venir à moi tous ces petits enfants », les agents répondaient : « Circulez ! » La police le gênait? Si on demandait asile à la police ? M. Rollet s'avisa qu'il y avait à la Préfecture des hangars inoccupés, et un homme de cœur qui a tous les courages, y compris celui des décisions promptes. Le préfet lui concéda un local : les chinoiseries administratives intervinrent, un architecte se fâcha contre

l'usurpateur, il fallut retourner à la rue. Le ministère de la Guerre prêta des tentes, on les dressa dans un terrain vague de la banlieue ; mais notre climat n'est pas propice à cette éducation spartiate des enfants débilités. Quelques personnes charitables offrirent des logements gratuits ; vous devinez ce qu'il advint partout : cris d'indignation chez les voisins, ligue des propriétaires, des locataires, des concierges contre ces intrus déshonorants pour l'immeuble. Ils furent enfin tolérés dans une boutique aménagée pour eux en atelier, rue de l'Ancienne-Comédie ; on les apprivoise là au travail en leur faisant confectionner des étiquettes et des bandes pour les compagnies de chemins de fer. Mais quel salut attendre de ces heures de travail, si l'on doit ensuite rendre les vagabonds au ruisseau, le ventre creux !

Après vingt tentatives infructueuses, M. Rollet a trouvé un logement rue de Rennes, où il lui a été permis d'installer le dortoir et le réfectoire d'une quarantaine d'enfants. Encore a-t-il fallu percer un souterrain pour communiquer avec la rue par une entrée spéciale, et ménager ainsi la délicatesse des locataires affligés de ce voisinage. Couchés, nourris, occu-

pés, ces pensionnaires hasardeux restent en observation durant une certaine période : ceux qui donnent des garanties de bonne conduite sont pour la plupart envoyés à la campagne, chez des cultivateurs qui les emploient ; d'autres répugnent à quitter la ville, on les place en apprentissage dans un atelier. Sans doute, leur bienfaiteur a la douleur de voir disparaître les sujets prématurément viciés, les révoltés qui prennent la fuite ; il doit en rendre quelques-uns aux maisons de correction. Mais sur les 800 enfants qui sont passés par ses mains, plus des deux tiers ont été sauvés. Beaucoup s'engagent à dix-huit ans, ils serviront le pays qu'ils auraient terrorisé, si M. Rollet ne leur avait redressé le cœur et l'esprit.

L'œuvre est coûteuse, forcément limitée, avec son budget aléatoire de 50 000 francs, souscrits par la charité privée. La Ville n'y contribue que pour 200 francs, l'Assistance publique pour 400 ; le ministère de l'Intérieur alloue 70 centimes par jour à l'enfant dont il se débarrasse en l'abandonnant au patronage. Pouvons-nous mieux faire que de confier la rente du fonds Honoré de Sussy à l'avocat qui met en pratique, d'une si large et si noble

façon, la devise dont se glorifie son ordre : Défenseur de l'orphelin ?

Avec un autre de nos grands prix, 5000 francs des revenus du legs Montyon, nous collaborerons à un de ces miracles dont je parlais en commençant. Il y a un demi-siècle, la gorge de la Devèze, sur les confins du Cantal et de l'Aveyron, passait à juste titre pour l'un des lieux les plus sauvages et les plus désolés de cette région montagneuse. Point d'habitants, nul chemin d'accès, sauf le sentier mal frayé que gravissait, un soir de l'année 1866, l'abbé Robert, jeune prêtre du diocèse. Il avait chargé sur ses épaules un petit épileptique, enfant abandonné, il le portait à une chétive masure, perdue dans ce désert, dont il venait d'hériter. Bientôt, elle en abritait un second, un troisième. Apprenant qu'il y avait là un refuge d'où l'on n'était jamais chassé, les infirmes, les impotents s'y traînaient. Le Père Robert — c'est le nom que lui garde la vénération publique — s'adjoignit deux servantes volontaires ; elles commencèrent à bâtir sous sa direction, c'est-à-dire qu'elles allaient ramasser dans leurs besaces les pierres du ravin, pour ajouter des appentis à la cabane envahie. Débordé par

l'affluence des incurables que les familles pauvres dirigeaient sur cet asile providentiel, le Père Robert se lança dans les grandes constructions, avec l'héroïque témérité de ses pareils, sans autre pécule que la lettre de change perpétuellement tirée par la foi sur la charité.

Je passe à regret sur les vicissitudes, les efforts, les prodiges qui se succédèrent pendant quarante ans. Qu'il me suffise de vous montrer le présent en regard de ces humbles origines. Aujourd'hui, d'après les nombreux témoignages que nous adressent les habitants, les fonctionnaires du Cantal et de l'Aveyron, tout ce qu'il y a dans ces deux départements de pauvres créatures condamnées par les médecins, rebutées par leurs proches, démentes, paralytiques, rongées de plaies hideuses, toutes ces reliques vivantes, comme les appelait Tourguénef, peuplent la gorge de la Devèze. Un vaste hospice s'élève au flanc de la montagne et met 250 lits à la disposition des femmes ; un peu plus loin, l'asile Saint-François hospitalise les hommes. Le vieux moulin sur le ruisseau est devenu l'usine de tissage qui occupe les pensionnaires dont les bras peuvent encore travailler ; la houille blanche actionne cette

usine et fournit l'éclairage électrique aux hospices. Les pierrailles d'autrefois se sont transformées en champs cultivés, en vergers qui assurent l'alimentation de la colonie. Quatre-vingts religieuses soignent les incurables, vont quêter au loin pour leur douloureuse famille ; et la maison du Cantal a essaimé, elle compte des filiales sur plusieurs points de la France.

Vous le voyez, l'homme qui a changé la face de ce coin de terre n'était pas seulement un modèle de vertu ; il était aussi le modèle des administrateurs intelligents, l'égal des grands bâtisseurs, des grands fondateurs d'ordres d'un autre âge. Un saint, disent de lui tous ceux qui l'ont connu à l'œuvre ; je peux bien risquer le mot, puisqu'il n'est plus. Nous n'aurons pas la joie d'adresser notre offrande au Père Robert : il s'est éteint en décembre dernier, au milieu de ses malades, à quatre-vingts ans passés, plein de jours, et des jours les mieux remplis qu'on puisse dénombrer dans une vie humaine. Nous décernons notre prix à Mme Deuillet, en religion sœur Marie de Nazareth, supérieure des hospitalières de la Devèze ; elle fut pendant ces quarante années la plus dévouée collaboratrice

du créateur, elle ne laissera pas péricliter sa création.

Combien d'autres, chez qui même zèle n'a pas été couronné d'un succès aussi rare, méritent largement les prix que nous leur donnons et mériteraient une mention singulière! Il faut finir, et vos rapporteurs, Messieurs, ne finissent jamais sans de lourds remords. Je ne vous ai point parlé de Mlle Treshardy, la protectrice des *Pauvres vieilles de Montmartre;* ni de Mlle Van Elslande, cette jeune fille qui a dépensé sa petite fortune et continue de dépenser sa vie au service des vieillards, des infirmes qu'elle entretient dans la maison de l'*Ave Maria*, à Landes, Charente-Inférieure; ni de Mlle Schneider, l'aveugle-née, qui a sacrifié son bien, elle aussi, pour construire à Yzeure, près de Moulins, l'asile où par ses soins, depuis dix ans, 160 jeunes aveugles des deux sexes ont été élevés, instruits, mis en état de gagner leur vie. Nous comptons parmi nos lauréats plusieurs aveugles, soutiens d'une famille ou d'une œuvre. Il faudrait la plume de leur insigne bienfaiteur, la divination de M. Maurice de la Sizeranne, pour dire avec quelle force la vision du bien et du beau opère dans ces âmes repliées

sur elles-mêmes, clairvoyantes au dedans sous les paupières fermées, et que rien ne vient distraire au dehors de la poursuite d'un dessein généreux.

Vous me pardonnerez mes omissions, si vous calculez qu'une simple énumération des titulaires de nos prix eût suffi pour couvrir ces pages. Nul n'ignore que notre embarras s'accroît chaque année avec le trésor des fondations qui s'accumulent dans nos mains : la difficulté n'est pas de trouver les actions vertueuses qu'on nous demande de désigner, — leur nombre passera toujours notre richesse, — mais de les louer toutes comme il conviendrait. Que serait-ce si nous devions en outre décerner cette décoration du demi-honneur qu'un spirituel dramaturge appelait d'avance la médaille de Sainte-Madeleine ? Nous n'avons pas donné dans le piège que nous tendait innocemment un testateur sensible, animé des meilleures intentions. Avait-il bien réfléchi sur la cruauté de l'affreux service que nous rendrions à des blessées de la vie, parfaitement dignes de sympathie et de respect, en livrant leurs noms à la malignité publique ? Ah ! ces quelques noms occuperaient plus de place dans le journal, et

avec plus de commentaires, que tous les noms réunis de nos lauréates simplement vertueuses. Les personnes vraiment qualifiées pour le prix ne le demanderaient jamais et nous maudiraient de violer leur secret ; chez les candidates bronzées qui solliciteraient cette publicité pour les faiblesses de leur cœur, nous auriez trop sujet de soupçonner le désir d'une réclame utile à la continuation de leur carrière.

M. de Montyon, qui était sensible, lui aussi, eût certainement jugé comme nous. Je m'aperçois que je n'ai pas fait l'éloge rituel de ce magistrat singulier jusque dans sa bienfaisance. Son dernier biographe, l'auteur d'une étude très consciencieuse, nous dit que l'Académie lui trottait par la tête. Qu'avait-il besoin d'y siéger ? Il n'y entra pas, et depuis cent ans il y tient la première place, la plus populaire à coup sûr; très justement, à cause du bien incalculable qu'il a fait à ses milliers d'obligés, à ses imitateurs dont il a stimulé la générosité, et surtout à ses fidéicommissaires. Lui sommes-nous assez redevables, nous tous qui, pour exécuter ses volontés, nous penchons quelques heures, dans la petite salle du bon conseil, sur les dossiers où nous découvrons la figure d'un

monde idéal, du seul monde véritable! Cette révélation nous secoue brusquement, nous arrache un instant à la frivolité de notre existence quotidienne, au mensonge du siècle, comme disaient nos pères. Notre conscience endormie se réveille, elle compare la vanité de nos vies d'affaires, de plaisirs, d'ambitions, à la vérité de ces vies de sacrifice, consacrées tout entières aux plus austères devoirs : foyers ternes en apparence et où brûle une flamme céleste, tandis qu'il n'y a que cendre sous les dehors brillants qui nous en imposent à l'ordinaire.

Alors revient dans l'esprit, et qui pis est dans le cœur, le terrible problème auquel on n'échappe point : est-il possible qu'il n'y ait pas quelque part une justice tardive, aussi sûrement rémunératrice de ces longues abnégations, de ces magnifiques services rendus à la communauté souffrante, qu'elle sera vengeresse de l'inique abus des avantages procurés à quelques-uns par le hasard ? Non pas la justice terrestre réclamée par les préparateurs du « Grand Soir » ; celle-là, je le crains, ne pourra jamais que déplacer les inégalités inséparables de la condition humaine, intervertir momenta-

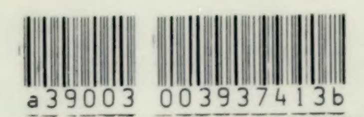
nément les rôles entre les bénéficiaires des jouissances et les victimes des indestructibles misères. Non, mais une justice supérieure, totale et définitive, qui fera payer aux égoïsmes intéressés la dette dont ils se sentent responsables envers les dévoûments qui seraient stupides, si cette justice n'existait pas. Et une voix plus forte que toutes les arguties du raisonnement nous crie qu'ils ne sont pas stupides. S'ils l'étaient, rien n'aurait plus de sens ; ce serait trop bête d'être homme, sur une boule roulée au hasard par le plus méchant des singes.

Chacun répond à l'angoissante question comme il sait, comme il peut, ou ne répond pas, et se contente de trembler. Mais il est bon que ce frisson passe quelquefois dans nos moelles et nous force à regarder dans l'abîme de ténèbres où une lueur éclaire le sens de la vie ; lueur de la vertu entrevue, qui remet au point toutes choses et toutes gens dans la comédie mondaine. Je vous ai épargné, Messieurs, les considérations métaphysiques sur la vertu. Beaucoup de philosophes ont disserté à cette place sur sa provenance, sa nature, ses caractères spécifiques. Elle était pour les uns un attribut divin visible dans l'homme, pour

d'autres un instinct, une habitude. Je ne m'aventure pas dans les spéculations qui passent mon entendement. Cette vertu que je viens d'admirer sous tant de formes, je me borne à la constater comme un fait, un fait individuel et social. Nous ne pouvons douter qu'il soit bon. D'où vient-il, et comment? Si perfectionnées que soient les lunettes des astronomes, elles n'amèneront jamais devant leurs yeux certaines étoiles trop reculées dans l'infini ; ils les connaissent par une lumière diffuse dont ils ne peuvent atteindre la source. Ainsi de la vertu : cette lumière doit venir de très loin, de très haut, puisque rien ne l'explique dans le pauvre monde qu'elle illumine.

TABLE DES MATIÈRES

EVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r


a39003 003937413b

